V
954.01
Guy/His
42721

Processed at
The Preservation & Conservation
Laboratory of
The Asiatic Society of Bombay
Date DEC 1997

Digitized with financial assistance from
NSDL
Technology, Trust & Reach
on 07 January, 2017

HISTOIRE DES INDES ORIENTALES,

ANCIENNES ET MODERNES;

Par Mr l'Abbé GUYON.

TOME PREMIER.

Les trois Volumes 6 liv. en feuilles.

A PARIS,

Chez PH. N. LOTTIN, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, à la Vérité.

M. DCC. XLIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

144 f. 28

42781

00042721

AVERTISSEMENT PRELIMINAIRE.

CE n'eſt pas le ſeul éloignement qui a rendu les Indes célébres, comme on peut le dire de certains païs placés aux extrémités du monde, dont les noms ſont très-connus, mais dont il y a fort peu de choſes à dire, & encore moins d'intéreſſantes à ſçavoir. Toutes les Nations, au contraire, ont admiré les Indes dès qu'elles y ſont entrées. La ſingularité du païs, des hommes & des animaux fraperent plus les Macédoniens que tout ce qu'ils avoient vû dans le reſte de l'Aſie; & cette idée ne fit que croître dans les ſiécles ſuivans, quand l'expérience eut apris les richeſſes qu'on en pouvoit tirer en pierreries, en or, & les autres productions néceſſaires ou utiles à la vie. Les Rois d'Egypte, ſucceſſeurs d'Alexan-

dre, y envoïerent même des Savans, pour connoître par leurs relations la religion, les loix, les mœurs & les coutumes du païs, totalement différentes de celles des autres Nations. Mais comme les Anciens ſe bornerent aux régions qui ſont arroſées par l'Inde & par les Rivieres qui le groſſiſſent, ils ne tirerent de leurs voïages qu'une partie des connoiſſances & des avantages qu'on en a eus dans la ſuite. Leurs relations ne parloient que de l'or, des pierreries & des animaux que l'on y trouvoit, avec quelques circonſtances du culte & de la maniere de vivre des habitans. Ces navigations continuerent ſous la puiſſance des Romains, maîtres de l'Egypte & de la Mer-Rouge; mais elles furent entierement négligées ſous la domination des Sarazins.

Les Portugais les renouvellerent dans ces derniers ſiécles par l'immenſe trajet de l'Océan. Ils s'établirent, preſque ſans le ſavoir,

dans le meilleur païs des Indes, différent de celui que les Anciens avoient pratiqué ; ils en tirerent des richeſſes immenſes, & ils jouirent ſeuls, près de cent ans, du fruit de leurs découvertes.

Les Anglois & les Hollandois les ſuivirent dans ces extrémités du monde. Ils leur enleverent par le ſang & par le carnage ce que ceux-là avoient uſurpé de la même maniere ſur les Indiens, & ils furent long-tems à s'arracher les uns aux autres les villes & les terres des naturels du païs.

Ils y étoient tous établis de cette ſorte, & même très-puiſſans, quand les François y allerent vers le milieu du dernier ſiécle, non avec un apareil de Guerriers & de Conquérans, mais dans la ſeule vue d'y faire le commerce, comme ils ſe pratique avec toutes les Nations du monde. Ils établirent leurs Comptoirs dans quelques Villes les plus marchandes ; ils gagnerent l'amitié des Princes du païs, & ils en ob-

On trouvera peut-être que j'ai trop reſſerré la quantité de Matieres dont il eſt parlé dans cet ouvrage. Si c'eſt une faute, j'avoue que je l'ai faite à deſſein. Quand on lit un auſſi grand nombre de livres, ſur-tout de Voïageurs & de Naturaliſtes, que j'en ai conſultés pour cette Hiſtoire, bien loin de manquer de matiere, on n'eſt embarraſſé que du choix, & de pouvoir réduire à un récit ſimple & naturel, les faits & les circonſtances que l'on trouve ſouvent fort au long dans des Auteurs diffus, tels que la plûpart des Voïageurs, qui aiment ordinairement les deſcriptions. Si j'avois voulu me livrer à leur prolixité, il m'auroit été beaucoup plus facile de faire pluſieurs gros volumes que trois petits; & ſans doute qu'il y auroit eu des perſonnes qui m'en auroient cru plus ſçavant.

Mais l'expérience que je peux avoir aquiſe en ce genre, m'a apris que ce n'eſt pas la bonne maniere

d'écrire l'Hiſtoire, ni même celle de raconter. L'Ecrivain doit imiter le Peintre; & celui-ci ne s'attache qu'à la face principale de ſon ſujet, pour le faire connoître parfaitement, & laiſſe les autres, qui rendroient le Tableau ridicule, s'il vouloit les repréſenter toutes enſemble. Je ſai d'ailleurs que le plus ſûr moïen de n'être pas lû par le commun du monde, eſt de donner de gros livres, & c'eſt la principale raiſon qui m'a déterminé à n'en faire que de petits, en diſant néanmoins tout ce qui m'a paru eſſentiel.

Ceux qui voudroient plus de détail ſur quelques points particuliers qui les intéreſſeroient davantage, trouveront de quoi ſe ſatisfaire dans les Auteurs qui ſont marqués au bas des pages, & auxquels on pourra avoir recours. Je les ai cités avec toute l'exactitude poſſible, tant pour donner les garants de ce que j'avance, que pour me retrouver moi-même, ſi l'on me faiſoit quel-

que difficulté, & indiquer aux lecteurs, les ſources dans leſquelles j'ai puiſé les différentes parties de cette Hiſtoire. Je ne comprendrai jamais comment Monſieur l'Abbé Renaudot a critiqué cette Méthode.

Comme les citations ſont ordinairement miſes en abrégé, & qu'il s'y eſt quelquefois gliſſé des fautes dans l'impreſſion, je donne ici tout au long les noms des Auteurs & des Ouvrages dont je me ſuis ſervi, pour la commodité de ceux qui voudroient les conſulter, & qui ne les connoîtroient pas parfaitement. C'eſt une précaution que pluſieurs Auteurs ont priſe avant moi.

TABLE DES AU

TABLE

DES AUTEURS CITE'S DANS CET OUVRAGE.

A.

ABRAHAM DU BOIS, Géographie moderne.
ABULGASI BAYADUR-KAN, Hiſtoire Généalogique des Tartares.
ÆLIANUS, *De Animalibus*, & *variæ Hiſtoriæ.*
ABRAHAM ROGERS, La Porte ouverte pour parvenir à la connoiſſance du paganiſme caché, ou la vie & les mœurs des Brachmanes.
AGATARCHIDES, *Apud Photium.*
ALDROVANDE, *Ornithologia.*
ALEXANDRE DE RHODES, Jeſuite, Voïage aux Indes.
AMBROSIASTER, *De Moribus Brachmanum.*
S. AMBROSIUS, *Hexameron.*
AMMIANUS MARCELLINUS, *Hiſtoria Romana.*
Jéſuite, Traité d'Optique.
MUS, *De Brachmanis.*
NE MAGIN, Découverte des Indes ntales.

TABLE DES AUTEURS.

Ambaſſade des Hollandois à la Chine.
Ambaſſade au Japon.
APULEIUS, *Floridæ.*
ARGENSOLA, Conquêtes des Moluques.
ARISTOBULUS, *Apud Strabonem.*
ARISTOTELES, *Hiſtoria Animalium.*
ARRIANUS, *De Expeditione Alexandri, & Hiſtoriæ Indicæ.*
ATHENÆUS, *Deipnoſophiſtæ.*
S. AUGUSTINUS, *Tractatus in Pſalmos.*
AURELIUS VICTOR, *De Viris illuſtribus.*

B.

BACON, Moine, Obſervations ſur les parties ſeptentrionales du monde.
BAILLET, Topographie des Saints.
BALE'E, Deſcription des Côtes du Malabar.
BAUDRAN, Dictionaire Géographique.
BELON, Hiſtoire des Oiſeaux.
BENJAMIN DE TUDELLE, Juif, Voïage autour du monde.
BENZONI, Hiſtoire du Nouveau Monde.
BERNARD PICARD, Religions du monde.
BERNIER, Hiſtoire du Mogol.
BION, Traité ſur le Commerce des Indes, contre les Catholiques & la Maiſon d'Auriche.
BOCHART, *Hieroſoica, Phaleg, & Geographia ſacra.*
BONTIUS, *Medicamenta Indorum.*
BUNO, *In Cluverium.*

C.

CARDANUS, *De Subtilitate.*
CASAUBON, *Animadverſiones in Athenæum.*
CATROU, Jéſuite, Hiſtoire du Mogol.
CAVE, *Hiſtoria litteraria.*
CELLARIUS, *Notitia Orbis antiqui.*
CHEFEREDDIN, Vie de Tamerlan.
CHEVALIER DE CHAUMONT, Ambaſſade de Siam.
CHOISY, l'Abbé, Journal du voïage de Siam.
CIACONIUS, *De Vitis Pontificum.*
CICERO, *De Natura Deorum.*
CLAUDIANUS, *Præfatio in 3 Conſulatum Honorii Auguſti.*
S. CLEMENS ROMANUS, *Epiſtola ad Corinthios.*
S. CLEMENS ALEXANDRINUS, *Stromata & Pædagogus.*
CLUVIER, *Introductio in univerſam Geographiam.*
COMTE DE FORBIN, Mémoires.
LE COMTE, Jéſuite, Mémoires de la Chine.
CORNEILLE LE BRUN, Voïage du Levant.
COSMAS INDICOPLEUSTES, *Chriſtianorum opinio de mundo.*
CTESIAS, *Apud Varios, & Hiſtoriæ Indicæ.*
CUDWORT, *Siſtema intellectuale.*

TABLE DES AUTEURS.
Q. CURTIUS, *De Rebus Alexandri.*

D.

DAVITY, Deſcription du monde.
DE L'ISLE, Carte des Indes modernes.
DELLON, Voïage des Indes & Inquiſition de Goa.
DEUTERONOMII, *Liber.*
Dictionaire de Trevoux.
DIODORUS, *Bibliotheca.*
DION CASSIUS, *Hiſtoria Romana.*
DOUCIN, Jéſuite, Hiſtoire du Neſtorianiſme.
Droit Civil, au Digeſte.
DU PIN, Hiſtoire des Juifs.

E.

Ecrit qui parut à Vienne au ſujet du Congrès de Soiſſons.
Erreurs populaires.
EUSEBIUS PAMPHILIUS, *Hiſtoria Eccleſiaſtica.*
EUTROP. *Hiſtoria Romana.*

F.

FLORUS, *Res Romanæ.*
FRANCHEVILLE, Hiſt. de la Compagnie des Indes.
FRANÇOIS PIRARD, Deſcription des Maldives.
FREDERIC. SPANHEM, *Introductio ad Geographiam ſacram.*

G.

GASPARD BALBI, Voïage aux Indes.
GEMELLI CARERI, Voïage autour du monde.
GERBERON, Hiſtoire de la navigation, & Traité des Tartares.
GERVAISE, Hiſtoire des Macaſſars.
GOMARA, Hiſtoire des Indes.

H.

HAITON, Armenien, Hiſtoire Orientale.
HARDOUIN, Jeſuite, *Nota in Plinium.*
HERBELOT, Bibliotheque Orientale.
HERODOTUS, *Hiſtoria.*
S. HIERONIMUS, *Epiſtolæ.*
Hiſtoire des Antilles.
HORATIUS, *Odæ.*
HUET, *Demonſtratio Evangelica.* Hiſtoire du Commerce & de la Navigation des Anciens, & ſituation du Paradis terreſtre.

J.

JEAN-CARPIN, Cordelier, Voïage en Tartarie.
JEAN DU VERRIER, Hiſtoire de la premiere Découverte des Canaries.
JEAN GEORGE VOLKAMER, Ephemerides de la nature diviſées par Décades.

TABLE DES AUTEURS.
JEAN HUGUES, Hiſtoire de la Navigation.
JEREMIAS, *Thren, ſive Lamentationes.*
JOB, *Liber.*
JONSTON, *Theatrum animalium.*
JOSEPH ACOSTA, Hiſtoire naturelle des Indes.
ISIDORUS, *Originet.*
JUDICUM, *Liber.*
JUSTINUS, *Hiſtoriæ.*

K.

KIPPINGUS, *Antiquitates Romanæ.*

L.

LA CROZE, Chriſtianiſme des Indes.
LAFITEAU, Jéſuite, Conquêtes des Portugais.
LA LOUBERRE, Relation de Siam.
LAMPRIDIUS, *In Heliogabalo.*
LA MARTINIERE, Dictionnaire Géographique.
LE BRUN, de l'Oratoire, Pratiques ſuperſtitieuſes.
Le CLERC, Bibliotheque univerſelle.
Lettres édifiantes.
LOPE'S GOMARA, Hiſtoire générale des Indes.
LUCANUS, *De Bello civili.*
LUCIANUS, *De Saltatione & in Bacchо.*
LULLIER, Nouveau voïage aux grandes Indes, & inſtruction pour le commerce.

M.

MACHABÆORUM, *Liber.*
MAFFEY, *Hiſtoria Indica.*
MAIMBOURG, Schiſme des Grecs.
MANDELSLO, Voïage aux Indes.
Manuſcrits de la Bibliotheque du Roi.
MARC PAUL, Vénitien, Relation des païs orientaux.
MARINI, Jéſuite, Relation du Tonquin & du Roïaume de Laos.
MARIANA, Hiſtoire d'Eſpagne.
MARSILIUS FICINUS, *De triplici vita.*
MATELIEF, Voïage aux Indes, dans le troiſiéme volume des Voïages Hollandois.
MEGASTHENES, *Apud Arrianum & Strabonem.*
MELA, *De ſitu orbis.*
Mémoires de l'Académie des Inſcriptions.
Mémoires de l'Académie des Sciences.
MONTFAUCON, *Præfatio & notæ in Coſmam.*
MOSHEMIUS, *Diſſertatio apud Cudvortum.*

N.

NATALIS COMES, *Mythologia.*
NEARCHUS, *Apud Arrianum.*
NUMERORUM, *Liber.*

TABLE DES AUTEURS.

O.

OLEARIUS, *Notæ in Philoſtratem*, & Voïage en Perſe.
ONESICRITUS, *Apud Strabonem.*
OPPIEN, Traitté de la Chaſſe.
ORIGENE, *in Philoſophicis.*
OVIDIUS, *Metamorphoſeos.*

P.

PACHYMERUS, *Hiſtoria Byzantina.*
PAGI, *Animadverſiones in Baronium.*
PALLADIUS, *De moribus Brachmanum.*
PAUSANIAS, *Græciæ Deſcriptio.*
PETIS DE LA CROIX, Hiſtoire de Gengis-Kan, & Hiſtoire de Tamerlan.
PHILIPPE MARTIN, Atlas de la Chine.
PHILOSTRATES, *Vita Apollonii Tyanenſis, & Icones.*
PHOTIUS, *Bibliotheca.*
PHYSIOLOGUS EPIPHANII.
PIERIUS VALERIANUS, *Hieroglyfica.*
PIERRE VAN DEN BROEK, Voïage aux Indes.
PLINIUS, *Hiſtoria naturalis.*
PLUTARCHUS, *in Alexandro & Pyrro.*
POLIÆNUS, *Stratagemata.*
POLYBIUS, *Hiſtoria.*
PORPHYRIUS, *De Abſtinentia & Indorum Epoche.*
PRIDEAUX, Hiſtoire des Juifs.
PROCOPIUS, *De bello Perſico & Polyhiſtoria.*

PSALMORUM. *Liber.*
PTOLOMÆUS, *Geographia.*

R.

Recueil des Voïages Hollandois.
REISKIUS, *in Cluverium.*
Relation du Tonquin par les Evêques François.
RENAUDOT, Perpétuité de la Foi, & Voïages Arabes.
RIBERO, Hiſtoire de Ceylan.
ROBERT KNOX, Relation de Ceylan.
ROUSSET, Recueil hiſtorique des Actes, Négociations, Mémoires & Traittés, depuis la paix d'Utrecht juſqu'au Congrès de Soiſſons, incluſivement.
RUBRUQUIS, Voïage en Tartarie.
RUYSCH, *Theatrum animalium.*

S.

SANUDO, Venitien, *Secreta Fidelium Crucis.*
SAVARY, Dictionnaire du Commerce.
CESAR SCALIGER, *Exercitationes.*
SCHOLIASTES, *Ariſtophanis.*
SERVIUS, *in Virgilium.*
SIMON, Hiſtoire de la croïance & des mœurs des peuples du Levant.
SOCRATES, *Hiſtoria Eccleſiaſtica.*
SOLINUS, *Polyhiſtor. vel De rebus mirabilibus.*
SOZOMENUS, *Hiſtoria Eccleſiaſtica.*

TABLE DES AUTEURS.

STATIUS, *Thebaidum Carmen vel Thebaïda.*
STRABO, *Geographia.*
SUETONIUS, *XII Cæsares.*
SURITA, Commentaire sur l'Itineraire d'Antonin.

T.

TACHART, Jésuite, Voïage de Siam.
TACITUS, *Annales Romanæ.*
TAVERNIER, Voïage aux Indes, Hiſtoire du Serrail, & conduite des Hollandois aux Indes.
TERTULLIANUS, *De Reſurrectione carnis.*
THEODORETUS, *Hiſtoria Eccleſiaſtica, & Hæreticæ fabulæ.*
THEOPHRASTUS, *apud Athenæum.*
THEVENOT, Voïage aux Indes.
TITUS LIVIUS, *Hiſtoria Romana.*
Traité de paix de Munſter.

V.

VALERIUS MAXIMUS, *Dicta factaque memorabilia.*
VANSLEB, Dominicain, Relation d'Egypte.
VOSSIUS, *De Idololatria.*

X.

XENOPHON, *Cyropædia.*
XIPHILIN, *Epitome Hiſtoriæ Romanæ, ex Dione Caſſio.*

Fin de la Table des Auteurs.

TABLE DES CHAPITRES
de l'Hiſtoire des Indes.

PREMIERE PARTIE.
Indes anciennes.

CHAPITRE PREMIER. *Deſcription Chorographique des Indes anciennes.* P. 1

CH. II. *Religion des anciens Indiens.* 19

CH. III. *Des Rois.* 24

CH. IV. *Diviſion des Etats.* 37

CH. V. *Caractere & Mœurs des Indiens.* 78

CH. VI. *Animaux des Indes.* 91

CH. VII. *Révolutions des Indes anciennes.* 234

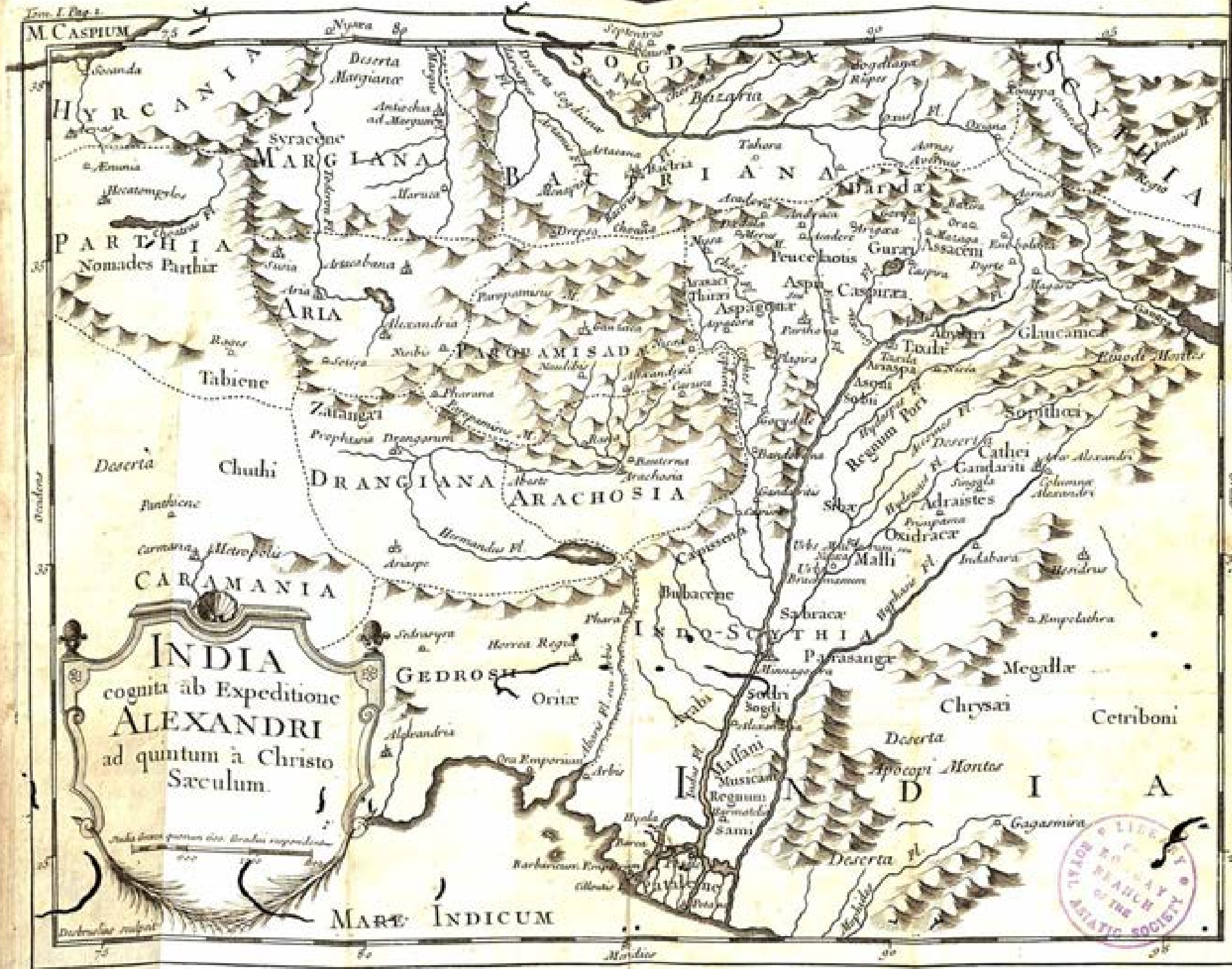
CH. VIII. *Commerce des Anciens aux Indes.* 243

CH. IX. *Révolutions des Indes dans le moïen âge.* 251

CH. X. *Interruption & renouvellement des Voïages aux Indes. Premier établiſſement des Portugais.* 341

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE


INDIA
cognita ab Expeditione
ALEXANDRI
ad quintum à Christo
Sæculum.
M. CASPIUM
HYRCANIA
PARTHIA
Nomades Parthi
ARIA
MARGIANA
Deserta Margiana
Syracene
SOGDIANA
BACTRIANA
Maracanda
Tabiene
Zariaspa
Chuhi
Deserta
DRANGIANA
ARACHOSIA
Pantbiene
CARAMANIA
Metropolis
GEDROSI
Oritæ
Horrea Regia
Sabarya
Alexandria
Mare Erythræum
Ora Emporium
Arbis
Barbaricum Emporium
Musicanus Regnum
Sami
Byzala
Patalene
Regio
INDIA
Deserta
Apocopi Montes
Chrysæ
Megallæ
Cetriboni
Gagasmira
Desertæ Pl.
Pasitigris
Tigris Fl.
Euphrates
Arabia
Sogdiana
Bactriana
Parapamisadæ
Arachosia
Drangiana
Caramania
Indo-Scythia
Mare Indicum
Meridies
Oriens

HISTOIRE DES INDES ORIENTALES.

PREMIERE PARTIE.

DES INDES ANCIENNES.

CHAPITRE PREMIER.

Deſcription Chorographique des Indes Anciennes.

IL n'y eut point de Roïaume plus célébre, plus admiré des Anciens, & en même-tems moins connu que les Indes. Soit qu'un Bacchus,

Depuis quel tems on a commencé à connoître les Indes.

un Oſiris ou un Hercule, y euſſent porté leurs armes, & qu'à leur retour ils en euſſent raconté des merveilles aux Grecs; ſoit que ceux-ci en euſſent entendu parler (*a*) par les Phéniciens & les Tyriens, que l'on prétend avoir navigué long-tems avant les Flottes de Salomon, juſques ſur les côtes les plus reculées de l'Orient; ſoit enfin que les Négocians Egyptiens y euſſent eu des habitudes pour leur commerce (*b*), on croit que le nom des Indes n'étoit point ignoré des Grecs, des Syriens, des Egyptiens, plus de mille ans avant Jeſus-Chriſt. Les plus anciens monumens de l'Hiſtoire atteſtoient les conquêtes de Semiramis & de Seſoſtris dans les Indes, & les Sçavans diſputent entre eux ſi Homere n'en a pas fait mention.

Idée qu'en avoient les Anciens.

Mais rien n'étoit plus confus & plus chimérique que l'idée qu'on s'en formoit, quoique fondée ſur la nature d'un païs que les richeſſes & les ſingularités rendent extraordinaire

(*a*) M. HUET Hiſtoire du Commerce & de la Navigation, c. 51.
(*b*) *Idem*, c. 9.

par-dessus tous les autres. L'opinion commune y convertissoit tout en merveilles. La terre n'y portoit que des géans, l'Indus & le Gange étoient remplis de monstres. On le croïoit encore dans l'âge le plus éclairé. Les Romains aïant changé le cours de l'Oronte pour conduire leur flotte à Antioche (c), trouverent dans l'ancien lit un sépulcre d'argile de onze coudées, dans lequel étoient les ossemens d'un homme qui en rempliſſoit toute l'étendue. Ce spectacle frapa tout le monde d'étonnement. Les Syriens allerent consulter Apollon de Claros en Ionie : & l'Oracle répondit que c'étoit le corps d'Oronte natif des Indes. Herodote, Ctesias, Agatarchides, Denys Periegetes, Megastène, Onesicrite, & Néarque lui-même, Amiral d'Alexandre, en avoient dit des choses qui n'étoient bonnes à conter que dans les siécles fabuleux de la Grece.

Après des marques d'ignorance aussi sensibles sur la nature des Indes, est-il surprenant que l'on en conçût

(c) PAUSANIAS L. VIII, c. 29.

peu la ſituation & la géographie ? L'erreur s'eſt portée (*d*) juſqu'à confondre le fleuve Indus avec le Nil(*e*), à prendre celui-ci pour un écoulement du premier, à regarder les Indes comme la troiſiéme partie de la terre habitable, à croire que le Gange étoit l'extrémité du continent, au-delà duquel il n'y avoit plus de peuples, comme les Soldas du Héros de Macédoine le lui repréſenterent preſque les larmes aux yeux. Strabon, ſur la foi d'Eratoſtène, le penſoit comme eux, quand il mettoit l'Océan pour limites des Indes au lever; ſoit qu'il y comprît la Chine & le Japon, ou, ce qui eſt plus vraiſemblable, qu'il n'en eût aucune idée. Ptolomée, célébre Géographe du onziéme ſiécle de l'Egliſe, eſt tombé dans un autre excès, en nommant les villes & les bourgades des Indes (*f*), dans un auſſi grand détail,

(*d*) *V.* STRABON L. XV. p. 1010 & ſuiv. derniere édition.

(*e*) Rien n'eſt plus abſurde que la maniere dont Q. Curce en parle, faiſant venir le Gange du midi. L. VIII, c. 9.

(*f*) PTOLOMÉE L. VII. c. 1 & 2, depuis la page 197 juſqu'à 211. *Edit. Bertii Elzevir.*

que nous pourrions connoître la plus fréquentée de nos Provinces de France. Des Cartes dreſſées (g) exactement ſur les poſitions de l'Auteur, ont repréſenté cette partie du monde très-différemment de ſon véritable état, & ont démontré la ſuppoſition imaginaire de la Géographie qu'il nous en donne.

Equivoque de trois ſortes d'Indes.

De cette confuſion d'idées, eſt venue l'équivoque des Indes; ſource de difficultés & d'embarras dans la lecture des Hiſtoriens. Xenophon (*h*) a imaginé une Province de ce nom entre le Pont-Euxin & la Mer Caſpienne. C'eſt de-là qu'il ſemble faire venir ces prétendus Ambaſſadeurs Indiens, que Cyrus prit pour ſes arbitres dans la guerre qu'il avoit avec les Rois d'Aſſyrie, ou plûtôt de Babylone & de Lydie. D'autres, & en très-grand nombre, ont donné le nom d'Inde à l'Ethiopie, ce que l'on voit encore dans des Ecrivains du ſixiéme ſiécle. Un fond de reſſemblan-

(*g*) LA MARTINIERE Dictionaire Géographique au mot INDE.

(*h*) XENOPHON *Cyrop.* L. I.

ce entre ces peuples (*i*), & la nature des païs qu'ils habitent, ſont les deux cauſes qui ont occaſionné l'équivoque. Les Grecs aïant ouï dire que les Indiens méridionaux étoient noirs, & baſanés, les ont aiſément confondus avec les peuples de l'Ethiopie & de la Colchide, & ſe ſont perſuadés que ceux-ci étoient une Colonie échapée de l'Orient, comme les Colches ſont originairement des Soldats Ethiopiens, que Seſoſtris laiſſa dans cette Province pour défendre ſes conquêtes contre les nations du Nord. Secondement, les Indes ont toujours paſſé pour un païs fécond en toutes ſortes de richeſſes; on ſçavoit d'ailleurs que la Colchide avoit des mines d'or, & que l'Ethiopie produiſoit les mêmes animaux que l'on voit aux Indes. Il n'a fallu que cette conformité pour donner lieu à des Auteurs peu inſtruits dans la Géographie, de confondre des païs auſſi éloignés que la Colchide,

(*i*) Ce point eſt ſçavamment traité dans une Diſſertation de M. Freret. T. VIII des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions.

l'Ethiopie & les Indes.

Nous ne connoiſſons véritablement de celles-ci que les Provinces & les Villes par leſquelles l'armée d'Alexandre a paſſé, & dont Arrien nous (*k*) a marqué la trace avec toute l'exactitude poſſible. En voici l'abrégé. Aux confins des Paropamiſades, frontières des hautes Indes au couchant, touchoit la Capiſſene, contrée ainſi nommée de Capiſſa, Ville que Cyrus ruina. La Bubacene qu'Alexandre fit ſubjuguer par Polypercon, n'étoit pas loin de-là. Ce Monarque lui-même partant de la Bactriane, alla premierement à Nicée, & fit bâtir une Ville à qui il donna ſon nom, un peu plus loin en tirant vers le midi. Il plut aux Grecs qui l'accompagnoient, d'appeller Caucaſe une chaîne de montagnes qui étoit aux environs. L'armée paſſa le Cophene, & entra dans les Indes. Entre ce Fleuve & le Choaſpe ou Choës, étoient les Araſociens & les Tyrœens. Au-delà, on trouvoit les

(*k*) ARRIANUS *De Exped. Alex.* Lib. IV, V. & VI.

Villes d'Audacene, d'Acadere, de Dedale, & de Nyſa. Les habitans de celles-ci tiroient, diſoit-on, leur origine de Bacchus le conquérant, qu'on prétendoit avoir bâti la ville de Nyſa, & planté aux environs le lierre, la vigne & le laurier. Fable imaginée par quelques Grecs (*l*), & rejettée du plus grand nombre. Près de-là étoit le prétendu Mont *Meros*, c'eſt-à-dire, *Cuiſſe*, qui faiſoit alluſion à ce que les Poëtes contoient de Jupiter, qu'ils diſoient avoir caché ce fruit de l'amour dans ſa cuiſſe, juſqu'à ce qu'il fût entierement formé. Les Aſpiens & les Aſpagones occupoient le midi de ces régions devenues célébres. Le Fleuve Evaſpla terminoit cette longue contrée. Depuis celui-ci juſqu'à l'Indus régnoit une eſpace bien plus conſidérable. Il étoit rempli par les Dardes, nation très-étendue, par les Pucelactes & les Aſſacenes, dont la Capitale ſe nommoit Maſſaca. La priſe de cette Ville coûta une bleſſure conſidérable à Alexandre. Avançant vers le Midi, il

(*l*) STRABO, p. 687.

prit la ville d'Ora, & la forteresse ou le rocher d'Aorne, que ses adulateurs dirent avoir été assiégée autrefois inutilement par Hercule. Ecbolime étoit la dernière place de cette contrée qui se terminoit à l'Indus.

Depuis ce Fleuve renommé jusqu'à l'Hydaspe, on trouvoit les Taxiles, les Ariaspes, les Sobiens, les Aseniens, les Sibes, les Malliens. Alexandre y fit bâtir une Ville qu'il nomma Nicée, pour éterniser le souvenir & la promptitude de ses victoires. Au-delà de l'Hydaspe, il en édifia une autre en l'honneur de Bucephale; tout ce païs ne comprenoit que le Roïaume du brave Porus. Il s'étendoit jusqu'à l'Acesine. Une région stérile & presque abandonnée, faisoit la séparation de ce Fleuve & de l'Hydraote. Des Brachmanes étoient ses principaux habitans, quoiqu'ils eussent une Ville célébre au-delà de l'Hydraote. Depuis ce Fleuve jusqu'à l'Hyphase, c'étoit le païs des Sopites, des Cathéens, des Gangarides, des Pharasiens, des Phegéléens & des Oxidraques, chez qui

Alexandre courut un extrême danger, pour avoir témérairement sauté le rempart de leur Ville. L'Hyphase fut le terme de ses conquêtes par la résistance des Macédoniens. Il ne le passa que pour y aller élever ses autels fastueux, à l'imitation des Colonnes d'Hercule. Comme c'est à l'expédition de ce Héros que nous sommes redevables de la connoissance de ce païs tel qu'il étoit alors, nous ignorons tout ce qui existoit au-delà jusqu'au Gange. Arrien en nomme deux Villes, Minnagora & Barygaza, qu'il vante pour leur commerce. Cette vaste étendue de païs, aujourd'hui si célébre, qui s'étend depuis la jonction de tous ces Fleuves à celui de l'Indus jusqu'en bas de la presque Isle, n'étoit gueres plus connue des Anciens. Ils ne nommoient que les Roïaumes des Sabraques, des Sogdes, de Musican, des Prestes, des Sabiens & de Patale. Ils appelloient une partie de ces peuples Indo-Scythes.

Tout ce païs que nous venons de décrire se nommoit l'*Inde en deça du Gange*; INDIA *intra Gangem*. Il

comprenoit cent dix-huit Nations (*m*) ou Provinces, dont quelques-unes avoient trois cens Villes (*n*), comme le Roïaume de Porus (*o*). D'autres en renfermoient bien moins ; & il étoit des Princes qui ne commandoient qu'à deux Villes. On y compte plus de quarante Rivieres, la plûpart navigables, qui se jettent toutes dans l'Indus. Quand celui-ci en a absorbé tant d'autres, on peut juger de sa largeur, par celle de l'Hydaspe, dont le lit n'a jamais moins de vingt stades, ou une grande lieue (*p*). Que doit être un Fleuve où tant d'autres viennent se perdre ?

Cette premiere partie des Indes est terminée par le Gange ; au Nord, par une longue chaîne de montagnes qui la séparoient du païs des Scythes. On leur a donné différens noms. Quelques Géographes les appelloient le Mont Paropamise (*q*), par-

(*m*) MEGASTENES *apud Arrianum in Indicis* cap. 7.

(*n*) STRABO, p. 698.

(*o*) PLIN. L. VI. c. 20.

(*p*) ARRIANUS *De Exped. Alexand.* Lib. VI. cap. 4.

(*q*) PLIN. L. V. c. 20.

ce qu'elles touchoient aux Paropamiſiens, qui habitoient au Midi de la Bactriane. D'autres (r) aſſuroient que c'eſt une continuation du mont Taurus, qui commençoit à Mycale dans l'Ionie, & traverſoit toute l'Aſie, duquel la plûpart des Fleuves tirent leurs ſources. Mais les Macédoniens voulant flatter Alexandre, dirent que c'étoit le mont Caucaſe, où Hercule avoit attaché Prométée; parce qu'ils y trouverent que les peuples ſe couvroient de peaux de bêtes, ſouvent de lions, & qu'ils y imprimoient avec un fer chaud la marque d'une maſſue ſur le front des bœufs. Cette montagne n'a cependant rien de commun avec le Caucaſe, qui eſt entre le Pont-Euxin & la Mer Caſpienne. Il eſt plus difficile de fixer les bornes des Indes au Couchant. Quelques-uns (s) les ont reculées pour les ſiécles anciens juſqu'à l'Arabie, pour rendre probables les conquêtes de Bacchus, d'Her-

(r) ARRIANUS *De Exped. Alex.* L. V, cap. 5. STRABO *variis locis.* CELLARIUS L. III, c. 3.
(s) LE CLERC Bib. univerſ.

cule, d'Oſiris & de Seſoſtris. D'autres les placent au fleuve Indus (*t*). Il en eſt qui les commencent au fleuve Arbis (*u*), au-deſſous des ſources du Cophene, & c'eſt à quoi il faut s'en tenir. Au Midi, les Indes ſont terminées par l'Océan, où l'Indus & le Gange vont ſe décharger.

Le long détail que Ptolomée nous a laiſſé ſur l'*Inde au-delà du Gange*, fait aſſez voir qu'elle étoit peu connue de ſon ſiécle, par les noms qu'il donne aux païs & aux habitans. Il met au-delà du golfe du Gange le païs d'Argent; enſuite les Antropophages, les Padéens & les Leſtes ou les Voleurs. Quelques mauvais traitemens faits aux Européens ſur ces côtes, ont pu donner lieu à ces titres vagues, qui n'apprennent rien du païs ni des peuples. Il place enſuite la Cherſoneſe d'or, qui ne peut être que le Roïaume de Siam, un fleuve, Chryſoana, & une Ville marchande, nommée Tacola. Quelques Géogra-

(*t*) STRABO. L. XV. p. 688 & 720. ARRIANUS *in Indicis*, c. 2. Q. CURT. L. IX. c. 10.

(*u*) PTOLOMÉE & CELLARIUS L. III. c. 23. ARRIAN. *Ind.* c. 21 & 22.

phes ont cherché juſques-là le païs d'Ophir. Le même Auteur termine l'Inde au-delà du Gange par ce Fleuve à l'Occident; par la Scythie & la Serigue au Septentrion; par le païs des Sines ou Chinois, au Levant; & par l'Océan, au Midi.

Iſle de Taprobane.

Les différentes richeſſes de la fameuſe Iſle de Taprobane l'avoient rendue plus célébre que tout autre endroit des Indes. On ne doute point aujourd'hui que ce ne ſoit Ceylan. L'or, les pierreries & les épices dont elle abonde, y attiroient tous les Commerçans étrangers. Quand les Romains y portoient leurs marchandiſes (x), les Inſulaires ſe ſaiſiſſoient de leurs vaiſſeaux; ils prenoient ce qui leur étoit utile, & rendoient en échange de l'or, des pierreries, du gérofle, du poivre & de la canelle, uſage qui ſe pratique encore dans le Japon. Ces peuples diſperſés en ſept cens Villages ou Bourgades, ſembloient rechercher la ſingularité dans les mœurs. Ils adoroient Hercule

(x) PLIN. L. VI. cap. 22. STRABO. p. 690 AMBROSIASTER *De Moribus Brachmanum*.

avec Bacchus, & rendoient à leur Roi les honneurs divins. Le Trône étoit électif, & l'on n'y montoit que par le privilege d'un grand âge, & le témoignage universel d'une douceur singuliere. Le Prince ne devoit point avoir d'enfans lors de son élection. S'il lui en survenoit depuis, il étoit obligé de remettre la couronne entre les mains du peuple, de peur qu'elle ne devînt héréditaire. On lui donnoit trente Sages, qui devoient assister à son Conseil, pour l'aider de leurs avis à défendre les droits de la Nation. Quoique les criminels ne dussent être condamnés à mort qu'à la pluralité des voix, ils avoient encore le droit d'en appeller au peuple. Alors on nommoit soixante & dix Commissaires pour revoir le procès; & si la premiere Sentence étoit cassée, on révoquoit avec honte ceux qui l'avoient portée. Il n'étoit permis à personne d'avoir des esclaves ou des domestiques. Chacun devoit se servir soi-même; & pour retrancher la mollesse & l'oisiveté, il étoit défendu de dormir depuis le lever du soleil jus-

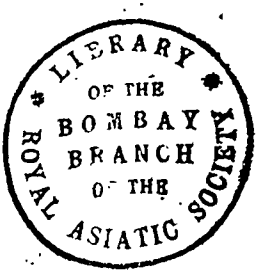
qu'au coucher. Jamais les vivres n'augmentoient de prix, quelque disette qu'il arrivât. On ne souffroit aucun procès entre les particuliers. S'il naissoit entre eux quelque différent, il falloit aussi-tôt en instruire le Prince ; il n'y avoit pas d'autre Tribunal dans l'Isle. Le Roi étoit lui-même justiciable comme ses vassaux. Lorsqu'il commettoit quelque faute considérable, on le condamnoit à mort sans lui faire souffrir aucun supplice corporel. Son unique peine étoit de se voir abandonné & rejetté de tout le monde comme un proscrit, à qui l'on refuse toute consolation, & même les choses nécessaires à la vie ; c'étoit un crime que de lui parler. Eloignés de la dissolution qui accompagnoit les fêtes des Païens, les Insulaires de Taprobane passoient les leurs à la chasse du Tigre & de l'Eléphant, ou à la pêche des Tortues, dont les écailles servoient à couvrir les maisons. L'agriculture occupoit le reste de leurs jours, & la frugalité qu'ils observoient leur donnoit communément un siécle de vie.

Un

Un voyageur (*xx*) du neuviéme ſiécle, dit que quand le Roi de cette Iſle, qu'il nomme *Serindib*, meurt, on met ſon corps ſur un chariot dans une telle ſituation, qu'étant renverſé ſur le dos, ſa tête pend aſſez proche de terre, & ſes cheveux traînent dans la pouſſiere. Ce chariot eſt ſuivi d'une femme qui tient un balai, & qui jette de la pouſſiere ſur la tête du mort. En même-tems un Officier public crie à haute voix : « O homme, voi-» ci votre Roi, qui étoit hier votre » Maître ; mais l'empire qu'il avoit » ſur vous eſt évanoui. Il eſt réduit » en l'état auquel vous le voïez, » aïant quitté le monde ; & l'arbitre » de la mort a retiré ſon ame. Ne » comptez donc plus après cela ſur » les eſpérances incertaines de la vie. On fait ce cri & quelques-autres ſemblables pendant trois jours ; après leſquels on embaume le corps du Prince avec du bois de Sandal, du Canfre

(*xx*) M. l'Abbé Renaudot nous a donné deux Voïageurs Arabes du neuviéme ſiécle, mêlés l'un dans l'autre, & qui ont leur prix. C'eſt de-là qu'eſt tiré ce fait. Je les citerai comme lui, ſous le titre d'*Anciennes Relations des Indes & de la Chine.*

& du Safran ; on le brule, & ſes cendres ſont jettées au vent. C'eſt la coutume générale dans toutes les Indes de bruler les corps morts. Ordinairement les femmes du Roi ſe jettent ſur le bucher où elles voient conſumer leur mari, mais on ne les oblige pas à le faire, & quelques-unes s'en diſpenſent.



CHAPITRE II.

Religion des anciens Indiens.

QUOIQUE les Indiens fussent descendus de Sem, dont la postérité conserva plus long-tems le souvenir du vrai Dieu que celles de Cham & de Japhet, cependant les ténébres, qui se répandirent sur tout esprit, effacerent l'idée que le Créateur y avoit empreinte, & ils transporterent leurs hommages au Soleil (*y*), à la Lune, aux arbres & à d'autres objets. L'astre du jour y avoit un Temple des plus magnifiques qui eussent jamais été formés (*z*). Les murs en étoient de porphire, revêtus au dedans de lames d'or, sur lesquelles on avoit cizelé des rayons de tous les sens, & qui brilloient de quelque côté qu'on

(*y*) PHOTIUS *ex Ctesia*. Q. CURT. L. VIII, c. 9. PHILOST. L. III, c. 3.

(*z*) C'est Philostrate qui le rapporte dans la relation qu'il fait du voïage d'Apollonius de Tyane aux Indes. J'en ferai souvent usage. PHILOSTR. *in vita Apollonii Tyanensis* Lib. II, cap. 24. *Edit. Olearii*.

les regardât. Dans le fond du Temple étoit une figure du Soleil composée d'une infinité de pierreries différentes, artiſtement placées ; & qu'on auroit pu dire approcher de l'original, ſi l'on pouvoit imiter cette merveille de la nature. Ils adoroient cet aſtre en danſant en rond, comme pour imiter ſon cours (*a*). C'étoit la ſeule Idole qu'il y eût eu juſqu'à ce que les Indiens, inſtruits par les Grecs des Héros de l'antiquité fabuleuſe, y conſacrèrent un Eléphant, qu'ils nommerent Ajax, avec deux ſtatues d'or d'Alexandre, & deux autres de bronze, qui repréſentoient Porus.

Leurs ſacrifices ſembloient tenir du dogme des Egyptiens & de Pythagore (*b*) ſur la Métempſicoſe. Perſuadés que le même eſprit eſt tantôt dans un homme tantôt dans une bête, ou dans une plante, quelques-uns d'eux n'avoient d'autres ſacrifices que les libations. D'autres immoloient des

(*a*) LUCIANUS *De Saltatione.*
(*b*) HEROD. L. III. cap. 100. PHILOST. *Ibid.* L. VIII. c. 7, ſcc. 12, p. 347.

animaux, mais ſans les égorger (c), de peur, diſoient-ils, que l'effuſion du ſang ne rendît la victime impaſſible. Le Pontife ſe contentoit de l'étouffer; & l'on remarque comme une ſingularité particuliere, qu'il ne ſe ſervoit jamais de couronne pendant la cérémonie, contre l'uſage ordinaire de preſque toutes les autres nations.

Dans leurs grandes ſolemnités, ils faiſoient des proceſſions, où ils étaloient en l'honneur du Dieu dont ils célébroient la fête, tout ce que le païs avoit de plus rare & de plus précieux. C'étoit (d) un grand nombre d'Eléphans qui marchoient en tête, chargés d'ornemens d'or & d'argent; pluſieurs chariots garnis de lames d'or; des Bœufs accouplés par leur joug. Les Soldats venoient enſuite, vêtus d'habits magnifiques & particuliers, portant de grandes marmites dorées, des baſſins, des coupes, des tables, des carreaux pour les repas, & toutes ces piéces étoient garnies

(c) STRABO. L. XV, p. 710.
(d) *Ibid.* p. 718.

de berylles, de diamans, de rubis, d'eſcarboucles ou de perles. Quelques-uns conduiſoient des Léopards ou des Lions apprivoiſés, d'autres portoient des oiſeaux de différentes eſpèces dont le chant formoit toute la muſique de cette Fête & de la Nation avec le fiffre & les tambours.

L'abondance des pluies qui tombent en eſté ſur les montagnes (*e*) qui ſont au Nord des Indes & dans le Plat-Païs, y groſſiſſent tellement les Fleuves, que la campagne en eſt ſouvent couverte d'eaux. Ces mondations ſont néceſſaires de tems en tems pour faire mourir une infinité d'inſectes que la chaleur engendre dans les parties méridionales; mais quelquefois elles ſont ſi fortes, qu'elles deviennent nuiſibles à la récolte, & cauſent de grands ravages dans les maiſons. Lorſque (*f*) le Roi de chaque canton voïoit que le débordement du Fleuve menaçoit d'être préjudiciable, il s'y tranſportoit pour faire

(*e*) ARRIAN. *in Ind.* cap. 6. STRABO. L. XV, p. 705.

(*f*) PHILOST. *in vita Apollonii*, L. II. c. 19.

(*g*) STRABO. p. 718.

des ſupplications, & appaiſer la colere des Dieux. Il commençoit par leur immoler des Taureaux [illegible] des Chevaux noirs, comme plus rares & plus eſtimés que les autres. Après ce ſacrifice, il jettoit dans le Fleuve un boiſſeau fait d'or, de la même grandeur que celui avec lequel on meſuroit le grain, pour demander la conſervation des biens de la terre, & la pluie avec meſure. Les Grecs changerent depuis cette cérémonie, en introduiſant le culte de *Jupiter Pluvial*.

CHAPITRE III.

Des Rois.

LE ſang roïal donnoit également droit à la Sacrificature & à la Couronne. Il n'y avoit dans toutes les Indes (*h*) que le ſeul païs de Gangaris & des Cathéens, entre l'Hydraote & l'Hyphaſe, où le Trône ne fût pas héréditaire. Ici, par une biſarrerie ſingulière, c'étoit la beauté qui en décidoit. Deux mois après qu'il étoit né un fils au Prince ou à tout autre particulier, on le viſitoit dans tous ſes membres, dans ſa figure, & ſa conſtruction. Si les Juges n'y appercevoient aucun défaut, ils le croïoient digne de vivre, & le faiſoient élever avec ſoin. Mais quand on y remarquoit quelque choſe d'irrégulier ou de défiguré, on le condamnoit à mort. Comme on ne conſultoit que les yeux pour le mariage,

(*h*) ONESICRITUS *apud Strabonem*, pag. 699. DIOD. L. XVII, p. 561.

auſſi-

aussi bien que pour le sceptre, une Reine qui étoit demeurée veuve, n'eut pas honte d'épouser un Barbier (*i*), que le peuple fut obligé de reconnoître pour son Roi, au préjudice de tous les Princes & des Grands du Roïaume. N'aïant apporté sur le Trône que des inclinations & une ame basse, il s'y fit souverainement mépriser ; & montra la lâcheté de son cœur, par les soumissions dont il alla prévenir Alexandre.

Par-tout ailleurs, c'étoit la naissance qui appelloit à la Couronne ; & l'aîné de la famille roïale étoit toûjours préféré. La tradition du pays portoit que Bacchus, le premier conquérant des Indes (*l*), l'avoit ainsi réglé. Après y avoir enseigné la maniere d'ensemencer les terres, de cultiver la vigne & de célébrer ses propres fêtes, il établit Roi Spartembas un de ses amis, qui régna cinquante-deux ans ; Budyas

(*i*) Q. CURT. L. IX. p. 561.
(*l*) ARRIAN. *de Exped. Alex.* L. V, c. 6 & *de Indicis*, c. 5 & 9.

ſon fils, lui ſuccéda pendant vingt années; enſuite Cradevas; & lorſque Mégaſthene fit le voyage des Indes, Sandrocotus étoit le cent-cinquante-troiſiéme qui occupoit ce Trône dans la ligne directe. Mais il n'étoit pas le ſeul Monarque du pays. Des cent dix-huit Nations qu'on y comptoit, il en étoit peu qui n'eût ſon Roi particulier; quelquefois indépendant, mais plus ſouvent tributaire d'un autre. Porus, l'un des ſucceſſeurs de celui qui avoit été vaincu par Alexandre, & enſuite honoré comme ſa valeur le méritoit, écrivit à Céſar qui étoit alors à Antioche, pour lui témoigner ſon eſtime (*m*), & l'aſſurer que quoiqu'il commandât à ſix cens Rois de ſa nation (*n*), il étoit néanmoins prêt de lui obéïr & de le ſuivre avec tous ſes ſujets par-tout où il voudroit le mener. Les Ambaſſadeurs étoient accompa-

(*m*) STRABO p. 719. FLORUS L. IV, *cap. ult.* SUETON *in Octav.* c 2. EUTROP. L. VII.

(*n*) Il falloit donc qu'il y en eût pluſieurs dont le domaine ne comprenoit qu'une ſeule Ville ou un petit canton, ſemblables à ces ſoixante & dix Rois qu'Adonibeſec, avoit fait ſes eſclaves. *Judic.* c. 1, v. 7.

gnes de huit eſclaves preſque nuds, qui portoient les parfums, & lui amenoient des Tigres, que Porus envoïoit par préſens au Héros des Romains. Ce ſont les premiers animaux de cette eſpéce que l'on ait vus en Occident (*o*).

Quelque grand que fût le nombre de ces princes, aucun Hiſtorien ne nous en a donné la ſuite, & nous ne connoiſſons qu'une partie de leurs loix & de leurs uſages. Ils étoient obligés de ſe préſenter tous les jours pour écouter les plaintes de leurs ſujets, pour juger les différens qui pouvoient naître parmi eux; pour régler les affaires de l'Etat; & il ne leur étoit pas permis de lever l'audience, même pour le bain & les repas (*p*), avant que tout fût terminé. Ils ne pouvoient rien faire ſans l'avis de leur Conſeil. Quand il s'agiſſoit de matieres plus importantes, ou qui concernoient la Religion, ils (*q*) devoient interroger les Brachmanes,

(*o*) DIO CASS. L. LIV, p. 527.
(*o*) STRABO, p. 710.
(*p*) PHILOST. L. III, c. 10.

c'eſt-à-dire, les Sages, qui conſultoient les Augures. La fidélité qu'ils gardoient dans leurs négociations (r) étoit inviolable. C'étoit pour en exprimer la religion qu'ils donnoient à leurs Héraults le ſigne d'une ancre, ſimbole de la conſtance & de la fermeté.

On ne peut mieux faire connoître leurs mœurs & leur caractere, qu'en mettant ſous les yeux le tableau d'un de ces Princes, tel que Philoſtrate nous l'a conſervé. Le premier Palais qu'Apollonius de Tyane trouva après avoir paſſé le fleuve Indus (s), c'étoit dans le Royaume des Taxiles, le ſurprit d'admiration par la noble ſimplicité qui s'y montroit de toutes parts. N'y appercevant rien de recherché dans la ſculpture, point de Gardes, ni de gens armés, il crut que c'étoit ſeulement la maiſon de quelque noble citoïen. S'étant approché, il vit des eſclaves qui étoient ſur la porte, & trois ou quatre per-

(r) PHILOST. L. III, c. 11.
(s) *Idem in vita Apollonii*, Lib. II, c. 25 & ſeq.

donnés qui demandoient à parler au Roi. Il entra avec eux ; & la modeſtie qu'il vit briller, ſoit dans le portique, ſoit dans les appartemens, lui imprima plus de reſpect & de vénération que tout le luxe, le faſte & le nombreux cortege des Rois de Babylone.

L'air noble & majeſtueux avec lequel le Roi Phraote parut, accompagné d'une ſuite très-médiocre, rappella à Apollonius ce qu'on lui avoit dit de la ſageſſe des Brachmanes & de leurs diſciples ; ſur ces dehors il ne douta plus que les Princes n'y fuſſent un ſecond ordre de Sages. Il oſa lui porter la parole par un Truchement, & lui dit : « Il paroît, » Seigneur, que vous faites vos délices de la Philoſophie, & que vous » la prenez pour regle : ſouffrez que » je vous en félicite. Il eſt vrai, répondit le Prince, & je ſuis charmé » de vous voir dans le même ſentiment. Eſt-ce la Loi, dit Apollonius, ou un goût particulier qui retranche de votre Palais la magnificence & la ſomptuoſité qui ſont

» les appanages ordinaires du Trône
» & de la pourpre? La loi, repartit
» le Prince, & le goût écartent de
» moi ce vain appareil qui n'a que
» l'éclat d'une fauſſe gloire, & n'an-
» nonce aucun mérite. J'uſe avec
» modération du peu que nos An-
» ciens nous ont permis d'avoir; &
» quoique je ſois peut-être un des
» plus puiſſans Monarques, je ſçais
» me contenter de peu; je laiſſe le
» ſuperflus à mes amis. Heureuſe
» économie! s'écria Apollonius, qui
» ſçait mépriſer l'argent pour en a-
» cheter un tréſor! Mais reprit le
» Prince, ce n'eſt pas ſeulement à
» mes amis que je fais part de mes
» richeſſes; je les abandonne en par-
» tie à mes ennemis, pour laiſſer vi-
» vre mes ſujets dans le repos & la
» tranquillité. C'eſt-là que je mets
» toute ma gloire. Apollonius s'in-
» forma de ſa maniere de vivre. Je
» ne bois de vin, lui dit le Roi,
» qu'autant que j'en répands ſur la
» terre en l'honneur du Soleil. Je
» laiſſe aux autres le fruit de ma chaſ-
» ſe, content de l'exercice qu'elle

» m'a procuré. Quelques légumes, » la moële & les fruits du Palmier, » ce qui croît dans un jardin & [illegible] » les arbres que je cultive, ſont ma » nourriture ordinaire. »

Après cet entretien qui ſe paſſa en public, le Roi fit retirer la compagnie, & retint Apollonius. Alors il lui parla grec, & lui demanda s'il vouloit lui donner à ſouper. Le Philoſophe extrêmement ſurpris de ce nouveau langage, lui fit des plaintes de ce qu'il ne s'en étoit pas ſervi d'abord; & ajouta qu'il ne convenoit pas à un étranger de donner à ſouper au Prince. »C'eſt au plus digne, reprit » le Roi, & c'eſt un honneur que je » vous céde. Ma couronne doit mon» trer l'exemple de la juſtice.» Néanmoins Apollonius ne voulut pas y conſentir. Phraote le mena dans ſon jardin qui avoit un ſtade de long, au milieu du quel étoit un large baſſin, dont l'eau ſe renouvelloit ſans ceſſe par le moïen d'une ſource, & aux deux côtés deux grandes allées pour s'exercer à la courſe & à tirer de l'arc. Après le bain ils allerent pren-

dre de la nourriture.

Le Roi ſe mit ſur un lit à la manière des Orientaux, & à côté de lui cinq perſonnes ſeulement. Au milieu de la ſalle étoit une grande table en forme d'autel, haute d'un pied & demi. On y ſervoit des Poiſſons, des Oiſeaux, des Lions entiers, des Chevreaux, des cuiſſes de Tigres, des légumes, des fruits & du pain. Chacun alloit prendre ce qui lui convenoit, & revenoit le manger ſur ſon lit. Pendant le repas, trente Muſiciens formoient un concert autour de la table avec des tambours, & des fiffres; & l'on diſperſoit des branches de laurier, de myrthe, ou autres plantes d'odeur pour parfumer la ſalle. Vis-à-vis le Roi, de jeunes Indiens cherchoient à le divertir par des tours d'une force & d'une adreſſe ſingulieres. Lorſque perſonne ne mangeoit plus, on apportoit de larges coupes, dont une ſeule auroit ſuffi pour dix perſonnes, où chacun buvoit, la tête abſolument penchée. Après le repas (*t*) une nouvelle trou-

(*t*) PHILOST. cap. 34.

pe de Muſiciens vint prendre le Roi pour le conduire dans ſa chambre, & l'endormir au ſon des fluttes.

Une Cour auſſi modeſte que celle de Phraote étoit en partie le fruit de la doctrine des Brachmanes, auxquels ce Prince tenoit (*u*) par le ſang des Taxiles. L'eſprit de paix, de juſtice & de modération étoit héréditaire ſur ce Trône; & près de quatre cens ans avant qu'Apollonius fît le voyage des Indes, un Roi de la même famille étoit déja venu au-devant d'Alexandre, dont il vainquit les hauteurs (*x*) par la ſageſſe & la prudence avec leſquelles il lui parla. Mais il s'en falloit bien que les mœurs fuſſent par-tout auſſi ſévéres. Eſt-il étonnant que dans une ſi grande étendue de Pays, & parmi cette multitude de Princes, la diſcipline ait ſouffert tant d'alteration, puiſque dans une même Ville, où une même famille on voit des contraſtes de vie qu'on ne croiroit pas vrai-ſemblables? (*y*).

(*u*) STRABO. p. 714.
(*x*) PLUT. *in Alex.* DIOD. L. XVII. p. 557.
(*y*) PHILOSTRATE lui-même fait le contraſte

Dans le Royaume de Muſican ; vers le delta du fleuve Indus, le luxe & la molleſſe étoient portés auſſi loin qu'on les a vus parmi les Perſes dans la lie de leurs derniers ſiécles. Le Roi étoit perpétuellement environné d'un cortege de femmes, dont les manieres, les actions, les chants, les diſcours inſpiroient les plus honteuſes voluptés. Quand le Prince ſe laiſſoit voir en public (z), ſes Officiers portoient des encenſoirs d'argent devant lui pour parfumer le chemin. Il ſe tenoit couché dans une litiere d'or, garnie de perles, qui pendoient de tous côtés. Son habit étoit une longue robe de lin, brochée d'or & de pourpre. Ses concubines l'accompagnoient dans ſa marche avec un faſte digne d'elles ; & ſes Gardes portoient autour de lui des branches chargées d'Oiſeaux de toute eſpèce, dont les differens ramages formoient le concert favori des Indiens. Le

d'un de ces Rois faſtueux avec Phraote, L. III, c. 26.

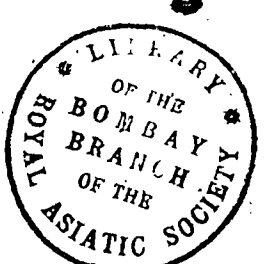
(z) Q. CURT. L. VIII, c. 9. ONESICRITUS *apud Strabonem*, p. 71. Cet Oneſicrite étoit de l'expédition d'Alexandre.

train de la Reine marchoit enſuite, & ſa magnificence ne cedoit en rien à celui du Roi. Le plus grand exercice du Prince étoit la chaſſe. S'il le prenoit dans un parc, il ne deſcendoit point de ſon char, où il étoit avec ſes concubines, qui tiroient comme lui; mais ſi c'étoit en pleine campagne, il montoit ſur un Eléphant.

L'entrée de ſon Palais étoit ornée de pluſieurs colonnes de vermeil, ſur leſquelles rampoit une vigne d'or, avec des figures d'Oiſeaux faites d'argent, & peintes de diverſes couleurs (*a*). Elle étoit ouverte à tout le monde, ſur-tout pour les heures de l'audience. Pendant que le Roi y écoutoit les Ambaſſadeurs & jugeoit les conteſtations, il avoit des femmes autour de lui, dont les unes le peignoient avec adreſſe, d'autres lui parfumoient les pieds, d'autres les mains. On lui raſoit tout le viſage, excepté le menton, dont on ne coupoit jamais la barbe. C'étoient encore

(*a*) ÆLIEN parle d'un Palais du grand Roi des Indes; ce pouvoit bien être un des deſcendans de Porus, qu'il met infiniment au-deſſus de ceux de Suſe & d'Ecbatane. *De animalibus*, L. XIII, c. 18.

elles qui lui aprêtoient à manger, & qui le ſervoient à table. Sa jalouſie alloit à ce point que ſi quelqu'un avoit oſé les regarder fixement, ou en approcher de trop près, il étoit mis à mort. Ces Princes étoient tellement amateurs de leurs cheveux, qu'on ſolenniſoit par-tout le Roïaume le jour auquel ils ſe les faiſoient faire.



CHAPITRE IV.

Diviſion des Etats.

L'ESPRIT a de la peine à comprendre comment ſous des Princes auſſi efféminés, on voïoit néanmoins regner dans l'Etat l'ordre & la diſcipline qui s'y ſont fait admirer des Nations étrangeres les mieux policées. Mais il faut ſe ſouvenir que ce luxe ne dominoit pas dans toutes les Cours. Un ſage Sénat préſidoit à toutes les affaires & au gouvernement; les membres en étoient nommés par le peuple; le Roi n'y avoit que ſa voix; ſi ce Conſeil étoit accuſé d'erreur ou de prévarication, les Parties en appelloient au peuple, qui faiſoit inſtruire la cauſe de nouveau, & reformoit la Sentence s'il étoit néceſſaire; enfin tout le pays étoit partagé en ſept Claſſes, dont chacune avoit ſes Chefs & ſes Surveillans, qui en contenoient les particuliers dans le devoir. La premiere

de ces Classes étoit celle des Brachmanes ou Sages ; la seconde, des Laboureurs ; la troisiéme, des Pasteurs ; la quatriéme renfermoit les Marchands & les Artisans ; la cinquiéme, les Soldats ; la sixiéme étoit pour les Surveillans ; & la septiéme, pour les Conseillers du Roi & du Peuple.

Premiere classe. *Les Brachmanes.*

Le Prince n'avoit que le sceptre & l'éclat de sa pourpre au-dessus des Brachmanes. Leur application continuelle à la recherche de la vérité, la pureté de leurs mœurs, la retraite & l'austerité de leur vie leur avoient acquis tous les honneurs & les privileges dont les Prêtres jouissoient chez les Egyptiens, & les Mages parmi les Perses. Ces Sages étoient (*b*) de deux sortes ; les *Brachmanes* propres ou naturels ; & les *Germanes* ou *Samanéens*. Les premiers venoient d'une famille particuliere, & les autres pouvoient être de tous les états.

Leur éducation.

Dès que la femme d'un Brach-

(*b*) PORPHYR. *de abstin.* L. IV. *Indorum. Apud* STRABO. L. XV, p. 712.

mans avoit conçu, on préſumoit que c'étoit d'un fils; & les principaux de la Secte venoient l'en féliciter, former des vœux à ſes pieds pour la proſpérité de ſon fruit, & lui preſcrire des leçons de ſageſſe & de tempérance pendant les jours de ſa groſſeſſe. On jugeoit du mérite futur de ſon fils par la maniere dont elle recevoit ces préceptes. Auſſi-tôt que l'enfant étoit né, on le mettoit ſous la conduite d'hommes prépoſés exprès, pour veiller ſur la tendreſſe des meres & des nourrices, & empêcher qu'on n'amollît le tempérament par une éducation trop délicate. D'âge en âge on les faiſoit paſſer par differens Maîtres qui commençoient à cultiver l'eſprit, & examinoient le caractere. Ceux en qui l'on ne voïoit ni diſpoſitions ni inclinations pour ſoutenir la ſévérité du régime des Brachmanes n'étoient point obligés de l'embraſſer; les autres qui s'y portoient d'eux-mêmes étoient inſtruits avec ſoin des myſteres & des dogmes qui compoſoient la Secte.

Leurs Ecoles. Leur Ecole ſe tenoit dans un petit bois hors la Ville; le plus ancien y étoit aſſis ſur un trône d'Ebéne; & la gravité avec laquelle il faiſoit ſes leçons, imprimoit un ſi grand reſpect dans l'eſprit des diſciples, qu'aucun n'auroit craché ni parlé pendant qu'elles duroient. Si quelqu'un avoit oſé le faire, on le chaſſoit de l'Aſſemblée pour le reſte du jour, comme un intempérant. Les matieres qui s'y traitoient ne demandoient pas moins de recueillement & d'attention. On y apprenoit la néceſſité d'une priere continuelle, & la maniere de la ſoutenir, tout ce qui regardoit la Religion, les Sacrifices, les Augures. On y enſeignoit la Philoſophie, l'immortalité de l'ame, les mouvemens du Ciel, la conſtruction du corps humain, les ſecrets de la nature. On y parloit de ce qui concerne le gouvernement, les Loix, l'autorité du Prince, les immunités du peuple. Enfin on y donnoit des préceptes ſur la regle des mœurs, pour apprendre à mener une vie dure & auſtere, que la faim, la ſolitude, l'intempérie de l'air, & la rigueur

des

des saisons ne puſſent incommoder.

Ce ne ſont pas communément les lumieres qui manquent à l'homme, c'eſt lui-même qui manque toujours à ſes lumieres, & qui refuſe d'en ſuivre la trace. Mais chez les Brachmanes, poſſeder un principe & le pratiquer, n'étoient qu'une même choſe. Les fréquentes répétitions qu'ils en faiſoient dans leurs Aſſemblées, l'exemple qu'ils s'en donnoient mutuellement, les reproches auxquels on étoit expoſé pour les plus légeres contraventions, & par-deſſus tout, l'envie de ſoutenir une ſociété qui paſſoit pour la plus honorable de l'Etat, rendoient exact juſqu'au ſcrupule.

On les voïoit paſſer la plus grande partie du jour & de la nuit en prieres, chantant des Cantiques & des Hymnes en l'honneur de la Divinité, levant les mains au Ciel où ils adreſſoient leurs vœux pour le Prince, pour le peuple, & pour les biens de la terre. Le reſte du jour, ils ſe retiroient dans leurs cellules, où ils s'occupoient à la méditation de quelques vérités, à l'étude de la Phi- Leurs Exercices.

loſophie, à des experiences utiles au public. S'il leur arrivoit dans cet intervalle de converſer avec leurs amis & d'y parler trop long-tems, eux-mêmes s'en impoſoient la peine, & ſe réduiſoient à un ſilence de pluſieurs jours. Le jeûne & les macérations faiſoient un autre exercice, auquel ils ſe croïoient obligés.

Ils ſont les Sacrificateurs.

Une vie toute occupée de la priere & de la contemplation, attiroit la confiance du peuple. Le Sacrifice demande des mains pures, & un Prêtre qui en connoiſſe les Rits; deux avantages qui appartenoient aux Brachmanes. Au ſouvenir de la moindre faute, ils ſe purifioient le viſage, les mains, les pieds, quelquefois tout le corps & leurs habits. L'étude de la Religion renfermoit celle des Sacrifices, & ils en ſçavoient toutes les circonſtances, ſuivant la Loi & les uſages du Pays. Religieux obſervateurs de la métempſicoſe, ſans que l'on ſçache qui leur en avoit enſeigné les principes, jamais ils n'enſanglantoient leurs Autels; ils n'offroient que ce qui étoit

appellé *Victimes pures* (c), c'eſt-à-dire, de l'encens, ou autre choſe de cette eſpece. Eux ſeuls avoient droit de prononcer les prieres convenables; & ſi on ne les avoit invités pour préſider à l'oblation, on étoit perſuadé qu'elle n'auroit point été agréable aux Dieux. Il en étoit de même pour les augures & la divination (*d*). Il n'étoit permis qu'à eux d'en exercer le miniſtere; & ce devoit être pour des ſujets publics & importans; les cauſes des particuliers n'étoient pas dignes de leur attention. Mais s'ils ſe trompoient trois fois conſécutives, ils étoient condamnés à un ſilence perpétuel; & l'on ne pouvoit ſans crime les forcer à le rompre.

Leurs Domaines.

On donnoit à la Philoſophie les momens que la priere ou les exercices de religion ne rempliſſoient pas. Soit par un reſte de tradition, ſoit par les ſeules lumieres de la nature; ils reconnoiſſoient (*e*) un Dieu

(*c*) Voyez PHILOSTRATE *in vita Apollonii*, L. VIII, c. 7, *Sect.* 12, p. 347.
(*d*) ARRIAN. *de Indicis*, c. 11.
(*e*) STRABO, p. 713. PHILOSTR. *ubi ſupra*, c. 7,

créateur de l'Univers, qui préſi doit à tous ſes mouvemens, & le rempliſſoit par ſon immenſité. Ils donnoient au monde la figure ſphérique, & plaçoient la terre dans le centre. Ce monde, ſuivant leur doctrine, étoit une eſpece d'animal particulier qui engendroit tous les autres. Ils s'étoient imaginé que l'eau en étoit le principe de compoſition, & que le Ciel avec les Aſtres ne participoient pas à la nature des quatre Elémens. Ils confeſſoient l'immortalité de l'ame, & un Jugement qui décide de ſon ſort éternel. Sur le diſcours que l'un d'eux, nommé Calane, tint à Oneſicrite envoïé par Alexandre, il ſemble qu'il leur reſtoit encore quelques veſtiges de la tradition ſur l'innocence où furent créés nos premiers parens. Il lui parloit d'un âge heureux où la terre ouvroit d'elle-même ſon ſein, & donnoit tout en abondance; où l'on voïoit couler des ruiſſeaux de lait, de miel, d'eau & de vin. Mais il ajoutoit que

Sect. 7 & L. III, c. 34 & 35. CLEM. ALEXANDR. *Strom.* L. III.

Jupiter en courroux de voir l'homme abuſer de ſes dons, avoit frappé la terre d'anathême, & changé en ingratitude ſon ancienne fécondité ; ſource de tous les maux que reſſentoit l'humanité.

Il étoit des Brachmanes, dont l'application ſe bornoit à l'étude des Loix & des Coutumes de la Nation. Comme on ne les écrivoit point (*f*), il ſe trouvoit peu de perſonnes qui en fuſſent inſtruites, excepté un certain nombre de Brachmanes. Le Prince s'adreſſoit à eux dans les circonſtances rares & difficiles, pour ſçavoir comment il devoit décider. Il ſe tranſportoit (*g*) dans le lieu de leur demeure ; il y mangeoit avec eux des herbes, des fruits & des légumes, mais rien de ce qui avoit vie ; & la fierté de ces Philoſophes étoit ſi grande, qu'ils tiroient les places au ſort, pour ne lui pas ceder d'eux-mêmes la premiere. Trop heureux encore quand ils le recevoient gracieuſement. Ils ne le ſouffroient

(*f*) STRABO, p. 716.
(*g*) PHILOSTRATES, L. III, c. 26, 27 & 32.

qu'un jour parmi eux, & c'étoit pendant la nuit qu'ils lui donnoient audience.

Leur orgueil.

Le dernier objet de leur Philosophie regardoit la regle des mœurs. Ils commençoient leurs études, disoient-ils, par la connoissance d'eux-mêmes, soit pour l'esprit & les inclinations, soit pour le corps. Mais comme toute leur conduite ne respiroit qu'un fonds d'orgueil inépuisable, leurs lumieres sur ce point se convertissoient en ténébres. Ces reflexions sur eux-mêmes aboutissoient à leur persuader que hors leur Secte, il n'y avoit qu'ignorance, mollesse & corruption; à croire (*h*) que rien ne leur étoit caché, pas même les pensées & le nom d'un étranger; à se dire inspirés par la Divinité même (*i*), avec qui ils conversoient familierement; à se mettre au-dessus du reste des hommes, & se regarder comme des Dieux. Le Brachmane Iarchas osa le dire nettement à Apollonius.

(*h*) PHILOSTRATES, c. 18.

(*i*) PALLADIUS & S. AMBROSIUS. *De moribus Brachmanum.*

Voilà où conduiſoit la ſageſſe des Payens ; & plus elle étoit grande, plus elle y amenoit efficacement. Ceux qui n'oſoient le proferer hautement n'en étoient pas moins perſuadés dans le cœur, & ne doutoient point de leur future apothéoſe.

Il eſt vrai que la vie des Brachmanes avoit tout ce qui étoit néceſſaire pour en impoſer aux yeux du peuple. Eloignés du tumulte & du commerce des hommes ; ils habitoient hors les Villes, ſous des arbres touffus, ou dans des cavernes, ſe pratiquant peu les uns les autres ; uniquement occupés de leurs prieres, des Sacrifices ou de l'étude. Ils étoient preſque toujours nuds (*l*), même dans la plus rigoureuſe ſaiſon, excepté lorſqu'ils offroient des victimes, d'où ils furent appellés *Gymnoſophiſtes* : alors ils prenoient une eſpece de turban, & un petit corſet de lin, ce qu'ils nommoient l'habit de cérémonie ou ſacré, avec un bâton & un anneau, auxquels ils attribuoient toutes ſortes de vertus par-

Leur vie.

(*l*) PHILOSTRAT. Ibid. c. 15.

ticulieres. Ils couchoient ſur la dure (*m*), ou ſur de ſimples peaux, & ne vivoient que des fruits de la terre, ou de lait. Ils ne gardoient de leurs récoltes que ce qui étoit néceſſaire pour l'année, afin de ne pas rallentir le travail.

Quand ils avoient paſſé trente-ſept ans d'une ſi rude carriere, il leur étoit permis d'habiter les Villes, d'embraſſer la vie commune & aiſée, de s'habiller comme le reſte des Indiens, de porter des pendans-d'oreilles d'or, ou autres ornemens; de manger de la chair, pourvu que ce ne fût pas des animaux dont le ſervice peut être utile, d'épouſer pluſieurs femmes, pour multiplier le nombre des Brachmanes. Mais dans quelque état qu'ils fuſſent, il leur étoit défendu de révéler à leurs femmes la doctrine & les myſteres de la Secte. Car, diſoient-ils, ſi elles ne ſont pas diſcretes, elles divulgueront ce qui ne doit point être connu; & ſi elles gardent le ſecret, il eſt à craindre que la ſcience ne les enor-

(*m*) STRABO, p. 712.

gueilliſſe;

gueilliſſe, & qu'elles ne ſe ſéparent de leurs maris.

Quoiqu'ils euſſent quitté leur premier régime, on n'avoit pas moins de vénération pour eux. Ils étoient, comme auparavant, exemts du tribut & des impôts que tout Sujet doit à ſon Prince. Ils avoient droit (*n*) de prendre par tout les fruits qui leur convenoient, & de ſe faire donner l'huile néceſſaire pour ſe frotter le corps. Les Grands étoient obligés de les recevoir chez eux & à leur table, où ils faiſoient la loi. C'étoit parmi eux que le peuple prenoit la plûpart des Conſeillers qu'il donnoit au Prince. Leurs Privileges.

Cette prétendue force d'eſprit où les amenoit la Philoſophie, leur rendoit la vie & la mort également indifférentes. Ils regardoient comme des ſonges le bien ou le mal, le plaiſir ou le chagrin qui pouvoient leur arriver, puiſque l'on paſſoit rapidement de l'un à l'autre. Mais ils rougiſſoient des maladies qui faiſoient languir le corps, & donnoient de la Ce qu'ils penſoient ſur la mort.

(*n*) STRABO, p. 716.

lenteur aux fonctions de l'esprit, enviſageant cette vie comme le premier moment de notre conception, & la mort comme le jour de notre véritable naiſſance. Dès qu'ils ſe ſentoient attaqués d'une indiſpoſition conſidérable, ou caſſés de vieilleſſe, ils n'héſitoient pas de terminer leur carriere par une mort volontaire. Ils dreſſoient eux-mêmes le bucher qui devoit leur ſervir d'autel; ils y montoient parés de leurs plus riches ornemens; & après avoir chanté quelques Hymnes, ils ſe couchoient ſur la face, & ſe laiſſoient réduire en cendre, ſans donner la moindre marque de douleur ni de ſenſibilité. Quelle étrange ſageſſe que celle qui conduit l'homme à ſa propre deſtruction!

Des Germanes.

La ſeconde eſpèce de Brachmanes (o) ſe formoit de pluſieurs particuliers de differentes familles, qui demandoient à faire profeſſion dans cette Secte. On les nommoit *Germanes ou Samanéens*. Celui qui vouloit em-

(o) STRABO. p. 713, PORPHYR. L. IV. *De abſtinentiâ*. PHILOST. L. II, c. 30, APULEIUS, *in Floridâ*.

braſſer ce genre de vie alloit le déclarer aux Principaux de la Ville ; il renonçoit tous ſes biens, & leur en cédoit le fonds ; ſur quoi l'on ſe chargeoit d'entretenir ſa femme ; & le Roi prenoit ſoin des enfans s'il y en avoit. Après cette premiere démarche, il ſe préſentoit devant les Chefs des Samanéens pour ſupplier. Là on l'interrogeoit ſur la ſincerité de ſa réſolution, & ſur le deſir qu'il avoit de ſe livrer ſans réſerve à l'étude & à la pratique de la Philoſophie. On examinoit juſqu'à la troiſiéme génération de ſa famille, s'il n'y avoit perſonne à qui l'on pût faire des reproches d'arrogance, d'intemperance, ou d'uſure. S'il ne ſe trouvoit rien qui flétrît leur réputation, on recherchoit les mœurs & la conduite de l'aſpirant, on éprouvoit s'il avoit de la mémoire ; ſi la modeſtie étoit feinte ou véritable ; s'il n'étoit point adonné au vin ou à la bonne chere ; d'un caractere bouffon, hardi, orgueilleux ou ſatirique, & s'il avoit toûjours eu de la docilité pour ſes anciens Maîtres.

Leur vie. Ils différoient des premiers Brachmanes en ce qu'ils habitoient presque tous au-delà de l'Hyphase vers le Gange, qu'ils avoient des maisons & des Temples fort ornés, que le Prince leur entretenoit. On annonçoit par le signal d'une cloche le tems de la Priere publique, où l'on se rendoit ponctuellement, soit dans le Temple, soit dans les maisons particulieres, dont il n'étoit pas permis de sortir jusqu'au son de la cloche qui avertissoit de sa fin. Alors des Officiers donnoient à chacun aux dépens du Roi, une écuelle de ris ou d'autres légumes que l'on mangeoit avant que de se séparer. Leurs habits étoient d'écorces d'arbre, ou d'un certain cotton qui naissoit autour. Ils vivoient dans une rigoureuse continence, & ne buvoient jamais de vin. Aussi versés dans la connoissance des Loix & des Sacrifices que le pouvoient être les Brachmanes, le Prince venoit les consulter, & ils présidoient également aux Oblations du peuple. Ils menoient comme eux une vie extrêmement dure, & s'ap-

pliquoient de plus à la Magie, aux Enchantemens & à la Nécromancie. D'autres faiſoient profeſſion de ſervir le public par la Médecine, qu'ils réduiſoient preſque toute à des breuvages & des fomentations. Ceux-ci ne trouvoient pas de difficulté de communiquer aux femmes leurs plus précieuſes découvertes.

Lettre d'Alexandre au Chef des Brachmanes.

Ces hommes extraordinaires furent l'objet qui frappa le plus Alexandre dans ſon expédition des Indes. Sur le récit qu'on lui avoit fait de leurs ſentimens & de leurs manieres de vivre, il en voulut voir quelques-uns. La converſation qu'il eut avec eux ne fit qu'augmenter ſon admiration & ſa curioſité. Il ordonna qu'on lui fît venir le plus célébre de cette Société (*p*), nommé Dindime; mais on lui dit que le Brachmane ne viendroit pas; aïant une Loi qui lui défendoit expreſſément de viſiter perſonne, de quelque condition qu'il pût être. Alexandre prit la voie de l'écriture, & lui manda qu'il avoit entendu dire des choſes ſi extraor-

(*p*) ANONYMUS *in Collectione Londinenſi*, 1668.

dinaires touchant leur doctrine & leur genre de vie, qu'il ſouhaitoit extrêmement d'en être inſtruit par lui-même, promettant que s'il trouvoit dans leurs dogmes toute la ſageſſe dont on lui avoit parlé, il ſe mettroit au nombre de leurs diſciples.

Réponſe de Dindime.

Dindime lui répondit par lettre : » Alexandre, le deſir que tu marques » de connoître la ſageſſe, me feroit » croire qu'on peut déja te placer » au rang des Sages. Rien ne m'em- » pêche de te regarder comme tel, » que cette ardeur immoderée de » mettre ſous tes pieds tout le genre » humain, & de commander à l'U- » nivers. La véritable Philoſophie » apprend à ſe ſoumettre & à rece- » voir la Loi ſans révolte. Mais ton » caractere & ton cœur ambitieux y » oppoſent un obſtacle invincible. » Tu veux que je t'inſtruiſe de nos » mœurs & de nos uſages; je n'oſe » l'entreprendre, parce que je me » ſens peu de talent pour la parole, » & que le trouble & l'exercice con- » tinuel des armes ne te donneront

» pas le tems de m'écouter. Je ne
» ſçaurois cependant m'en diſpen-
» ſer, puiſque tu me le demandes.
» Mais n'attens pas que je te flatte :
» nous ſommes vrais, & nous ne
» connoiſſons point le déguiſement.

» La vie des Brachmanes eſt auſſi
» pure qu'elle eſt ſimple. Le plaiſir
» qui ſéduit le reſte des hommes n'a
» point de charmes pour nous ; la
» raiſon guide nos deſirs ; toûjours
» ſoumis aux circonſtances, jamais
» notre bouche n'exhale en murmu-
» res dans les plus fâcheux accidens.
» Indifferens ſur la nourriture, on ne
» connoît parmi nous que le nom de
» la délicateſſe ; il n'entre ſur nos ta-
» bles que les herbes & les légumes
» que la terre produit d'elle-même
» ſans aucun ſoin ni travail ; auſſi ne
» ſçavons-nous des maladies que ce
» que les plaintes & l'experience des
» autres nous en apprennent. La joie
» pure dont nous jouïſſons n'eſt in-
» terrompue que par leurs gémiſſe-
» mens. »

» L'égalité nous met tous dans
» l'indépendance : elle bannit du mi-

» lieu de nous l'envie, la jalouſie,
» l'ambition, la haine. Nous n'avons
» point de Tribunaux, parce que
» nous ne faiſons rien de répréhenſi-
» ble; & la juſtice dans laquelle
» nous vivons n'a pas encore fait
» établir ces Loix ſéveres qui puniſ-
» ſent le crime chez les autres Peu-
» ples. Nous craignons même qu'en
» les introduiſant elles ne faſſent naî-
» tre la penſée du mal qu'elles défen-
» dent. Notre ſeule Loi eſt de ne
» point violer celles de la nature. En
» évitant tout reproche nous ne ſom-
» mes point expoſés à pardonner aux
» autres, dans l'eſpérance qu'ils uſe-
» ront d'une indulgence réciproque;
» encore moins achetons-nous le par-
» don ou l'impunité à force d'ar-
» gent; cette ſorte de grace, accor-
» dée par l'avarice, rendroit le Juge
» plus coupable que le criminel.

» Parmi nous, l'oiſiveté eſt punie
» d'un châtiment rigoureux; nous
» craignons la volupté comme le
» principe de tout affoibliſſement.
» Nous aimons le travail qui exerce
» le corps, & nous déteſtons celui

» qui anime la cupidité. Nos occu-
» pations ne tendent qu'à nous pro-
» curer le néceſſaire ; toute autre vue
» nous fait horreur, & nous la regar-
» dons comme la ſource de tous les
» maux. On ne voit dans nos campa-
» gnes ni bornes ni limites qui mar-
» quent la propriété ; nous ſommes
» convaincus que c'eſt une uſurpa-
» tion contraire à la nature ; chacun
» prend où il lui plaît ce que la terre
» produit pour tous. Nous laiſſons
» les oiſeaux voler tranquillement
» dans les airs, les animaux (q) ſe
» promener dans les campagnes, &
» les poiſſons nâger dans le ſein des
» eaux. Nous poſſedons tout ce que
» nous pouvons ſouhaiter, parce que
» nous ne voulons rien au-delà de ce
» qu'il nous faut. Nous n'appréhen-
» dons rien tant que ce deſir inſatia-
» ble d'acquerir en propre, qui fait
» naître mille beſoins dans le cœur
» de l'homme, & le rend plus pauvre

(q) Il eſt certain que dans les ſiécles voiſins du Déluge, on ne vivoit point de la chair des animaux. Voïez les remarques de Caſaubon ſur Athenée. L. I, c. 11. HUET. *Demonſtr. Prop.* IV, c. 6.

» de jour en jour, à meſure qu'il ſent
» croître ſes richeſſes.

» Nous nous échauffons au Soleil;
» la pluie & la roſée nous rafraîchiſ-
» ſent; les rivieres nous déſaltèrent;
» l'herbe des champs & les racines
» nous nourriſſent; la terre nous ſert
» de lit; les ſollicitudes n'interrom-
» pent point notre ſommeil; la paix
» du cœur laiſſe toujours notre eſprit
» en liberté; l'indépendance nous
» délivre de la crainte, & de la ſujet-
» tion à toutes ſortes de maîtres;
» nous nous regardons tous comme
» des freres que la nature a rendus
» égaux, & comme les enfans d'un
» Dieu ſuprême, notre pere com-
» mun, qui doit nous partager le
» même héritage.

» On ignore parmi nous ce que
» c'eſt que détruire les forêts & bri-
» ſer les rochers pour bâtir des mai-
» ſons; la nature n'a formé des an-
» tres que pour cet uſage. Là nous
» ne craignons ni les vents ni la pluie,
» ni le froid, ni le chaud, ni les tem-
» pêtes. Les demeures naturelles
» nous ſervent de retraites pendant la

» vie, & de ſépulcres après la mort.

» Nous évitons dans nos habits tout » ce qui reſſent le luxe & la molleſſe ; » la feuille ou l'écorce des arbres » nous ſervent à voiler ce que la » bienſéance ne veut pas qu'on laiſſe » à découvert. Nos femmes n'ont » point la liberté de ſe parer comme » les autres ; & quand même on la » leur accorderoit, elles ont des » principes contraires, perſuadées » qu'un vain & faſtueux attirail gêne » plus qu'il ne décore, & que tout » l'art du monde ne donne aucun » prix à la beauté, comme il ne chan- » ge rien à la laideur. Tant de ſoins » deviennent donc ou ſuperflus, parce » qu'ils ne corrigent pas les défauts ; » ou criminels, parce qu'ils veulent » réformer l'ouvrage du Créateur. » Telles qu'elles ſont, nous leur don- » nons toute notre tendreſſe ; & ja- » mais on n'entend nommer parmi » nous les crimes d'inceſtes, d'adul- » teres, ou autres infidélités qui des- » honorent la nature & violent le » lien conjugal.

» Notre ſociété eſt le regne de la

» douceur & de la paix. La ſeule
» penſée d'un homicide nous fait
» horreur ; nous ne provoquons
» point les étrangers ; nous ne ſça-
» vons pas manier les armes ; c'eſt la
» douceur & non la force qui con-
» ſerve l'union entre nous & nos
» voiſins. La fortune eſt notre ſeule
» ennemie ; nous n'avons qu'elle à
» combattre ; mais pour l'ordinaire,
» elle voit porter à faux tous les
» coups dont elle voudroit nous
» frapper. Attentifs à ne rien faire
» contre les deſtins, rarement don-
» nent-ils lieu à nos plaintes. Il n'y a
» que la mort qui nous chagrine
» quand elle prévient la caducité de
» l'âge ; alors le pere n'accompagne
» pas les funerailles de ſon fils. En
» quelque tems qu'elle nous enleve,
» nous ne dreſſons point de ces mo-
» numens faſtueux qui ſemblent faits
» pour inſulter à l'humiliation des
» mânes. Quoi de plus triſte & de
» plus vil que ces malheureux débris
» d'un corps défiguré, que nous
» achevons de détruire par les flâ-
» mes, pour n'en pas ſouiller la
» terre !

» Ne te fâche point ſi je raproche
» de tes premiers traits de notre ta-
» bleau ceux qui compoſent le tien.
» De quelles ſortes de ravages n'as-
» tu déjà pas déſolé l'Univers ? Paſ-
» ſions pour les richeſſes & l'am-
» bition, combien de ſang répandu
» par tes mains ou par tes ordres ?
» Tu enleves les enfans à leurs pe-
» res; tu les prives de leurs obſé-
» ques; tu violes les tombeaux; tu
» cours avec impétuoſité vers l'en-
» droit où le Soleil ſe leve, comme
» pour l'arrêter de la main. Tu ren-
» verſes les Trônes, tu traînes après
» toi des Rois captifs pour en orner
» ton triomphe. Des citoïens tu
» aimes à en faire des eſclaves, & par
» l'effet du même caprice, mettre
» les eſclaves en liberté. Tu crois
» forcer les Villes quand tu gagnes
» les Gouverneurs à prix d'argent.
» Sans doute que tu te flates de cor-
» rompre ainſi le Gardien, puis le
» Dieu des enfers.

» Je ceſſe de mettre ton image
» ſous tes yeux pour continuer à
» t'inſtruire de nos mœurs. Nous

» ne connoiſſons point ces Aſſem-
» blées tumultueuſes, ces Jeux, ces
» Spectacles qui ſont vos délices? A
» quoi ſerviroient vos Comédiens
» au milieu d'un peuple qui ſe mé-
» priſe ſouverainement la profeſ-
» ſion, & qui ne fait rien qu'on puiſſe
» tourner en ridicule? Il ne ſe paſſe
» point de ſcenes cruelles parmi
» nous, propres à fournir matiere à
» vos tragédies. Les Brachmanes
» frémiroient s'ils voïoient expoſer
» des jeunes gens aux bêtes féroces;
» ou des hommes forts & robuſtes
» s'attaquer de ſens froid, ſe battre
» & s'aſſommer les uns les autres.
» Le Ciel fait notre ſpectacle favori;
» nous en admirons avec joie l'or-
» dre, l'économie, la régularité,
» les mouvemens; nous ſommes en-
» chantés de contempler le Soleil,
» voler ſur un char couleur de pour-
» pre, étaler par toutes les régions
» ſes cheveux raïonnans de lumiere,
» & revenir chaque année au point
» dont il étoit parti. Du Ciel nous
» paſſons au ſpectacle de la nature,
» dont les ouvrages nous paroiſſent

» toûjours également beaux, admi-
» rables, incompréhensibles. Le
» chant des oiseaux, les fontaines,
» une fleur, un brin d'herbe épui-
» sent nos reflexions & nous ravissent.

» Contens de ce qui croît dans
» nos contrées, nous n'allons point
» chercher ailleurs les différentes
» raretés que produisent un ciel &
» un climat nouveaux. Rien ne nous
» touche autant que ce qui nous est
» propre. Nous mépriſons les fleurs
» de votre éloquence, & nous les
» condamnons comme un art perni-
» cieux, qui n'exerce pour l'ordi-
» naire ses talens que pour donner
» au menſonge les couleurs de la
» vérité, proteger le crime, accu-
» ſer l'innocence, & quelquefois ju-
» ſtifier le parricide. Toute notre
» éloquence conſiſte à être ſinceres
» & à ne mentir jamais.

» Voilà l'abregé de nos mœurs, &
» voici les dogmes de notre croyan-
» ce. Les Brachmanes ont pour ma-
» xime de ne point enſanglanter
» leurs Sacrifices, en égorgeant des
» Victimes innocentes; ils ne déco-

» rent point leurs Temples de lames
» d'or ou d'argent, ni par l'éclat
» des pierres précieuſes. Ils croïent
» que ce ſeroit inſulter à la Divinité,
» en voulant lui donner ce qu'elle
» n'auroit pas; ou ſe montrer auſſi
» puiſſans qu'elle, en étalant avec
» faſte toutes les richeſſes qu'elle
» peut avoir. Dieu demande qu'on
» l'honore d'un culte pur & non
» ſanglant; il veut être fléchi par la
» priere & l'humiliation des hom-
» mes. Il eſt cette Parole même (r)
» par laquelle il a créé le monde
» viſible, par qui il le conſerve, le
» conduit & le fait vivre. Il eſt pur
» eſprit, & ne veut par conſéquent
» que l'offrande de nos bonnes œu-
» vres, de nos vertus & de nos
» actions de graces.

» Après cet expoſé de notre Re-
» ligion, fais-en le parallele avec la
» tienne, ou du moins permets que

(r) *Nam Verbum Deus eſt, Hoc mundum creavit, Hoc regit & alit omnia. Hoc nos veneramur, Hoc diligimus, ex hoc ſpiritum trahimus; ſi quidem ipſe Deus ſpiritus eſt atque mens.* ORIGENE leur donne les mêmes lumieres, *in Philoſophiâ, apud Grænevium antiq. Græc.* tom. X.

» je

» je le faſſe. Je ne peux ſouffrir l'a-
» veuglement où vous êtes de ne
» vouloir pas reconnoître que votre
» origine vient du Ciel, & qu'elle
» vous unit intimement avec l'Etre
» ſuprême. Vous ne trouvez de
» grandeur qu'à être iſſus d'un ſang
» illuſtre ; vous aviliſſez la nobleſſe
» de votre premiere naiſſance, vous
» rapportez tout à la chair ; c'eſt-là
» que vous placez vos délices. Vous
» la ſoignez avec attention ; vous la
» délicatez, vous n'aimez qu'elle ;
» & ce qui eſt un plus grand crime,
» vous la croïez digne d'être pré-
» ſentée en ſacrifice à l'Eſprit im-
» mortel. Vous ne connoiſſez point
» le ſeul Dieu qui Eſt ; & vous en
» adorez une infinité d'autres qui
» ne ſont pas. Vous en mettez quel-
» ques-uns dans le Ciel, à qui vous
» diſtribuez le ſoin de préſider aux
» différentes parties de votre corps.
» Minerve réſide dans le cerveau
» comme dans le ſiége de la ſageſſe ;
» Junon arrête les mouvemens im-
» pétueux du cœur ; Mercure votre
» Dieu de l'éloquence, réſide ſur les

» lévres ; Hercule communique ſa
» force à vos membres. Cupidon
» vous inſpire les ſentimens de la tendreſſe ; Bacchus vous donne le
» goût ; Cerès fait digerer les alimens ; Venus procure la fécondité ; Jupiter ouvre les organes
» de la reſpiration ; & Apollon, renommé par ſon adreſſe, conduit
» vos doigts pour les inſtrumens de
» muſique, & les ouvrages délicats.
» Quelles Divinités, dont la puiſſance a des bornes ſi étroites, &
» qui ne voudroient ou ne pourroient
» pas ſe charger de leurs fonctions
» réciproques ! Leur oppoſition ſe
» manifeſte dans le culte même que
» vous leur rendez. Il faut offrir un
» Taureau à Jupiter, un Paon à Junon, un Sanglier à Mars, un Bouc
» à Bacchus, un Cigne à Apollon,
» une Colombe à Venus, un Hibou
» à Minerve, des gâteaux à Cerès,
» & du miel à Mercure. Hercule
» veut des branches de Peupliers ſur
» ſes Statues & ſur ſes Autels, &
» Cupidon n'aime que les Roſes.
» Vous ne pourriez changer cet or-

» dre ſans encourir leur diſgrace.
» Voïez encore la contradiction de
» leurs caracteres ; ils ſemblent s'ê-
» tre ligués pour vous tourmenter à
» la fois. L'un vous appelle à la
» guerre, l'autre au plaiſir ; ce-
» lui-ci aux ſoins du commerce ;
» celui-là à la bonne chere. Tous
» vous commandent ce qu'ils ai-
» ment ; ils vous y invitent, ils vous
» preſſent, vous ſollicitent, & ne
» vous laiſſent aucun repos que
» vous n'aïez obéi. Sont-ce là des
» Dieux qui doivent faire le bon-
» heur de l'humanité ? Avouez-le ;
» ce ſont vos paſſions dont vous
» avez fait l'apothéoſe.

» Vous le reconnoiſſez vous-
» mêmes dans les Divinités dont
» vous avez rempli vos enfers. Il
» eſt facile d'y retrouver vos pro-
» pres crimes ſous des ſymboles ho-
» norables. Les Eumenides ſont vos
» ſales penſées ; Tiſiphone eſt le
» reproche d'une conſcience crimi-
» nelle ; Tantale, votre inſatiable
» cupidité. Cerbere exprime le châ-
» timent de vos excès de bouche ;

» l'Hydre, vos vices qui renaiſſent
» à tout inſtant ; la couronne de Vi-
» pere, vos hideux forfaits ; Pluton
» lui-même déchu du Ciel vous ap-
» prend que vous dégénérez comme
» lui en méconnoiſſant l'Etre unique
» dont vous tenez votre origine. O
» Peuples infortunés ! dont la Reli-
» gion fait le crime pendant la vie,
» & le ſupplice après la mort. »
Alexandre ne répondit au Brachmane, qu'en l'accuſant d'orgueil & d'impiété.

Seconde claſſe. *Des Laboureurs.*

Après ces Sociétés de Sages, ceux qui tenoient le ſecond rang parmi les Indiens (*f*) étoient les Laboureurs. Ils compoſoient le corps le plus nombreux de l'Etat ; & la reconnoiſſance du ſervice eſſentiel qu'ils rendoient au public, jointe à leur extrême probité, les rendoit extrêmement reſpectables. Quelque guerre qu'il y eût dans le Roïaume, ſoit civile ſoit étrangere, ils n'étoient jamais obligés de prendre les armes ; & les ennemis n'euſſent jamais oſé

(*f*) MEGASTHENES, *apud Strab.* p. 704 & ſeq. & *Arrian. de Indicis.*, c. 11 & ſeq.

les troubler dans leurs travaux, ſans violer le droit des gens dans un point capital. On voïoit communément d'un côté de la même plaine le combat le plus ſanglant ; & de l'autre, des hommes qui travailloient à l'abri de toute inſulte. Cette attention pour eux les exemtoit encore des Charges & des fonctions qui regardoient le ſervice public ; privilége accordé à ce ſeul état. Comme toutes les terres appartenoient au Roi en propre, ils n'étoient proprement que ſes Fermiers, & ils gardoient pour eux la quatriéme partie de la récolte.

La troiſiéme Claſſe étoit celle des Pâtres, chargés du gros & du menu bétail, à qui ſeuls il étoit permis d'en élever, d'en vendre & de louer des Chevaux. Ils avoient encore une autre fonction non moins conſidérable ; c'étoit la Chaſſe. Les Indes ſont remplies de Lions, de Tigres, d'Eléphans, d'Oiſeaux de proie & autres animaux pernicieux. La néceſſité d'en purger le Pays pour mettre les hommes en ſûreté, avoit fait donner aux Paſteurs la permiſſion & le droit

Troiſiéme Claſſe. *Des Pâtres & Chaſſeurs.*

excluſif de chaſſer. Outre le revenu qu'ils en tiroient, le Roi leur accordoit encore tous les ans une certaine quantité de grain pour les récompenſer de ce qu'ils détruiſoient les Oiſeaux, qui auroient, ſans leurs ſoins, enlevé la plus grande partie de la ſemence, & déſolé les moiſſons. La plûpart des Eléphans étoient un fruit de leurs Chaſſes; mais cette vie toujous errante les empêchoit d'habiter les Villes & les Villages; leur ſéjour ordinaire étoit dans les bois & les montagnes, où leurs troupeaux ne portoient aucun préjudice à la culture des terres.

Quatriéme Claſſe. *Des Artiſans & Marchands*

Dans la quatriéme Claſſe étoient les Artiſans & les Marchands. Ils rendoient au Prince le tribut de leur Art & de leur Négoce, excepté ceux qui travailloient à conſtruire des Armes & des Vaiſſeaux pour la guerre, à qui il païoit tous leurs Ouvrages. Il n'y avoit point d'autre Miniſtre pour ce détail & pour le manîment que le Général de l'Armée, & l'Amiral de la Flote.

Cinquiéme

La cinquiéme Claſſe comprenoit

les Officiers & les Soldats. Uniquement occupés à la conſervation de l'Etat & de la tranquillité publique, ils n'avoient nul autre ſoin ni métier, & ils étoient obligés de prendre les armes au premier ſignal. Le Roi ne devoit leur fournir que le logement; & tout ce qui concernoit la vie, l'entretien de leurs familles ou la guerre, regardoit le peuple. Chacun y contribuoit en nature ſelon ſon état: les uns donnoient des Eléphans, les autres des Chevaux; ceux-ci des nourritures, & ceux-là des armes. Les Megalliens (*t*) Peuples au-delà de l'Hyphaſe, entretenoient cinq cens Eléphans & un nombre conſidérable de troupes; les Chryſéens, les Aſanges & les Paranſanges, ſujets d'un même Prince, lui tenoient continuellement ſur pié une armée de trente mille hommes, de huit cens chevaux & trois cens éléphans. Après la guerre, ils revenoient dans leurs Villes, où ils ne s'occupoient que des exercices militaires, quoiqu'ils euſſent rendu leurs armes & leurs chevaux.

Classe. *Des Gens de guerre.*

(*t*) PLINE, *Hiſt. nat.* L. VI, c. 20.

Sixieme Classe. *Des Inspecteurs.*

Le sixiéme Etat étoit celui des Inspecteurs. Ils veilloient sur tous les autres dans les Villes & les campagnes; ils avoient soin des Arts & du Commerce, chacun dans leur district; ils tenoient la main à la perfection & à la fidélité des uns & des autres; venoient rendre compte de leur commission au Roi, si le gouvernement étoit monarchique; ou aux premiers Magistrats des Villes, s'il étoit Républicain. On n'admireroit jamais assez le bonheur & la sagesse des Indiens, si l'on pouvoit se persuader ce que les Historiens rapportent de ces Officiers: Que jamais on n'en vit un prévariquer dans son ministere, tromper le Prince par de faux rapports, calomnier les bons, & proteger les méchans. Il faudroit donc qu'il eût été donné à l'Inde des hommes sans passions, & tels que le premier sortit des mains de Dieu. Pour soulager ces Inspecteurs, il y avoit des femmes chargées de veiller sur leur sexe, d'en réprimer le luxe, les mauvaises mœurs, & d'en informer le Souverain.

On

On connoît par la distribution de ces Officiers, quelle étoit la police du Roïaume. Les uns (*u*) avoient inspection sur la campagne, d'autres sur la Ville, d'autres sur les Gens de guerre.

Ce païs est sujet aux mêmes inondations que l'Egypte, peut-être y font-elles encore plus considérables. Soit par la fonte des neiges (*x*) du Paropamise, du Caucase, du Mont-Imaüs & des Emodes, soit par l'abondance des pluies qui y tombent pendant les mois d'Avril, de Mai, & de Juin (*y*), il est certain que dans cette saison, la campagne y est couverte d'eaux; & qu'après qu'elles sont retirées, il est difficile de reconnoître les bornes qui séparent les terres de chaque particulier. Pour obvier aux contestations qui pouvoient naître, il étoit des hommes dans tous les cantons, parfaitement instruits de ce qui appartenoit aux

(*u*) STRABO. p. 707.

(*x*) ARRIAN. *De Exped. Alex.* L. V. c. 9.

(*y*) C'est l'hiver de ce païs; & l'été commence vers la fin de Septembre. J'en parlerai plus au long dans la seconde partie.

uns & aux autres, qui retraçoient les limites de leurs champs lorſqu'elles étoient effacées. Comme on gardoit en Egypte, une partie de ces eaux dans de grands lacs (ζ), pour les répandre enſuite ſur les terres pendant les mois que le ciel ne donnoit point de pluies ; c'étoit l'office de ces mêmes Inſpecteurs d'ouvrir les écluſes à propos, pour en donner la quantité néceſſaire. Ils veilloient ſur la chaſſe des Pâtres, ſur ceux qui travailloient aux mines & dans les forêts ; ils levoient les impôts ; ils avoient ſoin des grandes routes, où ils plantoient des guides à chaque demie-lieue, qui enſeignoient aux voïageurs les chemins, les endroits où l'on pouvoit coucher, & la diſtance d'un lieu à l'autre.

Ceux qui demeuroient dans les Villes étoient partagés en ſix Claſſes. Les uns avoient inſpection ſur les arts & les métiers ; & chaque profeſſion avoit ſes ſurveillans particuliers. Les autres avoient ſoin des hô-

(ζ) C'eſt un uſage qui s'obſerve encore. TAVERN. tom. 3, p. 127 & alii.

telleries; ils y conduiſoient les étrangers, s'informoient du ſujet de leur voïage, & ne les laiſſoient pas plus de trois jours (a) dans la même Ville. Ils prenoient garde qu'on ne fît rien contre les bonnes mœurs; ils viſitoient les malades, examinoient s'il n'y avoit point de contagion à appréhender; ils étoient chargés de la ſépulture des morts, & de l'exécution des teſtamens. D'autres tenoient regître de la naiſſance & de la mort de tous les citoïens; ils en marquoient le lieu, le tems & les circonſtances. Ceux-ci examinoient les meſures, les poids & la nature du commerce. Ils ne permettoient pas à un même Marchand de vendre deux choſes différentes, à moins qu'il ne voulût païer un double impôt. Ceux-là veilloient ſur le ſalaire des ouvriers & ſur tout ce qui ſe louoit, marquant chaque choſe d'un cachet particulier, pour éviter le change & les diſputes. Enfin il en étoit qui n'avoient d'autres fonctions que de recueillir les droits du Prince;

(a) PHILOST. L. II, c. 40.

mais, ce qui paroît fort raiſonnable, on ne taxoit un Marchand ou un Artiſan, que ſur ce qu'il vendoit, ſans avoir aucun égard à l'évaluation totale de ſon bien. Si quelqu'un avoit été convaincu de fraude ou de diſſimulation en déclarant moins qu'il n'avoit vendu, il étoit puni de mort.

L'ordre ne ſe faiſoit pas moins admirer parmi ceux qui préſidoient à ce qui regarde la guerre. Aux uns on donnoit le ſoin des batteaux néceſſaires pour traverſer les Fleuves; aux autres, celui de tenir toûjours prêt un certain nombre de bêtes de ſomme pour le tranſport des vivres & des bagages; ceux-ci étoient chargés des armes & des machines de guerre; ceux-là, des Soldats; quelques-uns des chariots, d'autres des Eléphans.

VII Claſſe. *Les Sénateurs.* Il eſt étonnant que ceux qui compoſoient le Conſeil du Prince fuſſent rejettés dans la ſeptiéme & derniere claſſe. Placés néanmoins les plus près du Trône, ils en partageoient les ſoins & les honneurs; ils entroient dans toutes les délibérations, leur

autorité l'emportoit quelquefois sur celle du sceptre ; ils prononçoient sur la vie & sur la mort ; ils possédoient les premieres dignités de l'Etat.

Ces Sénateurs paroissoient d'autant plus illustres & respectables que leurs familles étoient en possession de ces titres de tems immémorial. Car telle étoit la constitution du Roïaume, qu'il n'étoit pas permis de passer d'une Classe à l'autre, pas même par le mariage ; un Laboureur ne pouvoit se faire Artisan, ni celui-ci entrer dans le négoce, ou devenir Soldat. Sage réglement, où les enfans profitoient des lumieres de leurs peres, en ajoutoient de nouvelles, naissoient ce qu'ils devoient être, cherchoient à distinguer leur famille, & ne pouvoient manquer de porter les arts à la perfection.

Ces divisions d'état subsistent encore aujourd'hui ; & c'est ce que les Indiens nomment *Castes*.

CHAPITRE V.

Caractere & Mœurs des Indiens.

Premiers Indiens.

UNE ancienne tradition (*b*) repréſentoit les premiers Indiens comme une nation ſauvage & groſſiere, ſemblable à celle des Scythes qui ne rendoit aucun culte réglé à la Divinité; qui n'avoit point de Temples; ne connoiſſoit pas les lois & les douceurs de la ſociété; négligeoit de cultiver les terres, ou en ignoroit la maniere; ne vivoit que des fruits de ſon arc & de ſon javelot, & dévoroit plûtôt les chairs crues qu'elle ne les mangeoit. Ce fut, diſent les Grecs, la vie des Indiens juſqu'au tems où Bacchus entra dans leur Roïaume, & en changea la face. Sa victoire fit leur bonheur. Il leur fit ſentir la triſteſſe & l'opprobre d'une vie qui dégradoit l'humanité, les agrémens d'un com-

(*b*) ARRIAN. *in Indicis*, c. 7.

merce ſociable ; & quand il les eut perſuadés, il leur donna des Loix, des Princes & des Dieux (*c*).

Quoi qu'il en ſoit de ce récit, & du tems auquel la choſe ſeroit arrivée, il eſt certain que lorſqu'Alexandre entra dans les Indes, il y trouva les peuples communément très-policés, inſtruits dans tous les arts utiles ou néceſſaires à la vie, formés à la profeſſion des armes, habitans des Villes parfaitement fortifiées, & conduits par de ſages loix. Le peu qui nous reſte des Hiſtoriens du même ſiécle, ſuffit pour nous en tracer le tableau.

Figure & habits des Indiens.

Ceux mêmes (*d*) qui font profeſſion de rejetter les fables par leſquelles on a défiguré leur hiſtoire, aſſûrent que les Indiens étoient d'une taille extraordinaire, & que la plûpart avoient cinq coudées, ou ſept piés & demi de haut ; aucun n'en donne moins à Porus (*e*). Dans les

(*c*) Il eſt inutile d'avertir les Sçavans que tout ceci eſt du ſtile des Grecs.

(*d*) ARRIAN. L. V. c. 4.

(*e*) *Ibid.* c. 9. PLUT. *in Alex.* Q. CURT. L. VIII PHILOST. L. II. c. 4.

baſſes Provinces (*f*), le long du fleuve Indus, les hommes y étoient noirs comme en Ethiopie, avec cette ſeule différence que les Indiens avoient les cheveux longs & plats, & les Ethiopiens extrêmement courts & crépus. Ils ſe laiſſoient croître la barbe, & en faiſoient un de leurs plus beaux ornemens. Les uns la peignoient en blanc (*g*), les autres en roux; ceux-ci en rouge, ceux-là en pourpre, en verd, ou d'autres couleurs. Leurs habits étoient différens. Dans quelques endroits, on avoit conſervé l'uſage des peaux de Lions ou de Tigres; ailleurs on ſe couvroit d'une grande piéce d'étoffe, qui prenoit depuis la tête juſqu'aux genoux; & les Soldats portoient un turban & une cotte fort légere. Ces habits, quelque forme qu'on leur donnât, étoient, pour l'ordinaire, blancs, faits de laine, ou d'écorce, ou de ce cotton qui naiſſoit autour

(*f*) ARRIAN. L. V. c. 4. *& in Indicis.* cap. 6. CTESIAS. *apud Laurentium Rhodomanum.* n. 23. HEROD. L. III. c. 101. STRABO. p. 690.

(*g*) NEARCHUS *apud Arrian. Indicis*, cap. 16. POMPON. MELA L. III *De India.*

de certains arbres, & que l'on a quelquefois appellé du lin, quoique cette plante, telle que nous l'avons, ne croiſſe pas dans les Indes. On connoiſſoit les riches à leurs pendans-d'oreilles d'ivoire, à leurs robes de pourpre, à leurs fouliers blancs ou bigarrés, & au parafol qu'on portoit ſur leur tête, le païs, comme fort près du Tropique, étant beaucoup plus chaud que le nôtre. Mais lorſque les Grecs, reſtés de l'armée d'Alexandre, y eurent introduit leur luxe & celui qu'ils avoient appris des Perſes, ils devinrent plus magnifiques & plus amateurs des parures que tous les autres Orientaux (*h*). Dès-lors les Indiens commencerent à charger leurs robes d'or & de pierres précieuſes, & à faire uſage de ce que le païs avoit de brillant.

Il ſemble néanmoins que l'introduction de ce faſte ne corrompit que les yeux, ſans alterer ce fonds d'amour pour la vertu, la ſincérité, l'or- Leur caractere.

(*h*) STRABO. p. 709. Q. CURT. Lib. VIII, cap. 9.

dre, la paix, la tempérance qui compoſoient le caractere des Indiens.

Amour pour la vertu.

Sous le nom de vertu, les païens n'entendoient qu'une certaine grandeur d'ame qui mépriſe les périls & la mort; qui n'enviſage que la gloire; qui foule aux pieds le repos & les commodités de la vie; qui cherche l'eſtime & l'admiration des hommes; qui témoigne de l'horreur pour les vices groſſiers, & ſe dévoue au bien de l'Etat, ou à des loix particulieres qu'elle s'eſt elle-même preſcrites. Ces dehors ſont [illegible] & quand on ignore que c'eſt le cœur qui peut ſeul y mettre le prix, on ne manque pas de s'y tromper, juſqu'à rendre au phantôme de la vertu l'hommage qui n'appartient qu'à la vertu même. Ce n'eſt pas moins l'effet du malheur que de l'aveuglement. De-là ce reſpect des Indiens pour leurs Brachmanes, qu'ils regardoient comme leurs Oracles, dont ils attendoient tout le fruit de leurs ſacrifices; qu'ils conſultoient dans leurs doutes, qu'ils reſpectoient comme des Dieux. De-là ces hon-

neurs qu'ils rendirent à Alexandre, quand ils connurent ſa valeur, ſes conquêtes, & ſa clémence pour ceux qu'il avoit vaincus. Porus lui réſiſta avec une généroſité digne du plus grand cœur; & ſa défaite, bien loin d'en affoiblir l'idée, ne fit que leur en donner de l'eſtime. Les Indiens épris d'admiration pour ces deux Héros, leur dreſſerent un trophée commun (*i*) qui annonçoit également la gloire de l'un & de l'autre. Séduits par les impoſtures & par l'adreſſe d'Apollonius de Tyane, les Rois le prirent pour un homme divin, ſe crurent honorés de le recevoir à leurs tables; les Sages ne l'écoutoient qu'avec vénération, ils le regardoient comme leur Docteur & leur modéle.

Ce même reſpect pour la vertu avoit inſpiré la Loi qui ordonnoit à des ſurveillans commis exprès, de ſe tranſporter dans la maiſon du citoïen qui venoit de mourir (*l*) pour y é- Sincérité.

(*i*) PHILOSTRATE *in vita Apollonii*, L. II, c. 42.
(*l*) *Ibid.* c. 30.

crire les principales actions de ſa vie & ſon caractere, afin de ne pas laiſſer confondre la réputation du juſte avec celle du méchant. Le jugement devoit ſe porter dans la plus grande rigueur; & ſi les Officiers qui en décidoient étoient convaincus d'y avoir manqué de ſincérité, on les déclaroit publiquement infâmes, & incapables de jamais remplir aucune Charge. Mais on leur doit ce témoignage après tous les Anciens, qu'il étoit extrêmement rare, de les ſurprendre en faux expoſé. Ils ne dreſſoient pas même de monumens aux morts (*m*), perſuadés que la réputation devoit tenir lieu de tombeau.

Amour de l'ordre.

Ils aimoient l'ordre, & ſe portoient naturellement à ce qui pouvoit l'entretenir. Ce n'eſt pas des Nations étrangeres que les Indiens avoient appris celui qui régnoit parmi eux. Renfermés comme dans un monde particulier, ils ne ſçavoient point ce qui ſe faiſoit ailleurs; & nulle part on ne ſe gouvernoit par

(*m*) ARRIAN, *de Indicis*, c. 10.

des loix plus ſages. L'Egypte, Sparte & Rome avoient bien imaginé de ranger le peuple ſous différentes Tribus ; mais elles n'étoient point entrées dans ce détail qui pourvoit à tout, & ne laiſſe rien ignorer au Prince: encore moins étoient-elles parvenues à régler les états comme on l'avoit fait aux Indes. On y ſçavoit le prix & la qualité des habits pour chaque condition (*n*); & perſonne ne pouvoit aller dans la Ville ou en voïage avec un équipage qui fût au-deſſus de ſon rang. Les plus grands Seigneurs alloient comme le Prince, ſur un Eléphant (*o*); ceux du ſecond ordre, pouvoient avoir un équipage à quatre Chevaux; ceux du troiſiéme étoient montés ſur des Chameaux; & le commun du peuple alloit à cheval ou ſur des Anes.

Eſprit de paix.

En réprimant ainſi l'ambition, combien ne prévenoit-on pas de diſputes ! C'eſt dans ſon ſein que la diſcorde prend naiſſance & qu'elle ſe nourrit. On ne ſouffroit aucun

(*n*) CTES. *in Indicis*, cap. 23.
(*o*) ARRIAN. *Indicis*. c. 17.

procès chez les Indiens. Lorſqu'il ſurvenoit quelque conteſtation entre les particuliers, ils étoient obligés d'en aller inſtruire le Prince qui la terminoit dans l'Audience publique avec ſon Conſeil. Il n'y avoit parmi eux ni Avocats, ni Juges, ni Barreau; & par conſéquent, point de ces haines que la procédure & la malignité éterniſent dans les familles. Les Rois donnoient en cela l'exemple à leurs ſujets. Quoiqu'ils euſſent toujours des troupes ſur pié, rarement les mettoient-ils en campagne; & à la réſerve de la bataille contre Porus, qui avoit la réputation d'aimer la guerre, on ne voit ni habileté, ni expérience dans l'art militaire parmi les Indiens; c'eſt le grand nombre, c'eſt l'amour de la liberté, c'eſt le courage qui faiſoient toute la réſiſtance, & qui leur ont mérité le titre de belliqueux.

Tempérance. Dans une terre auſſi heureuſe, il étoit facile de vivre avec délicateſſe & d'avoir des tables auſſi abondantes & auſſi-bien couvertes que parmi les Perſes. Mais l'amour de la

tempérance & la Religion qu'on avoit reçue en régloient l'uſage. Au défaut de vin naturel (*p*) dont on manque aux Indes ; on avoit une eſpèce de bierre faite de ris, ou la liqueur du Cocotier ; mais comme l'une & l'autre enivrent aiſément, on ne s'en ſervoit pour l'ordinaire que dans les Sacrifices & à la table du Roi, en très-petite quantité. Car ſi le Prince en prenoit juſqu'à perdre la raiſon, il étoit permis aux femmes qui le ſervoient de le tuer dans ſon yvreſſe (*q*) ; & celle qui avoit fait le coup, épouſoit par récompenſe le Prince qui ſuccédoit à la Couronne. Leur boiſſon ordinaire étoit l'eau & le lait (*r*). Le ſiſtême de la Métempſycoſe adopté preſque généralement, réduiſoit aux ſimples fruits de la terre, en rétranchant l'uſage de tous les animaux ; mais ceux qui y mettoient des bornes ſe permettoient le Lion, le Tigre, quelques-

(*p*) STRABO p. 709. ATHEN. *Deipn.* Lib. XII. PLIN L. VI, c. 28, & L. XIV. c. 16. PHILOST. L. II, c. 7.
(*q*) ONESIC. *apud Strab.* p. 710.
(*r*) CTES. *Indicis.*

autres animaux & les poiſſons, ſans connoître néanmoins la délicateſſe des aſſaiſonnemens (*s*). Pour répondre à la frugalité des repas, ils n'avoient d'autres lits que des nattes, ou des peaux (*t*) qu'ils étendoient ſur la dure. Leurs maiſons étoient extrêmement baſſes (*u*), faites de planches ou de joncs, ſans aucun ornement, & couvertes d'écailles de tortues.

Sentimens ſur la mort.

Parmi tous ces uſages, il en eſt peu qui ne ſoient à la louange des Indiens; mais on ne ſçauroit excuſer la maniere dont quelques-uns penſoient ſur la mort. Ils la regardoient avec un œil d'indifférence qui fait frémir la nature, quand la raiſon & la Religion n'enſeignent point à eſpérer un meilleur ſort. On ſçait déja la barbare coutume des Brachmanes, d'abréger par le feu le nombre de leurs années. Cette prétendue force d'eſprit en ſéduiſit

(*s*) MELA. L. III. ARRIAN. L. V, c. 4. PHIL. L. III, c. 17, & L. II, c. 6.
(*t*) CTES. *Indicis*, c. 23.
(*u*) ARRIAN. *Indicis*. c. 10. PLIN. Lib. VI, c. 22.

pluſieurs

plusieurs autres qui se firent gloire de les imiter; & comme l'usage du Roïaume étoit de bruler les morts au lieu de les inhumer, les femmes se précipitoient dans le même bucher qui consumoit leur mari, pour lui témoigner la douleur que leur causoit sa mort, & lui donner un dernier gage de leur fidélité. Lorsqu'il en laissoit plusieurs, celle qui vouloit passer pour l'avoir aimé davantage, couroit se jetter la premiere au milieu des flâmes. S'il s'en trouvoit qui refusassent de suivre l'usage ordinaire, elles vivoient deshonorées, & après leur mort on les abandonnoit aux animaux de la campagne. Si l'on en croit les Anciens (x), c'étoient elles qui avoient donné lieu à cette cruelle destinée. Il fut reconnu que plusieurs avoient eu la cruauté d'empoisonner leurs maris pour en épouser d'autres. La nécessité d'arrêter un abus qui commençoit à devenir aussi commun qu'il est criant, fit ordonner par les

(x) STRABO. p. 699, DIOD. L. XVII, p. 561. & 678. Q. CURT. L. VIII, c. 9. MELA. L. III, *De Indis.*

Magiſtrats, que toute femme qui ſurvivroit à ſon mari, ſeroit obligée de le ſuivre ſur le bucher. Ainſi ce qui n'étoit dans ſon origine qu'un témoignage d'amitié ou de grandeur d'ame, fut déſormais une loi inviolable ; & aujourd'hui (*y*), c'eſt un point de Religion. Nous en parlerons dans la ſeconde Partie.

Sévérité des Loix.

Quelques autres loix qui nous reſtent de ce peuple, montrent quel étoit ſon eſprit de juſtice, & en même-tems la ſévérité de ſon ancienne diſcipline. Celui que l'on ſçavoit avoir dépoſé en Juſtice contre la vérité (*z*), étoit condamné à avoir les extrémités des piés & des mains coupées. Celui qui avoit ôté l'uſage de quelque membre à un citoïen, recevoit premierement la peine du talion, & perdoit enſuite la main qui avoit commis le mal. Celui qui avoit coupé le bras ou arraché l'œil d'un Artiſan, étoit puni de mort. On traitoit de la même maniere celui qui aïant découvert un poiſon, n'en trouvoit pas le remede.

(*y*) Hiſtoire de la Navigation de Jean Hugues, c. 3.

(*z*) STRABO, p. 710.

CHAPITRE VI.

Animaux des Indes.

CE n'eſt pas dans les hommes ſeuls que ſe fait remarquer la différence des talens & des diſpoſitions; la nature eſt remplie de ſemblables exemples. Toute terre n'eſt pas propre pour tous les fruits; heureuſe celle qui produit les meilleurs. Il eſt vrai que le Roïaume des Indes manque de certaines commodités de la vie; mais il eſt dédommagé avec uſure par l'abondance de tout ce qui lui eſt néceſſaire; par le privilege des choſes uniques, qui y attirent toutes les autres nations du monde, ſoit pour contempler ſes merveilles, ſoit pour profiter de ſes richeſſes & de ſa fécondité. Car il n'en eſt aucune que le beſoin ou la cupidité ne méne aux Indes; & les Indiens ne ſont point obligés comme elles, d'aller donner ailleurs des preuves de leur indigence. Ils peu-

vent même ſe glorifier, ſans qu'on le leur conteſte, d'avoir plus de raretés que tous les autres peuples. On en ſera perſuadé quand on connoîtra la nature de quelques animaux qui leur ſont familiers, & les fruits qu'ils recueillent dans leurs campagnes.

L'Eléphant. Maniere de le prendre.

Le ſeul païs des Indes, &. quelques Provinces méridionales de l'Afrique, fourniſſent des Eléphans (*a*) à tout l'univers; mais ceux des Indes l'emportent ſur les autres (*aa*). Cet animal, le plus gros de tous ceux qui ſont ſur la terre & le plus ſingulier dans ſa nature, mérite d'être conſideré le premier. Auſſi ſauvage par lui-même que le Tigre & le Lion, il faut le chaſſer comme toutes les bêtes fauves, & il n'y avoit parmi les Indiens que les Pâtres qui en euſſent la permiſſion. Ils enfermoient par un large & profond foſſé une plaine d'environ un quart de lieue (*b*), où ils pratiquoient un

(*a*) Bochart en a traité amplement. HIEROZ. Part. I, L. II.

(*aa*) TIT. LIV. L. XXXVII, c. 39.

(*b*) STRABO, L. XV, c. 704. ARRIAN. *Indicis.*

pont de bois, & des cabannes pour ſe retirer. Dans cet enclos ils faiſoient entrer quelques femelles apprivoiſées (*c*) qui attiroient les Eléphans pendant la nuit. Auſſi-tôt qu'ils étoient auprès d'elles, les chaſſeurs ſortoient de l'enceinte, retiroient le pont, & alloient aux villages voiſins demander du ſecours. Pluſieurs jours après, lorſqu'ils les voïoient affoiblis par la faim & la ſoif, ils revenoient ſur des Eléphans familiers, avec leſquels ils les pourſuivoient, & les fatiguoient, juſqu'à ce qu'ils les euſſent épuiſés. Alors ils leur mettoient un frein, & leur faiſoient quelques inciſions ſur la bouche, & autour du cou pour le leur rendre plus ſenſible, & les arrêter s'ils remuoient encore trop violemment: enſuite ils les montoient & les amenoient dans les étables à force de coups.

c. 13. PLIN. L. VIII, c. 8. PHILOST. L. II, c. 6. Memoires de l'Academie, t. 3, part. 3. RUYSCH. *Theatr. Animal.* Quoique cet Ouvrage ſoit proprement celui de Jonſton, je le citerai néanmoins par le nom de Ruyſch ſon éditeur.

(*c*) Voyez MANDELSLO, Voïage des Indes, p. 119.

Ailleurs, après les avoir fait sortir de leurs forêts (*d*) on les poursuivoit pendant tout le jour ; & sur le soir on les repoussoit avec la même ardeur vers leurs retraites. Cependant, des Chasseurs qui y étoient demeurés avoient embrasé la forêt. Les Eléphans, qui craignent extrêmement le feu, saisis par la vue de cette flâme en demeuroient si fort épouvantés qu'ils se laissoient prendre aisément ; & alors on les frappoit jusqu'à ce qu'ils fussent domtés. Néanmoins, ils n'étoient pas encore absolument vaincus. Il falloit les attacher à des pilliers (*e*), & les mâter de nouveau par les coups & par la faim. D'autres tomboient en langueur, & l'on étoit obligé de dissiper leur mélancolie par le chant ou par le son de quelque instrument.

Les Naturalistes ne seront pas fâchés de lire le récit de deux chasses auxquelles le Roi de Siam invita M. l'Abbé de Choisy & le Pere Tachard ;

(*d*) ÆLIANUS. *De Animali natura*, Lib. VII, c. 6.

(*e*) ARRIAN. STRABO *ubi supra*, & ÆLIANUS, L. X, c. 10.

il confirmera la vérité de ce que nous ont dit les Anciens. Nous avons été ce matin, dit l'Abbé, (d), à la chaſſe des Eléphans ; c'eſt un plaiſir véritablement roïal. La grande enceinte eſt de plus de vingt lieues de tour. Il y a deux rangs de feux allumés toute la nuit ; & à chaque feu, de dix pas en dix pas, deux hommes avec des piques. On voit de tems en tems de gros Eléphans de guerre & de petites piéces de canon. Des hommes armés entrent dans l'enceinte & font le triquetrac ; peu à peu on gagne du terrein, & l'enceinte ſe rétrécit. Les feux, le canon & les Eléphans avancent juſqu'à ce qu'on puiſſe approcher les Eléphans ſauvages aſſez près pour leur jetter des lacets où ils ſe prennent les jambes. Quand il y en a quelqu'un de pris, les Eléphans de guerre, qui ſont ſtilés à cela, ſe mettent à leurs côtés, & leur donnent de bons coups de défenſes ; s'ils font les méchans, ſans pourtant les bleſſer ; d'autres les pouſſent par derriere. Des hommes

(d) Journal du Voïage de Siam, p. 479.

leur mettent des cordes de tous les côtés, montent dessus & les conduisent à un poteau, où ils demeurent attachés jusqu'à ce qu'ils soient comme des moutons. Nous en avons vu prendre une vingtaine. Le Roi étoit monté sur un Eléphant de guerre & donnoit les ordres. C'est lui qui a renouvellé cette sorte de chasse qui n'étoit plus en usage. M. Constance (Ministre du Roi) m'a dit que ce Prince a présentement deux Mille Eléphans de guerre, & quarante-cinq mille hommes en faction.

A un quart de lieue de Louve, écrit le P. Tachard (g), il y a une espéce d'amphithéâtre, dont la figure est d'un grand quarré long, entourré de hautes murailles terrassées, sur lesquelles se placent les spectateurs. Le long de ces murailles en dedans, régne une palissade de gros pilliers, fichés en terre à deux pieds l'un de l'autre, derriere lesquels les Chasseurs se retirent lorsqu'ils sont poursuivis par les Elé-

(g) Voïage de Siam, L. V, p. 298.

phans

phans irrités. On a pratiqué une fort grande ouverture vers la campagne ; & vis-à-vis, du côté de la Ville, on en a fait une plus petite, qui conduit dans une allée étroite, par où un Eléphant peut paſſer à peine, & cette allée aboutit à une maniere de grande remiſe, où l'on acheve de le domter.

Lorſque le jour deſtiné à cette chaſſe eſt venu, les Chaſſeurs entrent dans le bois, montés ſur des Eléphans femelles qu'on a dreſſées à cet exercice, & ſe couvrent de feuilles, afin de n'être pas vûs par les Eléphans ſauvages. Quand ils ſont avancés dans la Forêt & qu'ils jugent qu'il peut y en avoir aux environs, ils font jetter aux femelles certains cris propres à attirer les mâles, qui répondent auſſi-tôt par des hurlemens affreux. Alors les Chaſſeurs les ſentant à une juſte diſtance, rétournent ſur leurs pas, & ménent doucement les femelles du côté de l'amphithéâtre, où les Eléphans ſauvages ne manquent jamais de les ſuivre. Celui que nous vîmes

domter y entra avec elles, & dès qu'il y fût on ferma la barriere. Les femelles continuerent leur chemin au travers de l'amphithéâtre, & enfilerent queue à queue la petite allée qui étoit à l'autre bout. L'Eléphant qui les avoit ſuivies juſques-là, s'étant arrêté à l'entrée du défilé, on ſe ſervit de toutes ſortes de moïens pour l'y engager. On fit crier les femelles qui étoient au-delà de l'allée; quelques Siamois l'irritoient en frappant des mains, & criant pluſieurs fois *Pat Pat*; d'autres avec de longues perches armées de pointes le harceloient; & quand ils en étoient pourſuivis, ils ſe retiroient derriere la paliſſade; enfin il s'attacha à l'un d'eux, qui demeura exprès, & qui ſe jetta dans l'allée. L'Eléphant courut après lui; mais dès qu'il y fut entré, on laiſſa tomber à propos deux couliſſes, l'une devant, l'autre derriere. L'animal ne pouvant ni avancer ni reculer, ni ſe retourner, fit des efforts ſurprenans, & pouſſa des cris terribles. On tâcha de l'adoucir en lui jettant des

ſceaux d'eau ſur le corps, en le frottant avec des feuilles, en lui verſant de l'huile ſur les oreilles, & on fit venir auprès de lui des Eléphans mâles & femelles qui le careſſoient avec leurs trompes. Cependant on lui attachoit des cordes par-deſſous le ventre & aux pieds de derriere, afin de le tirer de-là. On fit venir un Eléphant privé, de ceux qui ont coutume d'inſtruire les nouveaux venus. Un Officier étoit monté deſſus, qui le faiſoit avancer & reculer pour montrer à l'Eléphant ſauvage qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il pouvoit ſortir. En effet, on lui ouvrit la porte, & il ſuivit l'autre juſqu'au bout de l'allée. Dès qu'il y fut, on mit à ſes côtés deux Eléphans, que l'on attacha avec lui. Un autre marchoit devant, & le tiroit avec une corde dans le chemin qu'on lui vouloit faire prendre, pendant qu'un quatriéme le faiſoit avancer avec un grand coup de tête qu'il lui donnoit par derriere, juſqu'à une eſpéce de remiſe, où on l'attacha à un gros pillier fait exprès, qui tourne com-

me un cabeſtan de Navire. On le laiſſa-là juſqu'au lendemain pour lui faire paſſer ſa colere. Mais tandis qu'il ſe tourmentoit au tour de cette colonne, un Brachmane habillé de blanc, s'approcha monté ſur un Eléphant, & tournant doucement au tour de celui qui étoit attaché, l'arroſa d'une certaine eau conſacrée à leur maniere, qu'il portoit dans un vaſe d'or. On croit que cette cérémonie fait perdre à l'Eléphant ſauvage ſa férocité naturelle, & le rend propre à ſervir le Roi. Dès le lendemain, il commença à aller avec les autres, & au bout de quinze jours il fut entiérement aprivoiſé.

Malgré la maſſe énorme de cet animal qui porte juſqu'à vingt piés de circonférence, il eſt d'une docilité & d'une induſtrie qui approchent de l'intelligence humaine. Il eſt ſuſceptible d'attachement, d'affection & de reconnoiſſance juſqu'à ſécher de triſteſſe quand il a perdu ſon Gouverneur. On le voit tranſporté de douleur, & vouloir ſe donner la mort, lorſque dans ſes mo-

mens de fureur il l'a tué ou maltraité.

On reconnoît cette eſpèce de tendreſſe en différentes occaſions. L'abſence de leur compagne contribue plus que tout autre moïen à les rendre ſouples & à leur faire oublier leur propre force ; car on prétend qu'ils ne s'attachent jamais à d'autres. Il eſt des endroits où on les prend dans des foſſes profondes, dont on recouvre légérement la ſuperficie. Quand la mere s'apperçoit que ſon petit y eſt tombé (*h*), le chagrin qu'elle en reſſent & l'amour qu'elle a pour lui, la font précipiter dans le même piége, quoique l'inſtinct lui faſſe connoître qu'elle y perdra la liberté & peut-être la vie. Elle ne l'abandonne jamais dans le péril, & elle s'y fait tuer la premiere. Quand elle eſt obligée de paſſer un Fleuve (*i*), elle le prend ſur ſa trompe & ne le quitte qu'à l'autre rivage. S'il a la force de nâger, il

(*h*) ÆLIAN. L. IX, c. 8.
(*i*) *Idem* L. VII, c. 15. PLIN. L. VIII, c 5. PHILOST. L. II, c. 14 & 15.

entre dans l'eau le premier, avant que la maſſe énorme des autres la faſſe enfler, & lui rende le paſſage plus difficile. S'ils en rencontrent un dans la campagne qui ſoit malade ou bleſſé, il n'eſt point de bons offices qu'ils ne lui rendent, allant chercher l'herbe & les remédes qui peuvent le ſoulager. S'il meurt, ils ne laiſſent pas ſon corps expoſé; ils l'enterrent & recouvrent ſa foſſe de branches d'arbres.

On les dreſſoit à avoir pour le Prince une vénération digne de ſa majeſté. Auſſi-tôt qu'ils l'appercevoient (*l*), ils fléchiſſoient les genoux pour l'adorer à la maniere des Orientaux, & ſe relevoient un moment après. Quelques Rois des Indes en avoient vingt pendant la guerre qui faiſoient la garde alternativement autour de leur tente; & dans les combats ils n'avoient pas de plus zélés défenſeurs. Ce que l'on raconte de celui que Porus montoit eſt preſque incroïable. Cet ani-

(*l*) PHILOST. L. XIII, c. 22. PLIN. L. VIII, c. 1.

mal (*m*) sentant son maître épuisé par les traits dont il étoit couvert, se baissa de lui-même pour le descendre sans le blesser, & lui arracha avec sa trompe les fléches dont il étoit hérissé. Mais voïant qu'il perdoit tout son sang, il le rechargea sur son dos, & l'emmena dans son quartier.

Ælien (*n*) raconte un trait pareil d'un Seigneur Indien. Il avoit trouvé un jeune Eléphant blanc, qu'il éleva avec grand soin. Cet animal lui servoit de monture ordinaire, & lui donnoit toutes les marques de la plus tendre amitié. Le Roi informé de sa douceur & de son adresse, le demanda pour lui; mais le Seigneur à qui il appartenoit ne put s'en détacher, & pour éviter les suites de son refus, il se sauva dans des montagnes. On l'y poursuivit par ordre du Prince; & monté sur le haut d'un rocher il y soutint un long assaut, parant les traits & se défendant à

(*i*) PLIN. L. XIII, c. 22. & Q. CURT. L. VIII, c. ult.

(*n*) L. III, c. 46.

coups de pierres, parfaitement ſecondé par ſon Eléphant, qui les jettoit avec toute la juſteſſe poſſible. Les Soldats monterent néanmoins, malgré cette généreuſe réſiſtance. Alors l'animal plein de fureur, ſe jetta au milieu d'eux, en renverſa pluſieurs avec ſa trompe, les écraſa, mit les autres ſuite, reprit ſon maître bleſſé, & ſe retira avec lui. Quel reproche, ajoute le même Naturaliſte, pour ces hommes ingrats, qui ont reçu leur éducation, ou peut-être leur nourriture, de gens qui les avoient pris en amitié, & cependant les abandonnent quand ils les voient délaiſſés par la fortune! Ce ſont tout au plus les amis de notre proſpérité & de nos ſecours, qui ne nous recherchent qu'autant que nous leur ſommes utiles.

Lorſque Pyrrus entra de force dans Argos, un de ſes ſoldats monté ſur un Eléphant, reçut une bleſſure dangereuſe & fut jetté par terre. L'Eléphant aïant perdu ſon maître dans la foule, fit des écarts épouvantables juſqu'à ce qu'il l'eût

trouvé. Alors il le releva avec ſa trompe, le mit ſur ſes dents, & retourna en fureur vers la porte de la Ville, renverſant & foulant aux piés tout ce qui ſe rencontroit devant lui (*o*).

A cet inſtinct d'humanité, l'Eléphant joint une force extraordinaire, & proportionnée à une taille qui le rend le plus puiſſant de tous les animaux. On en dreſſoit pour les batailles, qui faiſoient la terreur de l'ennemi, par le ravage qu'ils cauſoient dès qu'on leur avoit donné le ſignal de s'avancer. C'étoit au ſon des trompettes & des tambours, ou par le ſpectacle du ſang déja répandu, dont ils ont horreur, ou par la vue de quelques liqueurs qui en approchent, comme le jus de mûre ou de raiſin (*p*). Auſſi-tôt ils entroient en fureur, ſe jettoient au travers des bataillons, & portoient de toutes parts l'effroi, le déſordre & la mort. L'odeur & le mugiſſement épouvantable de ces animaux cauſoient en-

(*o*) PLUT. *in Pyrro.*
(*p*) MACHAB. C. VI, v. 34.

core plus de trouble parmi les Chevaux que parmi les hommes. Du premier abord, ceux-là se frappoient de terreur, on ne pouvoit les faire avancer, ils se dressoient les uns sur les autres & renversoient les Cavaliers. César n'en avoit qu'un (q) lorsqu'il livra la bataille à Cassonellan, Roi des Bretons; & il lui suffit pour mettre toute l'armée en fuite. C'étoit l'usage qu'en faisoient principalement les Perses, les Syriens, & les Romains qui les imiterent (r).

Quelquefois ils bâtissoient sur le dos de ces bêtes monstrueuses, de grandes Tours de bois à plusieurs étages, où montoient des Archers, qui tiroient en assûrance, aïant presque tout le corps à couvert. Dans la bataille qu'Antiochus Eupator livra à Judas Machabée (s), ce Roi de Syrie avoit plus de trente Eléphans de cette sorte, sur chacun desquels étoient trente-deux hommes qui lançoient des fléches de tous côtés, &

(q) POLYÆN. *Strat.* L. VIII. *In Cæsare*, n. 5.
(r) PLIN. Lib. VIII, c. 5.
(s) I MACH. C. VI, v. 27.

un Indien qui le conduiſoit. Aux Indes on les plaçoit ſur le front (*t*) de l'armée, à cent pas l'un de l'autre, où ils ſervoient de rempart contre l'ennemi, juſqu'au moment qu'il falloit les animer & les lâcher. Porus en mit deux cents ſur une même ligne lorſqu'Aléxandre vint l'attaquer (*u*).

Les Romains s'en ſervirent depuis dans la lice & le combat des Gladiateurs. Ce fut l'an 655 de Rome, qu'on en donna le ſpectacle pour la premiere fois (*x*). D'abord on ne les faiſoit combattre que contre des Taureaux; mais enſuite on les mit contre des hommes. Pompée, à la Dédicace du Temple de Venus, en lâcha vingt dans le Cirque contre des captifs de Getulie, peuples d'Afrique; & les circonſtances de ce combat le rendirent mémorable à la poſtérité. Un Eléphant qui eut les pieds coupés, ſe traîna vers un gros de Gétules qu'il enferma. Il leur arrachoit leurs

(*t*) ÆLIAN. *De Anim.* L. XVII, c. 29.
(*u*) ARRIAN. *de Exped. Alex.* L. V, c. 15.
(*x*) PLIN. L. VIII, c. 7.

boucliers, & les jettoit en l'air avec tant de force & d'adreſſe qu'aucun ne retomboit ſur les ſpectateurs. On eût dit qu'il les déſarmoit moins par colere & par vengeance que pour réjouïr le peuple. L'un d'eux mourut d'un coup de javelot qui lui perça l'œil & la temple, ce qui parut un prodige. Enfin les Gétules ſans armes, bleſſés ou épuiſés par la longueur d'un ſi furieux combat, ſe trouverent hors de défenſe. Le peuple en fut touché de compaſſion & demanda à Pompée de les laiſſer ſortir de l'arêne ; mais il ne voulut point le permettre, & les fit tous périr, malgré les cris & les lamentations de l'aſſemblée qui le chargeoit de toutes ſortes d'imprécations. Céſar donna le ſpectacle de vingt Eléphans contre cinq cens hommes. Les Empereurs Claude & Néron le répéterent dans la même proportion avec des Eléphans chargés de Tours.

Il falloit avoir excité & provoqué long-tems cet animal pour le mettre en fureur. La cruauté étoit

entiérement oppoſée à ſon inſtinct naturel. Un Prince voulant faire mettre en piéces trente hommes qui lui avoient déplu (y), les fit attacher à des poteaux, & lâcha contre eux autant d'Eléphans avec des Satellites qui les attaquoient pour les mettre en colere. Ils y entrerent à la vérité ; mais ce fut contre ceux qui les inquiétoient, & jamais le Prince ne put les rendre miniſtres de ſa paſſion. Cet animal reſpecte la foibleſſe, & un ennemi qui ne lui eſt point égal en force. S'il paſſe au milieu d'un troupeau de brebis, il les range avec ſa trompe, de peur de les écraſer en les foulant. Lorſqu'ils ſe battent entre eux, jamais ils n'endommagent leurs deffenſes pour ne pas ſe déſarmer contre d'autres ennemis.

On ne croiroit pas que ces maſſes lourdes & énormes fuſſent ſuſceptibles de la mémoire, de l'adreſſe & de l'induſtrie qui ont étonné dans pluſieurs. Mutianus qui avoit été trois fois Conſul à Rome (z),

(y) PLIN. L. VIII, c. 7.
(z) *Id.*, c. 3.

assûroit en avoir vû un qui connoissoit les lettres grecques, & qui écrivoit, en arrangeant des caracteres, les mots qu'on lui disoit. Un autre aïant été rudement châtié par son maître, dont il ne pouvoit retenir les leçons, passa toute la nuit dans une attitude rêveuse, & exécuta parfaitement le lendemain ce qu'il n'avoit pû faire la veille.

Presque tous entendoient la plus grande partie de la langue Indienne pour ce qui les regardoit. Il y en avoit de si doux, qu'un enfant de douze à treize ans les montoit (*a*), les conduisoit aisément, & leur faisoit faire tout ce qu'il vouloit. Il semble qu'on en peut tout croire, après ce que rapporte Arrien, le plus sincere, le plus critique & le moins fabuliste de tous les Anciens. Il dit (*b*) en avoir vû un qui avoit deux cimbales aux jambes, sur lesquelles il jouoit avec sa trompe un air régulier, pendant que plusieurs

(*a*) PHILOST. *in vita Apollonii*, Lib. II, cap. 11.

(*b*) *In Indicis*, c. 14. Item PHILOST. L. II, c. 13. *fin. c.*

autres danſoient en cadence autour de lui.

Il eſt honteux pour l'homme que cet animal lui faſſe des leçons (*c*) de modeſtie. Jamais on ne le voit toucher ſa femelle. L'inſtinct lui inſpire une horreur particuliere pour l'adultere ; & l'on raconte pluſieurs traits qui le font bien connoître. Un Indien dégoûté de ſa femme, à qui les années avoient ôté le don de plaire, réſolut de la faire mourir pour en épouſer une autre qu'il aimoit paſſionnément. Il l'égorgea, & alla l'enterrer en ſecret dans l'étable de

(*a*) ÆLIAN. L. VIII, *c.* 17. *Quemadmodum moderatè Elephanti ſuas libidines contineant explicare convenit. Ii igitur ab omni immoderata libidine caſtiſſimi ſunt. Numquam enim neque vi aut protervius, neque nimis laſcivè ſocietatem veneris cum fœmina faciunt : ſed tamquam generis ſucceſſione carentes, liberis procreandis dant operam : ſic hi, ſua ſtirps ut ne deficiat, complexu venereo junguntur. Neque id ſanè pluſquam ſemel in vita, & eo dumtaxat tempore quum ſe iniri fœminæ patiuntur. Ut autem quiſque eorum uxorem impleverit, non eam amplius attingit. Apertè porro ac palam in aliorum oculis non coeunt, ſed ſurcedentes, aut ſe ſe in arbores denſas & frequentes occultant, aut in concavum locum & profundum, ad occultandos eos idoneum abdunt. Hæc de Elephantorum temperantia.*

ſon Eléphant. Peu de jours après, l'animal voïant une nouvelle épouſe, la prit avec ſa trompe & l'amena à la ſépulture de celle qui l'avoit précédée. Il ouvrit lui-même la foſſe & découvrit à ſa nouvelle maîtreſſe le cadavre de la premiere. Il le lui fit regarder avec attention, & lui montra par ce trait de cruauté & de barbarie, quel étoit le caractere de celui qu'elle avoit choiſi pour ſon époux.

Un autre dans le même roïaume, aïant (*d*) apperçu la femme de ſon maître commettre un adultere, alla ſur elle & la perça de ſes deffenſes avec ſon complice, pour faire connoître au mari ſon zéle & ſa fidélité. On vit la même choſe à Rome ſous l'Empereur Tite, avec cette différence que l'Eléphant jetta une couverture ſur les deux adulteres, afin de dérober, s'il étoit poſſible, la connoiſſance de leur faute.

Cet animal (*e*) eſt ſeize ou dix-huit mois dans le ventre de ſa mere, après leſquels il naît de la groſſeur d'un

(*d*) ÆLIAN. L. XI, c. 15.
(*e*) *Idem*. L. IV, c. 31.

veau

veau. Il n'eſt dans ſa force qu'à l'âge de cinquante ou ſoixante ans ; c'eſt alors ſeulement qu'on peut bâtir une Tour ſur ſon dos. De ſon nez pend une maſſe de chair longue & creuſe, que l'on nomme ſa trompe, ou quelquefois ſa main (*f*), parce qu'elle lui rend des ſervices infinis, ſoit pour l'induſtrie, ſoit pour la force. Il s'en ſert pour porter à ſa bouche. De celle-ci ſortent deux dents, ou deffenſes prodigieuſes qui croiſſent juſqu'à ſix pieds de haut, d'où nous vient l'ivoire. Comme ſi cet animal en connoiſſoit le prix, & qu'il appréhendât d'être tué pour ce ſujet (*g*), il les cache en terre lorſqu'elles lui tombent par vieilleſſe ou par quelque autre accident. Les Anciens les ont priſes pour ſes cornes (*h*). Sur le dos, il a la peau comme un treillis épais (*i*),

(*f*) *Manus data Elephanti, quia propter magnitudinem corporis difficiles aditus habebant ad paſtum.* CICERO. *De Nat Deor.* L. II, n 123.

(*g*) PLIN. L. VIII, c. 3.

(*h*) V. PHILOST. L. II, c. 13. Bochart eſt du même avis, parce qu'il prétend qu'elles viennent du cerveau. HIERCSO. Part. I, L. II, c. 14.

(*i*) *Ibid.* c. 10.

ou plûtôt une barde d'armure qu'on ne ſauroit preſque entamer ; mais ſous le ventre, elle eſt beaucoup plus tendre ; ce qui inſpira à Eléazar (*l*) de ſe mettre ſous celui qu'il croïoit porter Antiochus, & de lui enfoncer ſon épée dans le corps, quoiqu'il prévît bien qu'il ſeroit écraſé par ſa chûte. Tout le monde ſait qu'il ne ſe couche point pour dormir (*ll*).

Sa nourriture ordinaire eſt l'herbe & le blé, mais il aime extrêmement les douceurs, comme le ſucre d'orge (*m*), dont on lui donne pour l'aprivoiſer. On fait boire du vin du païs (*n*), c'eſt-à-dire, de la bierre à ceux que l'on deſtine pour l'armée. Les autres qui ſont plus foibles & qui ſervent pour le labourage (*o*). ne boivent que de l'eau, qu'ils aiment mieux quand elle eſt trouble. Ils ſont expoſés à différentes mala-

(*ll*) MACH. C. VI, v. 43.
(*m*) On dit que c'eſt parce qu'il n'a point de jointures aux jambes. Voyez ſur cela le *Traité des erreurs populaires*. t. I, p 241 & ſuiv.
(*m*) PLIN. L. VIII, c. 7.
(*n*) ÆLIAN. L. XIII, c. 8.
(*o*) PLIN. L. VIII, c. 1.

dies dont les Indiens connoiſſent les remédes, ce qui fait vivre cet animal deux & trois cents ans (*p*). Apollonius de Tyane, ou Damis (*q*), diſoient dans leur relation avoir vû dans la ville de Taxile, celui du célébre Porus avec deux cercles d'or à ſes deffenſes, où il étoit écrit en caracteres grecs, qu'Alexandre l'avoit par eſtime conſacré au Soleil. Il auroit eu alors plus de quatre cens ans. Mais ils ſe ſont rendus ſuſpects par trop d'amour pour le merveilleux.

Le Rhinocerot, que les Indiens nomment aujourd'hui *Abadu* (*r*), approche beaucoup de cet animal pour la groſſeur & pour la figure. On en voit dans l'île de Java, & il eſt aſſez commun dans les Roïaumes de Bengale & de Patane. Les Anciens en ont ſouvent parlé, mais ſans en donner de deſcription exacte. L'Ecriture s'en ſert comme d'un exemple, Rhinocerot.

(*p*) PLIN. c. 10. ÆLIAN. L. IV, c. 31. STRAB. L. XV, p. 705.

(*q*) *Apud* PHILOST. L. II, c. 21.

(*r*) MANDELSLO, Voïage aux Indes L. II, p. 376.

pour nous faire connoître la force de Dieu même (*s*). *Cujus fortitudo ſimilis eſt Rhinocerotis.* Pline (*t*) s'eſt contenté de dire, qu'il avoit une corne ſur le né, comme ſon nom le porte; qu'il l'aiguiſoit ſur la pierre lorſqu'il vouloit ſe battre contre l'Eléphant, pour qui il a une antipathie naturelle; qu'il étoit à peu près de la même grandeur; mais qu'il avoit les jambes plus courtes, & que ſon poil tiroit ſur la couleur du buis. Ælien qui eſt entré dans un ſi grand détail ſur d'autres animaux très-communs, n'a pas cru néceſſaire de décrire le Rhinocerot, parce que tout le monde en avoit vu à Rome dans les combats que les Empereurs avoient fait donner pour l'amuſement du peuple. Strabon dit (*u*) en avoir vû à Alexandrie, & ne s'explique pas plus au long que Pline, quoiqu'il cite Artemidore. Dion Caſſius (*x*) s'eſt borné à nous aprendre qu'il n'en avoit jamais paru à Rome avant

(*s*) NUMER. C. XXIII, n. 22.
(*t*) Hiſt. Nat. L. VIII, c. 20.
(*u*) GREG. L. XVI, p. 774.
(*x*) Hiſt. L. LI, p. 460.

le triomphe d'Auguſte.

Il faut donc avoir recours aux modernes pour connoître un animal auſſi extraordinaire. Bontius (y) & le Pere le Comte (z) qui l'avoient examiné pluſieurs fois, en parlent à peu près de la même maniere. Voici les termes du Miſſionaire : Le Rhinocerot eſt l'un des animaux les plus ſinguliers qui ſoient au monde. Il a quelque choſe, ce me ſemble, de ſemblable au Sanglier, ſi ce n'eſt qu'il eſt beaucoup plus grand, que les piés en ſont plus gros & le corps plus lourd. Sa peau eſt toute couverte de larges & épaiſſes écailles de couleur noirâtre, & d'une dureté extraordinaire. Elles ſont diviſées en petits quarrés ou boutons, élevées environ d'une ligne au-deſſus de la peau, à peu près comme celles du Crocodile. Ses jambes paroiſſent engagées dans des eſpèces de Bottes, & ſa tête envelopée par derriere d'un capuchon aplani ; ce qui lui a fait donner par les Portugais le nom de *Moi-*

Sa figure & ſa nature.

(y) *Medicam. Indor.* L. XVI.
(z) Memoires de la Chine.

ne des Indes. Sa tête eſt groſſe, ſa bouche peu fendue, ſon muſeau alongé, & armé d'une longue & groſſe corne, qui le rend terrible aux Tigres mêmes, aux Buphles & aux Elephans. Mais ce qui paroît encore de plus merveilleux en cet animal, eſt la langue, que la nature a couverte d'une membrane ſi rude, qu'elle n'eſt guerre différente d'une lime; ainſi il écorche tout ce qu'il veut lécher. Au reſte, comme nous voïons ici des animaux qui ſe font un ragoût des chardons, dont les petites pointes picottent agréablement les fibres ou les extrémités des nerfs de leur langue, de même le Rhinoceros mange avec plaiſir des branches d'arbres hériſſées de toutes parts de groſſes épines. Je lui en ai ſouvent donné dont toutes les pointes étoient très-rudes & très-longues, & j'admirois avec qu'elle avidité & quelle adreſſe il les plioit ſur le champ & les briſoit dans ſa bouche ſans s'incommoder. Il eſt vrai qu'il en étoit quelquefois un peu enſanglanté; mais cela même lui en rendoit le goût plus

agréable, & ces petites bleſſures ne faiſoient aparamment ſur ſa langue d'autre impreſſion que celle que fait le ſel ou le poivre ſur la nôtre. L'Auteur auroit pu ajouter que cet animal a deux eſpèces d'ailes d'une peau extrêmement difforme, qui lui enveloppent le ventre comme une houſſe, & qui reſſemblent pour la figure aux ailes d'une Chauve-ſouris.

Quoique le reſte du corps ſoit en quelque ſorte cuiraſſé, comme on le peut voir dans Ruyſch (*a*), & que l'on s'expoſe aux plus grands dangers en lui faiſant la guerre, cependant les Indiens le chaſſent comme les autres animaux, parce qu'il leur eſt d'un grand uſage après ſa mort. Les Maures en mangent la chair, quelque dure qu'elle ſoit. Sa corne n'eſt pas moins curieuſe qu'utile. Lorſqu'on la fend par le milieu (*b*), on y apercoit des deux côtés la figure d'un homme deſſinée par de petits traits blancs, & celles de dif- Ses propriétés.

(*a*) RUYSCH. *Theatr. Animal.* t. 2, p. 66 TAB. XXXVIII.

(*b*) HERBELOT. Biblioth. Orient. p. 959.

férens oiſeaux ou d'autres ſujets, comme dans les cailloux d'Egypte. La plûpart des Rois des Indes boivent dans des coupes faites de cette corne, parce qu'elle ſue à l'aproche de quelque venin que ce ſoit. Auſſi les peuples de Java (*c*) font-ils un grand cas de cet animal, parce qu'il n'a rien dont ils ne ſe ſervent pour la Médecine. Ils y emploient ſa chair, ſon ſang, ſa corne, ſes dents & ſa peau, même ſes excrémens. Ils ſont perſuadés qu'il n'y a point de meilleur antidote contre toutes ſortes de poiſons; & ils lui attribuent les mêmes qualités que les Anciens donnent à la Licorne. Souvent on ſe ſert de ſa peau avec les écailles pour faire des boucliers.

Chameau & Dromadaire.

Le Chameau & le Dromadaire rendent aux Indiens (*d*) & à la plûpart des Orientaux les mêmes ſervices que nous recevons des bêtes de charge, avec cette différence qu'ils

(*c*) MANDEL. p. 377.

(*d*) ARISTOT. *hiſt. Anim.* Lib. V, c. 1 & ſuiv. PHILOST. Lib. II, c. 6. PLIN. Lib. VIII, c. 18. POLYÆN. L. VII, n. 6. RUYSCH. t. 2, p. 67. Voïages de Tavernier.

portent un millier pesant & même au-delà, & qu'ils font cinquante lieues par jour sans se fatiguer; mais ils ne sont point propres pour tirer des voitures. Comme il seroit très-difficile de les charger dans leur situation naturelle, à cause de la hauteur de leurs jambes, on les accoutume de bonne heure à se baisser pour rendre la chose plus facile. Dès qu'ils sont nés, on leur plie les quatre piés sous le ventre, & on leur met une couverture sur le dos, dont les bords sont chargés de pierres, afin qu'ils ne puissent se relever pendant vingt jours. On les forme ainsi à cet exercice jusqu'à ce qu'ils se redressent aisément avec leur poids. Celui qui les conduit ne cesse de chanter & de siffler dans le chemin; & plus il éleve la voix, plus ils avancent. Ils passent aisément quatre ou cinq jours sans être incommodés de la soif, même dans les plus grandes traittes; ce qui a fait croire à quelques naturalistes qu'ils avoient un reservoir d'eau dans l'estomac. Mais on

a découvert la fausseté de cette supposition, premièrement par des anatomies; secondement, parce qu'il y en a dans l'Afrique qui ne boivent jamais, & qui n'ont d'autre rafraîchissement que l'herbe verte dont ils se nourissent. Le Chameau est naturellement timide, insuportable au Cheval par sa mauvaise odeur, & il se laisse dévorer sans aucune résistance par le Tigre & par le Lion. On assûre qu'il vit un siécle lorsqu'il ne lui arrive point d'accident. Il n'a de dents qu'à la mâchoire inférieure; & il diffère du Dromadaire en ce que celui-ci a deux bosses sur le dos, disposées en long, & que le Chameau n'en a qu'une.

Je profiterai ici d'une addition qui a été faite aux Mémoires de l'Académie des Sciences (a) pour l'Histoire des animaux. Elle contient les réponses que l'Ambassadeur des Perses fit aux questions que Monsieur Constance lui proposa de la part des Missionnaires. 1.° Qu'on voïoit en

(a) T. III, Part. I, p. 86.

Perſe des Chameaux qui avoient deux boſſes ſur le dos, mais qu'ils étoient originaires du Turkeſtan, & de la race de ceux que le Roi des Mores avoit fait venir de ce païs, qui eſt le ſeul endroit que l'on ſache de toute l'Aſie, où il y en ait de cette eſpèce; & que ces Chameaux étoient fort eſtimés en Perſe, parce que leur double boſſe les rendoit plus propres pour les voitures. 2°. Que ces boſſes n'étoient pas formées par la courbure de l'épine du dos, qui n'étoit pas plus élevée en ces endroits qu'en d'autres. Mais que c'étoient ſeulement des excreſcences d'une ſubſtance glanduleuſe, qui s'élevent à un demi pié de haut. 3°. Que c'eſt une erreur de croire qu'il y a dans l'eſtomac de cet animal une eau à laquelle les voïageurs ont recours dans l'extrême néceſſité. Ces éclairciſſemens furent publiés par le Pere Gouye Jéſuite, en 1688.

La Giraffe (*Camelopardus*) nous eſt moins connue. Elle ne reſſemble au Chameau, dont les Anciens lui Giraffe.

avoient donné le nom (*f*), que par la tête & la maniere dont elle la porte, la tenant encore plus fiere & plus droite. Son poil eſt rougeâtre & tacheté de blanc, ou blanc tacheté de roux, & ſa taille plus ou moins groſſe, aprochant de celle d'un Cheval fin ; mais elle eſt extrêmement mince ſur les reins à peu près comme le Singe. Le célébre Pachymere qui étoit à Conſtantinople lorſqu'on y en amena une ſous le régne de Michel Paléologue, vers la fin du treiziéme ſiécle, la dépeint un peu différemment & plus en détail. Elle eſt, dit cet Hiſtorien (*g*), de la grandeur d'un Ane, blanche & marquetée de rouge comme une Panthere. Sa figure reſſemble à celle d'un Chameau, aïant une boſſe qui s'éleve depuis la queue juſqu'aux épaules ; les jambes de devant plus longues que celles de derriere, le cou fort long, & la tête petite

(*f*) PLIN. L. VIII, c. 18. AGATHARCH. *Apud Photium* cod. 250. *Vide* RUYSCH. t. 2, p. 69.

(*g*) PACHYMERE, Hiſt. L. III, c. 4.

comme celle d'un Chameau, le ventre blanc, & une raie noire le long du dos. Ses piés ſont déliés & fendus comme ceux du Cerf. Elle eſt ſi douce, qu'elle ſe laiſſe toucher & conduire par un enfant. Quand on l'attaque, elle n'a pas d'autres deffenſes que ſes dents, & comme elles ſont fort plattes, elle s'en ſert plûtôt pour repouſſer ceux qui l'incommodent, que pour les bleſſer.

Cheval & Licorne.

On trouve dans les Indes deux ſortes de Chevaux; les uns familiers ou domeſtiques, & les autres ſauvages. Ceux-ci ſont proprement la Licorne, *Unicornis*. Quoique cet animal ſoit un des plus dangereux & des plus méchans (*h*) qu'il y ait dans la nature, cependant les Indiens le prennent à la chaſſe (*i*), & viennent à bout de le domter, ſoit pour en faire leur monture, ſoit pour l'atteler à des chars de courſe qu'ils

(*h*) Pſ. XXI, v. 22.
(*i*) ÆLIAN. L. XIII, c. 9. & L. XVI, c. 9 & 20. PLIN. L. VIII, c. 21.

ſont tourner ſans ceſſe dans un manége ou une place exprès. Mais on ne peut plus le vaincre quand on le prend au-deſſus de deux ans ; & à quelque ſoumiſſion qu'on l'ait amené, il faut encore que ſon frein ſoit armé de pointes de fer. Il a la corne noire, quelquefois longue de trois piés ; on en fait des gobelets à boire ; & l'on aſſure que la liqueur qu'on y a laiſſée quelque tems, eſt un contre-poiſon aſſuré.

Ane ſauvage.

Celle de l'Ane ſauvage a, dit-on, la même vertu. Si l'on en croit Cteſias (*l.*), cet animal eſt de la groſſeur d'un Cheval. Il a une baie blanche ſur le front, & une corne d'une coudée, dont la partie ſupérieure eſt rouge, & l'autre noire. A la tête tirant ſur le pourpre, l'œil bleu, & le corps blanc, marqué de rais, & de taches de différentes couleurs, qui font une peau admirable. Lorſqu'il commence à fuir devant les Chaſſeurs, il ne court pas en-

(*l*) *In Indicis*, p. 14. VELSIUS, *l.* IV, *c.* RUYSCH, *t.* 2, p. 14.

core avec une grande rapidité; mais insensiblement sa légéreté s'augmente par le mouvement, & il s'élance avec tant de vîtesse, qu'il n'est aucune espèce de Chevaux qui puisse l'attraper. Il faut le surprendre lorsqu'il s'écarte pour mener paître ses petits, que sa tendresse ne lui permet pas d'abandonner. Il s'expose pour eux à tous les périls; il combat contre les Chasseurs avec une fureur incroïable, frappant de sa corne & des piés de derriere les hommes & les chevaux; il ne succombe que quand il est hérissé de traits, & qu'il a perdu son sang & la vie. Aussi-tôt les Indiens lui coupent la corne du front & celles des piés, que l'on dit être d'un vermeil, ou cinnabre parfait, & ils emmenent les petits qu'ils familiarisent peu à peu.

Le Lion.

Il n'est pas étonnant qu'ils y réussissent, puisqu'ils ont le talent d'apprivoiser le Lion, & qu'ils le dressent pour s'en servir à la chasse (*h*).

(*h*) ARIST. Hist. Anc. L. VI, c. 31. ÆLIAN. L. XVII, c. 26. RUYSCH. p. 75.

comme d'un Chien, ou même pour l'atteler (*n*). Sa force, ſon courage, ſa majeſté lui ont cependant mérité d'être le Roi des animaux. Il en uſe auſſi comme d'un domaine qui lui appartient, n'aïant point d'autre nourriture. Ceux-ci le reſpectent, ils tremblent tous devant lui; mais je ne ſais par quel inſtinct il tremble lui-même devant le Coq & l'Eléphant (*o*). Jamais il n'attaque l'homme (*p*) que quand la vieilleſſe ne lui permet plus de lancer une autre proie. Alors il s'aproche des Villes, & dévore ceux qu'il trouve dans la campagne. Quelquefois le ſentiment de cette foibleſſe lui inſpire de ſe joindre à d'autres, pour s'aider réciproquement; & cette ligue devient d'autant plus dangereuſe qu'on ne peut leur faire la guerre ſans attirer ceux qui ſont dans toute leur force, que l'on voit bien-tôt courir au ſecours. Un Ancien (*q*) dit

(*n*) PLIN. L. X, c. 45.

(*o*) ÆLIANUS. Lib. III, c. 31. & Lib. VII, c. 36.

(*p*) PLIN. L. VIII, c. 16. V. BOCH. *Hieroz.* Part. I, L. III, c. 2.

(*q*) POLYB. *apud eumdem.*

en avoir vû en Afrique qu'on avoit attachés en croix pour intimider les autres.

Dans un autre tems, il ne craint point le Chaſſeur le plus redoutable. Il le regarde avec aſſûrance & fierté, il en reçoit les premieres attaques, commence enſuite à battre la terre avec ſa queue, puis à s'en frapper les reins, & allume ainſi par dégré cette fureur qui n'a point d'exemple, & à laquelle on compare les tranſports les plus violens. Comme il y a toujours pluſieurs perſonnes contre lui, il examine avec attention, de quelle main partent les traits qui le bleſſent, & ceux qui ne font que l'effleurer ou qui le manquent. Il s'attache principalement aux Chaſſeurs qui l'ont percé; & lorſqu'il peut les ſaiſir, il les met en piéces; mais il borne ſa vengeance à renverſer les autres & à les tourmenter. La Lionne eſt plus aveugle dans ſa colere. Auſſi ſenſible à la perte de ſes Lionceaux qu'à ſes propres bleſſures, elle ſe jette tête baiſſée, & les yeux fixés contre terre

ſur ceux qui veulent les lui ravir; & jamais elle ne manque ou de les ſauver, ou de périr pour leur deffenſe. Ce que les Naturaliſtes (r) raportent de ſa fécondité lui eſt particulier dans le reſte de la nature. Ils diſent qu'elle ne porte que cinq fois; la premiere, elle a cinq petits; la ſeconde, quatre; la troiſiéme, trois; la quatriéme, deux; & la derniere, un ſeulement. Quelquefois elle ſe joint au Léopard, & l'on connoit les Lions qui en viennent, en ce qu'ils n'ont pas la crinière ſi belle que ceux dont l'eſpéce n'eſt point altérée. Les uns & les autres craignent extrêmement le feu. Il y en a de blancs & de roux.

Combien d'hommes devroient rougir du contraſte d'humanité ou de tendreſſe naturelle qui ſe trouve entre eux & cet animal! Quoique le plus féroce de tous, il eſt néanmoins le ſeul qui n'oublie pas ceux dont il a reçu la vie. Lorſqu'il les voit hors d'état par leur grand âge de ſe procurer de la nourriture, il ne les a-

(r) ÆLIAN. L. IV, c. 34.

bandonne plus (s), il chasse pour eux, & les avertit par ses rugissemens qu'ils ont de quoi manger. Bien des meres s'estimeroient heureuses, si leurs enfans ne leur avoient pas enlevé par la plus criante injustice un bien que la vieillesse leur rendoit plus nécessaire.

Léopard & Panthere.

Le Léopard & la Panthere, sont le mâle & la femelle (t) d'une même espece. Quoique cet animal ne soit pas si gros que le Lion, il n'en est ni moins cruel ni moins dangereux quand on l'attaque; mais il est rare de le voir porter les premiers coups à l'homme. Cependant les Indiens mépriſent sa fureur, & savent en tirer avantage. Ils le chassent comme le reste des bêtes fauves; ils en mangent la chair, & gardent les petits. Lorsqu'ils les ont adoucis & familiarisés, ils en font présent au Roi, où ils les gardent pour s'en servir à la chasse. Le Léopard y est dressé naturellement, & il porte avec soi la-

(s) PLIN. L. IX, c. [illegible]

(t) PLINE, L. VIII, c. [illegible]; ELIAN. L. IV, c. 49; L. V, c. 40 & L. XV, c. 14. PHILOST. in vit. Apol. L. II, c. 14. RUYSCH. t. 2, p. 81.

pas qui attire ſa proie. Il exhale de ſon corps une odeur ſi douce, que les Chevreuils & les Dains en ſont extrêmement flattés, & s'en aprochent ſans en connoître le péril. Mais comme ſa tête leur fait horreur, & qu'ils ſe ſauvent auſſi-tôt qu'ils l'ont apperçue, il a l'addreſſe de la cacher ſous des feuilles, & de ne faire aucun mouvement que lorſqu'ils ſont près de lui pour ſe jetter inopinément ſur eux. Cette ſorte de chaſſe eſt encore en uſage aujourd'hui parmi les Indiens (*u*), où il n'eſt permis d'en avoir qu'au Roi. On prétend que quand la Panthere a des petits, le Léopard n'oſe plus ſe deffendre contre elle, quoique beaucoup plus fort, & qu'elle s'en autoriſe pour lui faire ſouffrir toutes ſortes de mauvais traitemens. Parce que cet animal aime le vin, les Anciens l'ont regardé comme un ſimbole & un attribut de Bacchus (*x*).

(*u*) THEVEN. Voïage des Indes. L. I, c. 5, p. 32 *édit.* in-4. de 1684.

(*x*) *V.* PHILOST. *Iconum* L. I, n. 19. & la notte d'Olearius. PIERIUS. *Hierog.* Lib. XI, fol. 84.

Tous ces animaux ſe voient auſſi fréquemment dans l'Arabie & la Lybie qu'aux Indes ; mais c'eſt ici principalement que ſe trouve le Tigre, dont le nom rapelle la férocité. Pour le prendre (*y*), les Pâtres ou Chaſſeurs de ce roïaume épient le moment où la mere eſt allé chercher de la nourriture pour ſes petits, & ils les enlevent. Mais lorſqu'elle ne les trouve plus, elle entre en fureur, l'odeur lui en fait trouver la trace, & elle court d'une viteſſe incroïable juſqu'à ce qu'elle ait attrapé les Indiens qui fuient devant elle ſur les Chevaux les plus legers. Lorſqu'elle eſt près de les atteindre, ils lâchent un de ſes petits qu'elle prend entre ſes dents, & qu'elle reporte dans la taniere. L'eſpérance de les recouvrer tous de la même maniere, lui donne de l'ardeur & la fait revenir avec plus de promptitude. Mais les Chaſſeurs ont des batteaux préparés ſur le bord d'une riviere, & écha- Tigre.

(*y*) PLIN. L. VI, c. 20. & L. VIII, c. 18. V. BOCH. *Hiero.* Part. I, L. III, c. 7 & 8. OPPIEN. *De la Chaſſe.* L. I, RUYS. t. 2, p. 84. Mémoire de [illegible]d. t. 3, part. 3.

pent ainſi à ſa colere. Ils aprivoiſent ces petits, & en font le même uſage que de ceux de la Panthere.

Cet animal a un attrait particulier pour la chienne ; & de ce mélange il vient une troiſiéme eſpèce fort utile pour la chaſſe. Les Indiens conduiſent pluſieurs Chiennes dans une forêt, & les attachent à des arbres. Lorſque les Tigres viennent, ils en dévorent quelques-unes, & ſe joignent aux autres ; dont il naît une ſorte de Chien naturellement cruel & chaſſeur, qui ne redoute pas même la Panthere & le Lion, & qui ſe laiſſe plûtôt déchirer & couper les membres, que d'abandonner ſa proie. Sopithe Roi des Indes, donna le plaiſir de ce ſpectacle à Alexandre (*z*), & le Héros en fut extrêmement ſurpris.

Manticore. C'eſt uniquement ſur la foi de Cteſias (*a*) que les Anciens ont parlé (*b*)

(*z*) DIOD. L. XVII, p. 661. & Q. CURT. L. IX, c. 1.

(*a*) CTESIAS *in Indicis*.

(*b*) ARISTOT. L. II, *De Animal.* c. 2. PLINIUS L. VIII, c. 21. ÆLIANUS, L. IV, c. 21. PAUSANIAS *Beoticis*.

de la Manticore ; & ſi elle exiſte, c'eſt le plus ſingulier de tous les animaux. On la peint comme ayant la face & les oreilles d'un homme, les yeux bleus, & le reſte du corps rouge ; preſque de la groſſeur, de la force & de la figure d'un Lion. Armée d'un triple rang de dents ; elle dévore les hommes auſſi-bien que les bêtes fauves ; ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte. Ces armes meurtrieres n'étoient encore que la plus foible partie de ce qu'elle avoit de redoutable. Sa queue d'environ une coudée, étoit hériſſée de differens traits, longs d'un pié & auſſi durs que le fer, qu'elle lançoit par-devant & par-derriere à cent pas de diſtance, dont le venin étoit ſans remédes.

Il n'y avoit que l'Eléphant dont ils ne puſſent percer la peau ; auſſi les Chaſſeurs ne l'attaquoient que montés ſur cet animal. Soit que Philoſtrate parle de lui-même (c), ou

(c) Car il eſt certain que la vie d'Apollonius eſt compoſée ſur differens Mémoires. Voïez les Préfaces d'Olearius.

qu'il rapporte fidellement ce qui étoit dans le Journal de Damis, il dit (*d*) qu'Apollonius demanda à Jarchas ſi ce que l'on diſoit de la Manticore étoit vrai ; & il ajoute que l'Indien lui répondit qu'il n'en avoit jamais entendu parler. Ruyſch croit qu'on l'a confondu avec le Tigre (*e*).

Dragons. Si les monſtres ne font pas la beauté d'un Païs, ils le rendent du moins ſingulier & remarquable ; c'eſt ce que l'on peut dire des Dragons des Indes. Quelque fécondes que l'Egypte & l'Ethiopie fuſſent en ce genre, elles ne produiſoient cependant rien de ſemblable à ce que l'on voit encore dans les Indes. Des Egyptiens, qui connoiſſoient la curioſité de Ptolémée Philadelphe pour les raretés de la nature, lui aporterent d'Ethiopie deux Dragons (*f*), dont le plus grand avoit quatorze coudées, ou vingt-un piés de long ; c'étoit tout ce qui avoit paru de plus

(*d*) L. III, c. 45.
(*e*) THEATR. *Anim.* tom. 2, p. 85.
(*f*) ÆLIANUS, L. XVI. c. 39.

monſtrueux

monſtrueux. Mais ce n'étoit rien par comparaiſon à ce que l'on trouvoit aux Indes. On en a vu qui portoient juſqu'à (g) trente coudées & même le double, ſi l'on en croit différentes relations. Alexandre, ſuivant un Naturaliſte (h), en découvrit un de ſoixante & dix coudées que l'on tenoit dans un antre par reſpect ou par curioſité, dont les yeux & le ſifflement effraïerent les Macédoniens.

Le Dragon n'eſt dans ſa figure qu'un Serpent d'une groſſeur extraordinaire; & il y en a de trois ſortes. Les uns (i) habitent ſur le haut des montagnes, d'autres dans les cavernes & les campagnes, d'autres dans les marais. Les premiers ſont les plus grands de tous; ils ont les écailles dorées, du poil ou une eſpèce de barbe aſſez longue ſur le front & ſur la machoire, les ſourcils fort ouverts, le regard affreux & cruel, le cri extrêmement aigre.

(g) S. AMBR. *De Moribus Brach.* p. 62. STRABO. L. XVI, p. 75. Voïez BOCHART. *Hieroz.* Part. 2, L. III, c. 13.

(h) ÆLIANUS, L. XV. c. 21. RUYSCH. tom. 2. *Serpentibus*, p. 34.

(i) PHILOSTR. L. III, c. 6 *& ſeq.*

& perçant, une crête rouge sur la tête semblable à un charbon allumé. Ceux du plat Païs, ne diffèrent que par la couleur de leurs écailles, qui sont argentées, & par l'usage qu'ils ont de fréquenter les rivieres. Les autres qui vivent dans les marais sont presque noirs, plus lents à la course, & n'ont point de crêtes, comme toutes les femelles. Strabon dit (*l*) que c'est contre toute vérité que les peintres leur donnent des aîles; mais les Naturalistes & les Voïageurs conviennent aujourd'hui qu'il en est plusieurs de cette espèce.

Pierre précieuse dans sa tête.

Les uns & les autres sont très-communs, sans être absolument dangereux; car on prétend (*m*) que leur morsure n'est pas venimeuse. Cependant Ruysch prouve le contraire par différens exemples.

On trouve dans la tête de cet animal une pierre précieuse (*n*) qui jette autant de feu que le diamant;

(*l*) STRABO. L. XVI, p. 775.
(*m*) PLINIUS. L. XXIX, c. 4. *Lect.* tit. p. 32.
(*n*) *Idem.* L. XXVII, c. 10. SOLINUS. c. 30. PHILOSTR. L. III, c. 8. ISIDOR. *Orig.* L. XVI, 13. MARSILL. PICINUS. *De Triplici vita.*

naturellement taillée à différentes facettes, par où elle donne toutes sortes de couleurs. Mais pour conserver sa qualité & son brillant, il faut la tirer dans l'instant même que l'on coupe la tête au Dragon, sans quoi elle perd tout son prix ; & si l'Ouvrier ne la travaille dans ces premiers jours, il ne lui est plus possible de vaincre sa dureté. Ficin dit que lorsqu'on l'a laissée quelques tems dans le vinaigre, elle se remue d'elle-même en ligne directe, & qu'ensuite elle décrit plusieurs cercles.

La superstition donnoit différentes vertus au corps de ce monstre. Elle disoit (o) que sa tête mise sous la porte des maisons les rendoit heureuses ; que ses yeux pétris avec le miel guérissoient des fraîcheurs nocturnes comme la graisse du cœur enfermée dans la peau de Daim, & attachée au bras avec un nerf de Cheval, rendoit le jugement d'un procès favorable ; que ses dents mises dans une peau de chèvre liée avec un nerf de cerf appaisoit le courroux d'un Maî-

Vertus prétendues de sa chair.

(o) Plinius L. XXIX. c. 1.

tre irrité ; que ſa chair broïée levoit le ſort de tous les enchantemens, guériſſoit pluſieurs maladies, & devenoit un contre-poiſon ſouverain.

Manieres de les prendre.

De-là cette ardeur avec laquelle les Indiens lui faiſoient la chaſſe. Ils étendoient à l'entrée des cavernes une grande piéce d'étoffe brochée d'or, qui ſervoit de charme aux yeux de ce monſtre ; & lorſqu'ils l'avoient endormi au ſon de quelques inſtrumens, ils lui coupoient la tête. Il y avoit plus de riſque & de peine pour ceux des montagnes ; qu'il falloit pourſuivre long-tems, & attaquer avec la fléche & la lance. Cet animal eſt par inſtinct ennemi mortel de l'Eléphant (*p*) ; il examine les endroits par où il a coûtume de paſſer, monte au haut d'un arbre, ſe jette ſur lui, & l'entourre par tout le corps ; après qu'il lui a déchiré le ventre, il lui met ſa tête dans les narines, lui fait perdre preſque tout ſon ſang & l'étouffe. Mais ſa haine devient ici le ſymbole de celle des

(*p*) PLINIUS. L. VIII, c. 11. & 12. ÆLIANUS, L. VI, c. 21. POMP. MELA. L. III. *De Indiâ*.

hommes, preſque toûjours également pernicieuſe & meurtriere pour l'un & l'autre ennemi. L'Eléphant meurt, il tombe, & par ſa chûte il écraſe celui qui lui a donné la mort.

Sans les inondations qui arrivent tous les étés dans ce Païs, il ſeroit encore infecté par d'autres Serpens & inſectes de différentes eſpèces (q) que la chaleur y fait naître & y entretient en très-grande quantité. De ce nombre eſt une eſpèce de Vipere très-dangereuſe, & quelques autres reptiles dont la piquure eſt mortelle quand on ne ſe ſert pas des ſimples qui en guériſſent, & que la nature a heureuſement rendu communs. Il eſt de ces Viperes qui ont neuf à dix coudées, d'autres un demi pié ſeulement, & celles-ci ſont beaucoup plus à craindre, auſſi-bien que le Scorpion & une infinité d'autres, que leur petiteſſe met à couvert de toutes les pourſuites. Mais tous les ans la terre en eſt purgée par le dé-

(q) NEARCHUS & ARISTOBULUS *apud Strabonem*, XV, p. 706. & ARRIAN. *De Indiis*, cap 15. ROBERT KNOX, *Relat. de Ceylan*, tom. I. p. 73.

bordement des eaux ; ſans quoi les maiſons ne ſeroient pas habitables. Les Macédoniens en ſouffrirent beaucoup avant que d'en ſavoir le remede. Pluſieurs en moururent, & les autres furent long-tems obligés de ſuſpendre leurs lits à des branches d'arbres pour s'en garantir (r).

Les Fourmis.

Les Fourmis qui découvrent les mines d'or, ſont d'autant plus ſingulieres dans leur eſpece, qu'elles rendent un plus grand ſervice, & qu'on n'en voit que dans la Province de Derdes, vers la ſource de l'Indus, & quelquefois en Ethiopie (s). Cet animal (t), reſſemblant aux Fourmis ordinaires, eſt de la groſſeur d'un Renard. Il a le poil de la couleur d'un Chat, & court avec toute la viteſſe imaginable. Sa nature lui indique les endroits de la terre où eſt l'or le plus pur ; il s'y creuſe un terrier, & jette dehors la mine qu'il y

(r) DIOD. L. XVII, p. 560.

(s) PHILOSTR. *in vita Apoll.* L. VI, c. 1.

(t) HEROD. L. III, c. 102. MEGASTHENES *apud Strabonem*, L. XV, p. 702. PLINIUS, L. XI, c. 31. ARRIAN. *De Indiâ*, c. 15. CLEM. ALEX. *Paed.* L. II, p. 190. POMP. MELA, L. III, *De Indis*. V. BOCHART, *Hierozoic.* Part. II, L. II, c. 4.

a trouvée. Mais, image naturelle d'un cœur avare, il n'en fait aucun uſage, & ne veut pas permettre aux hommes d'en profiter, gardant jour & nuit ſon tréſor, & écartant avec cruauté quiconque s'en aproche, même ſans aucun deſſein de le lui ravir. Il n'y a que les plus grandes ardeurs du Soleil qui puiſſent l'obliger à rentrer dans ſon antre pour en fuir les rayons. Lorſque la Fourmi avide de ſa proie, eſt forcée d'en interrompre la garde, les Indiens profitent de ce moment, ils ſe tiennent pluſieurs heures en embuſcade, ſaiſiſſent le tems où ils ne ſont point aperçus, enlévent la mine, & ſe ſauvent ſur leurs Chameaux en toute diligence, de peur d'être dévorés.

Malgré le grand nombre de témoignages anciens qui parlent de cet animal extraordinaire, on n'en trouve aucun veſtige dans les Voïageurs modernes. Mais ils aſſurent (a) qu'il y a dans toutes les Indes & aux Iles une ſi grande quantité de Four-

Fourmis communes.

(a) Recueil des Voïages Hollandois, tom. I. p. 37. edit. d'Hollande.

mis, & qu'elles y font tant de mal, qu'il faut l'avoir vû pour le croire. On ne peut rien laiſſer ſur la terre, ni vêtement ni toile, qui ne ſoit auſſitôt couvert de ces inſectes. Elles creuſent un pain tout entier en un moment. Pour en éviter l'incommodité, autant qu'il eſt poſſible, les lits, les coffres & les armoires des Indiens ſont élevés ſur quatre piés, qui poſent dans des vaſes pleins d'eau, & que l'on a ſoin d'éloigner de la muraille. Ceux qui veulent avoir des oiſeaux, & les empêcher d'être mangés par les Fourmis, ſont obligés de les mettre ſur un grand bâton ou pié fait exprès avec un vaiſſeau rempli d'eau. S'ils étoient ſuſpendus en l'air, elles s'y gliſſeroient par la corde; car elles marchent auſſi aiſément ſur un plafont que ſur la terre. Il y en a d'un doigt de long.

Gryphon. Le Gryphon, ſuivant les Anciens, aprochoit de la premiere eſpèce de Fourmi. Ceux qui en parlent (x), le

(x) CTESIAS. *in Indicis*, c. 13. HEROD. L. III, c. 116. & L. IV, c 13. PLINE. Liv. VI, cap. PHILOSTR. L. III, c. 48. ÆLIAN. L. IV, 27.

repréſentent

représentent comme un animal qui tient du terreſtre & de l'aërien. Ils le diſent à quatre piés, de la groſſeur d'un Lion ; mais couvert de plumes ; la tête & le bec d'un Aigle ; noir par tout le corps, excepté ſur la poitrine qui aproche du rouge, & aïant des aîles à l'ordinaire, ou une membrane fine & déliée qui fait le même effet que des plumes. Les Anciens l'avoient conſacré à Apollon, & l'atteloient au char du Soleil, parce qu'on croïoit qu'il pouvoit regarder fixement les raïons de cet Aſtre (y). Comme la Fourmi des Indes, il habitoit les déſerts & les montagnes, il tiroit la mine d'or, & la gardoit avec le même attachement. Mais plus cruel & plus redoutable, il ne craignoit que le Lion, le Tigre & l'Elephant ; & les Indiens ne s'expoſoient à l'attaquer qu'après s'être aſſemblés en grand nombre. Ils alloient au clair de la Lune lui enlever ce riche butin, lorſqu'ils le croïoient endormi ;

PHOTIUS *Codice* 72. SERVIUS *in Eclog.* VIII. RUYSCH. tom. 2. Mem. de l'Acad. tom. 3, Part 3.

(y) PIERIUS. *Hierogl.* L. XXIII, fol. 167.

mais il s'éveilloit preſque toûjours ; & alors il falloit acheter par un ſanglant combat, qui coûtoit la vie à pluſieurs, ce qui ſervoit à enrichir les autres. On ne peut cependant diſſimuler que cet animal ne ſoit regardé comme imaginaire (z), même par quelques Anciens (*a*), du moins ſuivant la figure qu'on lui donnoit ; quoiqu'il y ait encore aujourd'hui un oiſeau gris-blanc & très-cruel que l'on nomme Gryffon (*b*).

Singe. Il ſeroit preſqu'inutile de parler du Singe, ſi l'on ne devoit faire remarquer que c'eſt des Indes qu'il tire principalement ſon origine. On en voit dans ce Roïaume de toutes les couleurs & de toutes les ſortes, (*c*), des gris, des roux, des blancs, des noirs ; & il en eſt venu en France de plus gros que des chiens ordinaires qui avoient la face d'un bleu

(z) *Dudum ea quæ finxit de Gryphe etiam exploſit antiquitas*, dit BOCHARD. *Hieroz.oic.* Part. II, L. VI, c. 2. *Vide* RUYSCH. tom. I, *ad calcem.*

(*a*) ARRIAN. *Indic.* c. 15. PLIN. L. X, c. 49.

(*b*) Il y en avoit un dans la Ménagerie de M. le Duc, il y a quelques années.

(*c*) ÆLIAN. L. XV, c. 14. PLIN. L. VIII, c. 21.

céleſte parfait. Cet animal eſt ſi commun dans quelques Villes (*d*), que ſouvent les maiſons en ſont couvertes, & qu'ils bleſſent toûjours quelqu'un dans la rue quand ils trouvent de quoi jetter aux paſſans. En quelques campagnes, ils ſe poſtent ſur des rochers, & accablent les Voïageurs à coups de pierres. Leur inſtinct d'imitation en fait tout le mérite & l'utilité. Dans les endroits où croiſſent le poivre (*e*) & le cocos, les Indiens ſe ſervent de ſon adreſſe pour en recueillir ce qu'ils ne pourroient avoir ſans leur ſecours. Ils montent ſur les premieres branches, ils en caſſent les extrêmités où eſt le fruit, l'arrangent par terre, comme par jeu & ſe retirent. Les Singes qui les ont examinés avec attention, viennent auſſi-tôt après ſur les mêmes arbres, les dépouillent juſqu'à la cime, & diſpoſent ces branches comme ils l'ont vû faire aux Indiens. Ceux-ci reviennent pendant la nuit, & enlevent la récolte.

(*d*) THEVENOT. Voïage des Indes, chap. VI.
(*e*) PHILOSTR. L. III, c. 4.

Maniere de les prendre.

C'eſt par cette même envie de vouloir copier les hommes, que le Singe leur enſeigne la maniere de le prendre. Les uns (*f*) portent des coupes pleines d'eau ou de miel, s'en frottent le viſage devant eux, & y ſubſtituent adroitement de la glû, puis il ſe retirent. Les Singes qui les ont vûs de deſſus un arbre ou un rocher, s'aprochent auprès de ces coupes pour en faire de même; mais ils s'aveuglent & ſe mettent dans l'impoſſibilité de fuir. D'autres portent des bottes qu'ils mettent & ôtent pluſieurs fois; & ils en laiſſent de petites enduites de glû. Quand ils ſont retirés, les Singes viennent pour les mettre, & ne peuvent plus les ôter ni éviter le Chaſſeur. Quelquefois on porte encore des miroirs où l'on ſe regarde à différentes reprises, & l'on en laiſſe d'autres où ſont des reſſors qui ſe relâchent & ſerrent dès qu'on les touche. Le Singe vient prendre ces miroirs pour s'examiner, & auſſi-tôt il ſe trouve

(*f*) STRABO. L. XV, p. 699. DIOD. L. XVII, P. 160.

les deux pattes de devant engagées, & hors d'état de faire un pas. Mais le Lion lui fait une guerre plus cruelle. Il en aime la chair & ſait qu'elle lui eſt bonne pour différentes maladies; ainſi il le recherche avec avidité, & en fait ſa nourriture.

Ils épouvantent les Macedoniens

L'avanture qui arriva aux troupes d'Alexandre à l'occaſion de ces animaux, eſt ſinguliere. Comme elles marchoient toûjours en ordre, elles ſe trouverent dans des montagnes où il y avoit beaucoup de Singes (g), & l'on y campa la nuit ſuivante. Le lendemain, quand l'armée ſe mit en marche, elle aperçut à quelque diſtance une quantité prodigieuſe de Singes qui s'étoient aſſemblés & rangés par eſcadrons. Les Macédoniens qui ne pouvoient rien ſoupçonner de pareil, crurent que c'étoit l'ennemi. On ſonna la bataille, chacun ſe mit en armes, & ſe diſpoſa au combat. Mais Taxile, Prince du Païs, qui s'étoit déja rendu à Alexandre, lui dit ce que c'étoit que cette armée prétendue, & qu'il lui ſuffiſoit d'avan-

(g) STRABO, *ubi ſupra.*

cer pour la mettre en fuite.

Leur attachement mutuel.

Leur attachement les uns pour les autres eſt peut-être ſans exemple dans le reſte des animaux. On en peut juger par ce trait ſingulier que rapporte le Baron Tavernier (*h*) :

» Revenant d'Agra avec le Chef ou » Préſident des Anglois qui retournoit à Surate, nous paſſâmes à quatre ou cinq lieuës d'Amenabad » dans une petite forêt de ces arbres » qu'on apelle *Mangues*. Nous y » vîmes quantité de gros Singes, » mâles & femelles, & pluſieurs de » celles-ci tenoient leurs petits entre » leurs bras. Nous avions chacun notre caroſſe, & le Préſident Anglois fit arrêter le ſien pour me » dire, qu'il avoit une excellente & » curieuſe arquebuſe; & ſachant que » je tirois bien, il me pria de l'éprouver ſur un de ces Singes. Un » de mes Valets qui étoit du Païs, » m'aïant fait ſigne de ne m'y pas » haſarder, je tâchai de diſſuader le » Préſident de ſon deſſein. Mais malgré tout ce que je pus lui dire, il

(*h*) TAVERNIER, Voïage des Indes. L. V. c. 5.

» tua d'un coup d'arquebuſe une » femelle de Singe, qui demeura » étendue entre deux branches, laiſ- » ſant tomber ſes petits à terre. Je » vis auſſi-tôt arriver ce que mon » Valet avoit prévu. Tous les Sin- » ges qui étoient ſur ces arbres au » nombre de plus de ſoixante, deſ- » cendirent incontinent en furie, & » ſe jetterent ſur le caroſſe du Pré- » ſident, qu'ils auroient étranglé, » ſans le prompt ſecours qu'on y » apporta, en fermant les portieres, » & en mettant tous nos domeſtiques » pour les chaſſer. Quoiqu'ils ne » vinſſent point à moi, je ne laiſſois » pas de craindre la fureur de ces » animaux, qui étoient gros & puiſ- » ſans; & ils pourſuivirent le caroſſe » du Préſident près d'une lieue; tant » ils étoient irrités.

Poéphage.

Il n'eſt parlé du Poéphage que dans Ælien (*i*). Cet animal, une fois plus gros qu'un Cheval ordinaire, eſt extrêmement recherché des femmes Indiennes pour la beauté de ſon poil. Celui de la queue a trois

(*i*) *De animalibus*, L. XVI, c. 11.

piés de long ; il eſt plus fin que les cheveux, & elles s'en ſervent dans leurs coeffures de cérémonies. Mais c'eſt un ornement qu'il n'eſt pas aiſé d'avoir. Outre que le Poéphage eſt fort rare, ſa groſſeur ne diminue point ſa légereté. On ne le prend qu'à force de chevaux & de chiens. Quand il ſe ſent preſſé, il s'acule, cache ſa queue dans des ronces ou des feuilles, & ſe défend avec ardeur. Souvent les chiens ne peuvent le vaincre ; alors les Chaſſeurs lui lancent des traits empoiſonnés, dont le venin eſt ſi prompt, qu'il en meurt bien-tôt après. La peau eſt auſſi précieuſe que la queue, mais la chair n'eſt d'aucun uſage.

Souris des Indes. Ce qu'on appelle Souris des Indes eſt un ſorte de bête, groſſe comme un Chat, de la figure & du poil d'une Marmotte.

Caméléon. Tout ce que les Anciens ont dit du Caméléon des Indes, eſt tellement rempli d'incertitudes, de fauſſetés & de ſuperſtitions, qu'on eſt forcé d'abandonner leur témoignage pour ſuivre celui des Modernes ; &

parmi ceux-ci on ne peut rien lire de mieux que la Diſſertation de M. Perrault (*l*), apuïée également ſur l'érudition litteraire & ſur la diſſection d'un animal de cette eſpece. La plus grande partie de ce que je dirai n'en ſera qu'un extrait. D'autant plus que ſes obſervations ſe trouvent conformes à celles de Mademoiſelle de Scuderi dans une Relation qu'elle a publiée de deux Caméléons qui lui furent apportés d'Afrique.

Enflure de cet animal.

Cet animal reſſemble pour la taille à un gros Lezard, excepté qu'il a deux oreilles fort grandes & fort larges, qu'il rabaiſſe ſur ſon cou. Sa demeure ordinaire eſt dans les rochers. Il a quatre piés, & cinq doigts à chacun, dont il ſe ſert pour ſe percher ſur des branches d'arbres ou de buiſſons, auxquelles il s'attache encore avec ſa queue qu'il y entortille. Son mouvement eſt auſſi tardif que celui de la Tortue; excepté ſur les arbres, où il ſe plaît davantage que ſur la terre. Les plus longs ne portent pas plus de onze à douze

(*l*) Mem. de l'Acad. tom. III, part. I, p. 53.

pouces depuis la tête juſqu'à l'extrêmité de la queue, & un peu plus de trois pouces de circonference, encore ſe rétrecit-il quelquefois de la moitié par tout le corps. Nous avons vû le nôtre, dit M. Perrault, déſenflé pendant un long eſpace, & bien plus long-tems qu'enflé. En cet état il paroiſſoit ſi décharné, que l'épine du dos étoit aiguë, comme ſi la peau eût été collée ſur les os; ce qui faiſoit paroître pluſieurs éminences. Les côtes ſe pouvoient compter, & les tendons des bras & des jambes ſe faiſoient voir très-diſtinctement. Cette maigreur ſe connoiſſoit encore quand il ſe contournoit le corps, car il ſembloit que c'étoit un ſac aride que l'on tordoit; ce que Tertullien a remarqué quand il a dit que cet animal n'eſt qu'une peau vivante. Or cette maniere de s'enfler & de ſe déſenfler dans le Caméléon eſt telle, qu'il paroît difficile de ne la pas attribuer à l'air qu'il reſpire; quoiqu'il ſoit encore plus difficile de concevoir par quelles voies l'air peut paſſer du poumon dans l'habitude du

corps, ainſi qu'il ſemble s'y communiquer. Cependant, malgré cette grande maigreur, on ne pouvoit ſentir le battement du cœur, qui étoit encore plus caché & plus obſcur que le mouvement de la reſpiration.

Sa peau étoit fort froide au toucher; la ſuperficie en étoit inégale & relevée par de petites boſſes comme le chagrin, mais pas ſi rudes, parce que chaque boſſette étoit fort polie. La couleur de ces petites éminences, lorſque le Caméléon étoit en repos à l'ombre, & qu'on avoit été quelque tems ſans le toucher, étoit d'un gris bleuâtre, à la réſerve du deſſous des pattes, qui étoit d'un blanc tirant ſur le jaune, & de quelques intervales où l'on appercevoit la peau, qui étoit d'un rouge pâle & jaunâtre. Il y a aparence que la couleur naturelle de la peau du Caméléon, qui, ſelon Ariſtote, eſt le noir, étoit dans le nôtre ce gris qui le revêtoit par tout lorſqu'il étoit en repos, & qui eſt demeuré à l'envers de la peau lorſqu'il a été écorché. Changement de couleur.

Le deſſus conſerva encore quelque tems les taches & les différentes couleurs qui y étoient quand il mourut ; mais elles s'effacerent preſque toutes quand la peau fut deſſéchée. Or ce gris qui coloroit tout le Caméléon expoſé au grand jour, ſe changeoit, lorſqu'on le mettoit au ſoleil ; & tous les endroits de ſon corps qui étoient frapés de la lumiere, prenoient, au lieu de leur gris bleuâtre, un gris plus brun & tirant ſur le minime. Le reſte de la peau qui n'étoit point éclairée du ſoleil changea ſon gris en pluſieurs couleurs éclatantes, qui formoient des ondes de la grandeur de la moitié du doigt. Elles étoient toutes de couleur iſabelle par le mêlange d'un jaune pâle dont les grains ſe colorerent, & d'un rouge clair, qui étoit la couleur du fond de la peau qui paroiſſoit entre les grains. Lorſque le ſoleil ceſſa de donner ſur lui, la premiere couleur griſe revint peu à peu, & ſe répandit par tout le corps. Aïant été manié par quelqu'un de la compagnie qui vouloit l'examiner

de près, il parut auſſi-tôt ſur les épaules & ſur les jambes de devant, pluſieurs taches fort noires de la grandeur de l'ongle; ce qui n'arrivoit point quand il étoit manié par ceux qui le gouvernoient. Quelquefois il devenoit tout marqueté de taches brunes, qui tiroient ſur le verd. Enſuite on l'envelopa dans un linge, où aïant été deux ou trois minutes, on l'en retira blanchâtre; mais pas ſi blanc que celui dont parle Aldrovande, qui ſembla diſparoître, étant devenu, ſuivant ce Naturaliſte, entierement ſemblable au linge dans lequel il avoit été mis. Le nôtre, qui avoit ſeulement changé ſon gris ordinaire en un gris fort pâle, ſe rebrunit peu à peu quelques momens après. Cette expérience nous fit connoître qu'il n'eſt pas vrai que le Caméléon prenne toutes les couleurs, excepté le blanc, comme veulent Plutarque & Solin. Car le nôtre paroiſſoit avoir tant de diſpoſition à recevoir cette couleur, qu'il devenoit pâle toutes les nuits; & quand il fut mort, il avoit plus de

blanc que d'autres couleurs. Nous avons auſſi remarqué qu'il ne prend jamais la même par tout le corps ; mais qu'il change toujours par raies, & par taches, contre ce que dit Ariſtote. Enfin pour achever l'expérience des couleurs que le Caméléon peut prendre, on l'envelopa dans différentes choſes de diverſes couleurs ; mais il n'en prit aucune, comme il avoit pris la blanche ; & même il ne la prit que la premiere fois, quoiqu'on réitérât cette expérience à différens jours.

Sa nourriture. Après l'examen de l'enflure & des variations de cet animal, il en reſtoit un troiſiéme, non moins important ; c'étoit de connoître l'aliment dont il ſe nourrit. Tous les Anciens, & même quelques Modernes ont aſſûré comme inconteſtable, qu'il vit de l'air & des raïons du ſoleil ; ce qui a occaſionné le proverbe, que ceux à qui l'on ne connoît pas de bien, vivent du vent comme le Caméléon. Mais cette erreur fut découverte & démontrée par différentes preuves. Les Naturaliſtes ne

s'étoient pas aperçus de la légéreté avec laquelle il ſe ſert de ſa langue pour prendre les animaux dont il ſe nourrit. Il s'y forme continuellement une glû naturelle qui attire les mouches & les autres inſectes, & qu'il avale avec une ſi grande vîteſſe qu'à peine peut-on s'apercevoir du mouvement qu'il fait en la retirant. Lorſqu'on l'examina avec un microſcope, parce qu'elle eſt extrêmement petite, on y vit quantité de petites rides en travers, qui montroient la facilité du Caméléon à la mouvoir. En le diſſéquant, on trouva dans le ventricule & les inteſtins les mouches & les vers qu'on lui avoit vû avaler. Il y avoit même des pierres de la groſſeur d'un poids, qu'il n'avoit point avalées; ce qui donna ſujet à de nouvelles obſervations. Après les avoir examinées curieuſement, on s'aperçut qu'elles étoient ſi légeres, que quand ont les eut miſes dans le vinaigre diſtillé, elles s'élevoient du fond du vaiſſeau lorſqu'on l'agitoit; qu'elles s'y diſſolvoient; & qu'une qui ſe fendit

enfermoit dans ſon milieu la tête d'une mouche, autour de laquelle la matiere pierreuſe s'étoit amaſſée. On dit que le Caméléon ne craint pas la morſure du Serpent (*p*).

Muſc. De tous les avantages que les Anciens retiroient des Indes ou des autres païs de l'Orient, nous n'en avons perdu que la teinture du pourpre; mais cette perte a été réparée par un grand nombre d'autres découvertes qui ne ſont ni moins précieuſes ni moins utiles. Le Muſc eſt une des principales; & nous ne voïons pas qu'ils en aient eu connoiſſance. Pline qui n'a rien oublié de tout ce qui étoit intéreſſant dans la nature, n'a pas même écrit ce nom, que l'on trouve pour la premiere fois dans Arnobe & dans Apulée. On ignoroit donc anciennement l'uſage de ce parfum exquis, quand il eſt temperé, & qui fait l'ame, la douceur & l'agrément de tous les autres par un heureux mélange.

Il nous vient d'un animal de la groſſeur

(*p*) ÆLIANUS, *De Animal.*, Lib. IV, c. 33.

groſſeur d'un Dain ou d'un Faon qui eſt très-commun aux Indes & à la Chine, & que l'on nomme *Moſch* ou *Muſc*. Le Muſc, diſent nos Voïageurs (*m*), eſt ſi pareſſeux que les Chaſſeurs ont de la peine à le faire lever, & qu'il ſe laiſſe égorger ſans aucune réſiſtance. On lui coupe auſſi-tôt une petite veſſie, couverte du duvet qu'il a au nombril, on en tire une eſpèce de ſuc ou de ſang caillé odoriferant; puis on l'écorche, & on le coupe en morceaux. Outre cette liqueur, qui fait l'élixir du Muſc, on en compoſe encore de trois manieres. On prend les quartiers de derriere de cet animal depuis les rognons, on les broie avec un peu de ſang dans un mortier de pierre, juſqu'à ce que le tout ſoit réduit en bouillie, que l'on fait ſécher & que l'on met dans de petits ſacs, faits de la peau de cet animal. Quand on en veut faire de moindre qualité, qui ne laiſſe pourtant pas d'être bon, on pile & on broie ſans diſtinction toutes les par-

(*m*) LE BRUN. p. 121. PHIL. MARTIN. Atlas de la Chine. MANDESL. p. 81.

ties de cet animal enſemble, & on les réduit de même en bouillie, en y mêlant un peu de ſang, & on les met comme le premier dans des ſacs de la même peau. La derniere eſpèce de Muſc, qui eſt auſſi fort eſtimée, quoiqu'elle ne ſoit pas ſi parfaite, ſe fait des parties de devant de cet animal, depuis les rognons juſqu'à la tête, de ſorte qu'il ne s'en perd rien.

Quelques Auteurs ont prétendu que le Muſc étoit le même animal que la Gazelle. Mais Meſſieurs de l'Académie qui ont diſſequé pluſieurs de celles-ci, n'ont pas même inſinué la moindre reſſemblance dans leurs Mémoires (*n*).

Le Filander. Le Voïageur moderne que nous venons de citer (*o*), parle d'un animal dont la ſingularité ne permet pas qu'on le paſſe ſous ſilence. Voici comme il s'en explique : Etant à la maiſon de campagne du Général de Batavia, je vis un certain animal

(*n*) T. III, part. I, p. 95.
(*o*) LE BRUN. p. 347.

qu'on nomme *Filander*, qui a quelque choſe de fort ſingulier. Il y en avoit pluſieurs qui couroient avec des lapins, & qui avoient leurs tanieres ſur une petite colline environnée d'une paliſſade. Cet animal a les jambes de derriere beaucoup plus grandes que celles de devant, & il eſt à peu près de la grandeur & du poil d'un gros liévre ; il a la tête approchant de celle d'un Renard & la queue pointue. Ce qu'il a d'extraordinaire eſt une ouverture ſous le ventre, en forme de ſac, dans lequel ſes petits ſe cachent lorſqu'on aproche d'eux. On leur voit aſſez ſouvent la tête & le cou hors de ce ſac. Mais quand la mere court, ils ſe retirent tout au fond, parce qu'elle s'élance fort en courant.

Tels ſont les plus remarquables animaux terreſtres qui ſe trouvent dans les Indes. Il en eſt encore un grand nombre d'autres ſinguliers & uniques dans leur eſpèce ; mais auxquels nous ne croïons pas devoir nous arrêter, ſoit parce qu'ils ſont peu importans, ſoit parce que nous

les connoiſſons ſi imparfaitement, qu'on ne pourroit en parler d'une maniere capable de ſatisfaire. La mer qui borne ce païs, l'Indus, le Gange & les autres Rivieres produiſent des aquatiques auſſi extraordinaires. Voici les plus intéreſſans.

Dauphin. Les caracteres du Dauphin l'ont rendu le plus célébre de tous les poiſſons. Les Anciens n'en ont parlé qu'avec des termes d'admiration (q). Il n'en eſt point, ſelon eux, qui nâge avec plus de viteſſe & de légereté; il paſſe le vol d'un oiſeau, & il atteint preſque à la rapidité du trait; il eſt le ſeul qui ne puiſſe pas vivre la tête dans l'eau. Lorſqu'il plonge pour attraper les poiſſons dont il fait ſa proie, il revient avec tant d'agilité, qu'on en voïoit s'élever par-deſſus les voiles d'un na-

(q) ARIST. L. IX, c. 48. PLIN. L. IX, c. 8. STRABO. L. XV, p. 719. ÆLIAN. L. XII, c. 12. ATHEN. *Deipn.* L. XIII. PHILOST. *Icon.* L. I, c. 19. RUYSCH. t. 1, p. 154. Voſſius a recueilli fort au long tout ce que l'antiquité a dit des Dauphins. *De Idolol.* L. IV, depuis le Ch. 3 juſqu'au 37. Pierius en rapporte des choſes très-curieuſes dans ſes Hieroglyphes. Lib. XXVI, fol. 194 & 195.

vire. Il aime à s'aprocher des hommes, il joue agréablement devant les vaiſſeaux, & pouſſe une ſorte de cris ſemblable à un gémiſſement de tendreſſe. Ils diſent tous que cet animal étoit commun dans la mer des Indes ; dans l'Archipel & dans l'Océan Atlantique. Ils lui attribuent un inſtinct de douceur & de reconnoiſſance qui pourroit aller de pair avec les plus beaux ſentimens de l'humanité. Enfin les Mytologues (*r*) ont étendu leurs fictions juſques ſur cet animal, dont ils ont fait une conſtellation.

Mais les Naturaliſtes modernes prétendent que le Dauphin eſt un animal imaginaire, qui n'exiſta jamais dans la nature, tel qu'on le dépeint. Ils veulent que ce ſoit ou le Porc marin (*s*), ou le Thon, ou la Lamie, ou le Lamantin ; & il eſt vrai qu'on ne voit aujourd'hui aucun poiſſon qui reſſemble au Dauphin tel qu'il eſt dépeint dans les armoiries,

(*r*) HIGIN. Fab. CXCIV. ARAT. *Phenomen. in Delphino & Orione.* OVID. L. III, F. XI.

(*s*) Voïez les voïages des Hollandois, t. I, p. 259.

& ſur la couronne du premier Fils de France. Les meilleurs Auteurs qui en ont donné la figure, le repréſentent à peu près de la figure du Thon ou du Marſouin. J'ai vu faire à ceux-ci dans la Mer, quelque choſe qui aproche de la familiarité que l'on attribue au Dauphin. Cependant on a de la peine à croire que tout ce qui a été dit de cet animal ne ſoit fondé que ſur des fables & des impoſtures; d'autant plus qu'en 1552, on prit (*t*) encore à Queinborough & à Blackwal des Dauphins qui ſurpaſſoient le plus fort Cheval.

Voici ce qu'on en lit (*u*) dans Corneille le Brun, l'un des meilleurs, des plus exacts & des plus ſinceres voïageurs que nous aïons. » Près de Mangeloor, nous prîmes, » le 30 Novembre 1705, des Dau- » phins, tant avec des harpons qu'avec » des hameçons. On attache à ceux- » ci un paquet de petites plumes, » & on les jette en mer au bout » d'un cordeau qui tient à une per-

(*t*) Dictionaire de Trévoux au mot *Dauphin*.
(*u*) Voïage du Levant. p. 324. & ſuiv.

» che. Les Dauphins qui prennent
» ces petites plumes pour des poiſ-
» ſons volans dont il ſe repaiſſent,
» voltigent continuellement autour
» du vaiſſeau, juſqu'à ce qu'ils ſoient
» pris. Cela eſt d'autant moins ex-
» traordinaire, que ces petits poiſ-
» ſons qui craignent les Dauphins,
» volent autant qu'ils peuvent au-
» deſſus de la ſurface de la Mer &
» le font même aſſez loin. Mais
» comme ils ſe replongent ſouvent
» dans l'eau, les Dauphins s'en ſai-
» ſiſſent, comme je l'ai vû ſouvent.
» J'en ai conſervé trois dans de l'eſ-
» prit de vin, qui étoient tombés en
» volant ſur le tillac de notre vaiſ-
» ſeau, choſe fort ordinaire. Nous
» prîmes un de ces Dauphins qui
» avoit quatre piés de long & la tê-
» te groſſe de dix pouces. Ils ont le
» ventre jaune, tacheté de bleu juſ-
» qu'aux yeux; le reſte en eſt d'un
» bleu clair, avec des taches d'un
» bleu plus foncé, ſur-tout autour
» de la tête. Les nâgeoires en ſont
» violettes, vertes & blanches, avec
» du jaune aux extrêmités. Ils chan-

» gent de couleur en mourant, & » reſſemblent à de la porcelaine. Ils » ont une nâgeoire ſur le dos depuis » le col juſqu'à la queue, deux au- » tres ſur le ventre proche du col, » & une autre à chaque côté de la » tête, la queue fourchue, & la pru- » nelle de l'œil entourrée d'un cer- » cle blanc, avec une petite bouche » & de petites dents. Au reſte, la » tête des mâles eſt beaucoup plus » groſſe que celle des femelles, & » ils ont plus d'inteſtins. On les man- » ge aprêtés comme la Merluche, » & ils ont aſſez bon goût ». Selon la figure qui en eſt repréſentée au même endroit, & deſſinée de la main de l'Auteur, le Dauphin a la tête écraſée comme la Solle, mais ronde & proportionnée à un poiſſon de quatre piés, le corps preſque ſemblable à l'Eſturgeon, l'arrête extérieure du dos de même qu'à la Perche, & la queue fourchue comme celle du Maquereau.

On attire aiſément le Dauphin ſur le rivage par le chant, ou le ſon d'un inſtrument de muſique, où l'apas de

quelque

quelque nourriture. Il reconnoît ceux qui lui font du bien, & s'afflige quand il les voit ſe retirer. On a peint & admiré tant de fois avec plaiſir l'hiſtoire qui arriva dans la Campanie ſous l'Empire d'Auguſte, & qui fut atteſtée par Mécénas & pluſieurs grands hommes de ce ſiécle. Un enfant de Baies (x) obligé d'aller ſouvent à Pouſſole aux Ecoles publiques, avoit apriviſé un Dauphin en paſſant le Golfe qui ſéparoit ces deux Villes. Le poiſſon remarqua le tems où ce jeune homme venoit s'embarquer, & l'attendit ſur le rivage. Il joua longtems auprès de lui pour gagner ſon amitié & ſa confiance; il l'engagea par ſes mouvemens à monter ſur ſon dos, & le tranſporta à l'autre bord. Après la claſſe de l'écolier, le Dauphin vint le prendre, & le remit au Port de Baies. Cet exercice continua ſans interruption pendant pluſieurs années, & toute la Ville accouroit pour en être témoin. Mais l'enfant aïant été attaqué d'une ma-

(x) PLIN. Lib. IX, c. 8.

ladie dont il mourut, le poiſſon erroit ſans ceſſe ſur le rivage ; & ne voïant plus venir celui qu'il aimoit, il ſe laiſſa mourir de langueur.

La même choſe arrivée en pluſieurs endroits devient plus croïable. On l'a vu à Alexandrie ſous Ptolémée Philadelphe, avec des circonſtances particulieres. Un Dauphin s'aprocha d'une compagnie de jeunes gens (y) qui ſe baignoient dans la mer ; & après les avoir tous examinés, il s'attacha à celui qui étoit le plus beau. Il vint après de lui, & d'abord le jeune homme en fut effraïé ; mais voïant que le poiſſon cherchoit à lui plaire, il ſe raſſûra, il monta ſur ſon dos, & ſe promena long-tems dans la Mer, en le conduiſant comme il vouloit. Il y revint à différentes repriſes, & cet exercice fut un ſpectacle public. Malheureuſement il donna autant d'affliction qu'il avoit cauſé de plaiſir. Un jour le Dauphin manqua de coucher aſſez bas les arêtes qu'il a ſur le dos ; il en entra une dans la

(y) ÆLIAN. L. VI, c. 15.

chair de celui qu'il portoit, qui lui perça une veine, & lui fit perdre tout ſon ſang. Le poiſſon ſentant le jeune homme ſans connoiſſance, puiſqu'il ne le gouvernoit plus, le ramena ſur le bord; & le voïant prêt à expirer, il voulut s'en punir lui-même, & demeura ſur le ſable, où il mourut.

Si le trait de reconnoiſſance qu'on raconte, eſt véritable, il fait autant d'honneur à ces animaux que de honte à l'humanité. Cœranus, Négociant de Paros (*b*), vit à Byzance des Pêcheurs qui avoient pris des Dauphins, & qui ſe préparoient à les égorger. Il les acheta, & les fit remettre dans la Mer. L'inſtinct leur inſpira tout ce qu'auroit pû dicter la raiſon. Ils s'attacherent au vaiſſeau de Cœranus qui revenoit en Grece, le ſauverent du naufrage que fit ſon Navire, & le conduiſirent à Paros. Cœranus conſerva depuis une ſorte de commerce avec eux. Quand il fut mort, ſes parens l'inhumerent ſur le bord de la mer. On ne ſait

(*b*) ÆLIAN. L. VIII, c. 3.

comment les Dauphins en eurent connoiſſance. Ils s'aprocherent du bucher le plus qu'il fut poſſible, & y demeurerent juſqu'à ce qu'il fût conſumé, comme pour aſſiſter à ſes funérailles. L'homme s'eſtimeroit heureux, ſi ceux à qui il a fait plaiſir, ne prévenoient point ſa mort pour le païer d'ingratitude.

Il eſt vrai que tous ne ſont pas auſſi traitables. Il y en a près l'île de Taprobane (*a*) qu'on peut appeller de vrais monſtres marins, dont la dent eſt extrêmement dangereuſe, & qui dévorent les paſſans. Mais les autres ont la douceur en partage. Ils aident les Mariniers à la pêche (*b*); ils s'aiment & ſe deffendent les uns les autres au péril de leur vie (*c*); c'eſt pour cette raiſon qu'ils ne vont jamais ſeuls. Le plus ſûr moïen pour les prendre, eſt de les attirer ſur le rivage (*d*) par le ſon d'un organe ou d'un inſtru-

(*a*) ÆLIANUS L. XVI, c. 18. ARRIAN. *Indicæ*. c. 39. STRABO L. XV, p. 719.
(*b*) PLIN. L. IX, c. 8.
(*c*) ÆLIAN. L. V, c. 6.
(*d*) PLIN. L. XI, c. 37.

ment mélodieux. Ils n'ont d'antipathie que pour le Crocodile qu'ils mettent en fuite, & qu'ils percent souvent avec les pointes qu'ils ont sur le dos. On ne sait pourquoi les Anciens (*e*) n'en vouloient pas manger la chair ; à moins que ce ne fût par une suite du respect qu'ils portoient à ce poisson; comme les Cyrénéens qui lui avoient consacré un oracle (*f*). La même idée fit qu'Alexandre revenu à Babylone, nomma un enfant pour Prêtre de Neptune (*g*), parce que le Dauphin aime la jeunesse.

Monstres marins.

On ne trouve dans aucun endroit du monde, des monstres tels qu'en produisent la mer & les grands fleuves des Indes. Nous les connoissons par le témoignage des Ecrivains mêmes qui les avoient vûs. Nearque (*h*), Amiral des Macédoniens qu'Alexandre avoit embarqués pour retourner à Babylone, aperçut par un grand calme des montagnes d'eau

(*e*) *Vide* CASAUB. *in Athen.* L. VII, c. 7.
(*f*) STRABO. L. I, p. 56.
(*g*) PLIN. L. IX, c. 8.
(*h*) ARRIAN. *Indicæ.* c. 30. PLIN. L. IX, c. 3. PHILOST. *in vit Apol* L. III, c. 57.

qui ſe formoient dans la Mer, avec un bruit épouvantable. Ni lui ni les Grecs n'en ſavoient la raiſon. Quand ils eurent apris des Indiens que c'étoient des Baleines, ils en furent tellement effraïés, que les rames leurs tomberent des mains, & qu'ils ſe crurent au moment d'être engloutis. Nearque les raſſûra difficilement : il fit ranger les vaiſſeaux de front, comme pour livrer un combat naval ; & commanda aux troupes de pouſſer de grands cris & de ſonner de la trompette pour épouvanter les monſtres. L'expédient fut favorable ; bientôt on les vit diſparoître, & ſe précipiter dans le ſein des eaux.

Les Grecs ne furent plus étonnés de ces mouvemens extraordinaires, quand ils connurent la groſſeur énorme de ces animaux. Les flots de la Mer en jettent ſouvent ſur les côtes des Ichthyophages, & quelquefois elle ſe retire avec tant de promptitude qu'ils ne peuvent en ſuivre le torrent. Ils meurent ainſi ſur l'arêne, & le peuple de ce païs

s'en ſert pour bâtir des maiſons. Des arêtes qui ſont ſur le ventre, on en fait des ſolives, les joues ſervent de portes ou de tables, & chaque jointure des nœuds qui ſont ſur le dos, forme un mortier où l'on moud le bled au défaut de moulin. Il eſt de ces Baleines qui portent cent coudées de long, & dont la peau a deux piés d'épaiſſeur.

Parmi ces monſtres, il y avoit des Eléphans marins (i), cinq fois plus gros que ceux de terre, dont une côte avoit vingt coudées de long. On donnoit à quelques-uns de ces poiſſons le nom des animaux terreſtres auxquels ils reſſembloient. On les apelloit Lions, Pantheres, Beliers, Chiens, ou autrement. Mais il y en avoit pluſieurs auxquels on ne ſavoit quels noms donner. Quelques-uns avoient la tête d'une femme, hériſſée de pointes. D'autres étoient ſi extraordinaires que la parole ni le pinceau ne pouroient en faire le portrait. On en voïoit traî-

(i) PLIN. L. IX. ÆLIAN. L. XVI, c. 12 & 18. *Conſule* RUYSCH.

ner de longues queues couvertes d'écailles ou d'une eſpèce de poil, avec des nageoires en forme de piés, ou des pattes ſemblables à celles d'une Ecreviſſe. Quelques-uns ſortoient de l'eau pendant la nuit pour aller paître dans les campagnes, où ils ravageoient les arbres & les moiſſons. Il s'en trouvoit de ſi venimeux, que leur ſeul attouchement étoit un poiſon mortel.

Ver particulier.

L'Inde & le Gange nourriſſent une ſorte de Ver qui n'a point de ſemblable dans le reſte de la nature. Il croît juſqu'à la longueur de ſept coudées (*m*), & de deux piés de circonférence. Il n'a à chaque macheoire qu'une dent de quatre pouces; mais elles ſont ſi fortes, que quelque animal qui vienne boire dans le Fleuve, ſoit un Cheval, un Bœuf, un Chameau ou un Eléphant, il l'entraîne, & lui déchire tout le corps, excepté les entrailles. On le prenoit avec un

(*l*) CTÉS. *Indicis.* n. 27. PLIN. L. IX, c. 15. ÆLIAN. L. V, c. 3. PHIL. *in vitâ Apol.* L. III, c. 1.
(*m*) PLINE dit ſoixante.

hameçon auquel on attachoit un Mouton ou un Chevreau. Les Pêcheurs le tiroient sur le rivage, & le suspendoient par la queue pendant trois semaines. Là il jettoit une huile qui s'enflammoit d'elle-même, quand on la laissoit à l'air. Pendant que les Rois de Perses eurent l'Empire des Indes, on étoit obligé de leur envoïer toute celle qui se faisoit; & ils s'en servoient dans les siéges pour jetter sur les portes des Villes, qui prenoient feu aussi-tôt. Il y a une autre espèce de poisson, que l'on nomme également Ver, dont la nature est d'autant plus singuliere, que les différens états par où il passe, semblent moins pouvoir s'accommoder à l'eau. D'abord il se forme dans un tuïau (*n*), d'où il ne montre que ses cornes; il en sort après quelque tems sous la forme d'un vermisseau; il se renferme ensuite dans une bogue comme un Ver à soie, & reparoît avec les aîles d'un Papillon. On fait de ce qu'il a filé pour construire sa bogue, les plus fines étoffes du païs.

(*n*) S. AMBR. *Hexameron*. L. V, c. 23.

Tortue. Quoique la Tortue ne ſoit pas particuliere aux Indes, celles que l'on y trouve deviennent remarquables par-deſſus toutes les autres par leur grandeur prodigieuſe. Il y en a de trois ſortes (o) ; les unes vivent ſur la terre, les autres dans la mer, quelques-unes dans l'eau douce. La figure de cet animal eſt extraordinaire. Il a la tête fort petite, & nullement proportionnée au corps. Quoiqu'il n'ait point de dents ni de langue, il briſe néanmoins les coquillages & la pierre même, par la dureté de ſes levres. Ses pattes ſont fort baſſes, & l'on en connoît la lenteur. Il a ſur le dos un morceau de chair qui communique à l'écaille dont il eſt entierement couvert, qui s'étend bien au-delà de ſon corps, & le deffend des attaques & des coups qu'on lui porteroit. Cette écaille eſt la principale raiſon qui fait rechercher la Tortue. Il y en a de cinq & ſix piés de long ; &

(o) PLIN. L. VI, c. 22, L. IX, c. 10 & 11, L. XXXII, c. 4. STRABO. L. XVI, p. 773. ÆLIAN. L. XVI, c. 14 & 17. Mém. de l'Acad. tom. III, part. 2.

ſi l'on en croit quelques Anciens, il en eſt de quinze coudées, & par-conſéquent aſſez grandes pour couvrir une chambre où pluſieurs perſonnes peuvent habiter. Celles-ci ſe trouvoient principalement aux environs de l'île de Taprobane & dans le Gange. D'autres ſervoient à faire des Barques pour les Pêcheurs. On prend la Tortue de différentes manieres. Quand elle s'écarte pendant la nuit pour aller paître dans la campagne, ſouvent elle ſe remplit trop, & n'a plus la force de ſe retirer. Quelquefois elle eſt ſurpriſe par le reflu de la Mer trop précipité, & demeure ſur le ſable. Ou bien on la prend ſur ſes œufs, ſemblables à ceux des oiſeaux, mais dont elle fait juſqu'à cent. Carbilius Pollio, Romain célébre par le goût qu'il avoit pour les ouvrages qui introduiſent le luxe en dégénérant de l'ancienne ſimplicité, imagina le premier de ſcier l'écaille par lames, pour en plaquer différens ouvrages. Et depuis on a trouvé la maniere de la fondre ou de la pétrir.

Poiſſons volans.

A cette peſanteur de la Tortue, la nature oppoſoit dans les Indes l'agilité des poiſſons volans. On appelle (*p*) ainſi certains aquatiques, qui ſortent habituellement des Fleuves & de la Mer, & ſe répandent dans les prairies en ſautant comme les grenouilles.

Ils ſe nomment *Hoangcioqu.*, ſelon le P. Martini, qui dit (*q*) que c'eſt un poiſſon jaune, ou plûtôt un oiſeau ; car en été il vole ſur les montagnes ; & quand l'automne eſt paſſé, il ſe jette dans la Mer, & devient fort délicat. Il parle d'un autre ſorte d'animal que l'on voit dans la mer de Canton, qui a la tête d'un oiſeau & la queue d'un poiſſon. On voit auſſi de ces poiſſons volans en Amérique (*qq*), qui ſortent de la Mer par groſſes troupes, qui volent à la hauteur d'une pique, & à cent pas loin, mais point au-delà, parce

(*p*) THEOPHR. *apud Athenæum* L. VIII, pag. 332. *Vide* CASAUB. *animadverſiones* L. VIII, c. 2. Voïages Arabes donnés par l'Abbé de Vertot, p. 15.

(*q*) MART. Atlas Sin, p. 171 & 173.

(*qq*) Hiſtoire des Antilles, c. 1, art. 1.

que leurs aîles ſe ſéchent au ſoleil. Ils ſont preſque ſemblables à des Harans, & leurs aîles aprochent de celles des Chauveſouris.

Rien n'étoit plus célébre que la Pourpre. Les Pheniciens la connoiſſoient; elle devint la ſource de leurs richeſſes & de leur luxe. Mais le nom de Pourpre (*r*) eſt très-équivoque par lui-même, ſoit qu'on le prenne pour la couleur, ſoit qu'on veuille parler du poiſſon dont on la tiroit. Nous n'avons pas de termes françois pour exprimer les différentes ſortes de coquillages d'où venoit cette teinture célébre & précieuſe; & la plûpart des Auteurs, ſur tout des Poëtes, ont confondu la Pourpre véritable avec le *Conchylium*, le *Murex* & le *Buccinus*. Il eſt cependant certain que c'étoient autant de poiſſons différens, qui ne convenoient que dans le genre de coquillage; mais qui produiſoient chacun leur couleur propre, ou du moins Pourpre.

(*r*) PLIN. L. IX, c. 36. & ſeq. ÆLIAN. L. VII, c. 34. & L. XVI, c. 1. V. BOCH. part. I, L. V, c. 11. ATHEN. *Deipn.* L. III, pag. 86 & ſeq. PIER. *Hieroglyf.* L. XXVIII, fol. 204 & ſeq.

leurs nuances particulieres; comme le bleu céleſte, ou plus foncé, le violet ſimple, ou mêlé de cramoiſi, ou de couleur de feu. Encore, comme il y avoit pluſieurs eſpèces de Pourpres plus eſtimées les unes que les autres, on ne peut douter que la teinture n'en marquât la différence. Le *Buccinus* reſſemble à la trompe des anciens, d'où eſt venu le mot de *Buccina*, qui exprime les trompettes d'à préſent. La Pourpre au contraire, eſt droite; ſa coquille finit en pointe, elle va en vis cannelée, & augmente tous les ans d'un tour juſqu'au ſeptiéme. La pêche s'en faiſoit au Printems, dans une naſſe de cordes ou d'oſier, où l'on mettoit un poiſſon dont elle venoit ſucer le ſang. Elle le tiroit avec tant d'avidité, que ſa langue ſe groſſiſſoit à ne pouvoir la retirer. Alors le Pêcheur levoit la naſſe, il écraſoit d'un ſeul coup le coquillage & le poiſſon, ſans quoi le moindre inſtant de langueur en faiſoit perdre toute la vertu, il en ſaignoit auſſi-tôt la langue à la principale veine, & la liqueur qui en ſortoit fai-

ſoit cette teinture ſi recherchée. Quelquefois on teignoit des pièces d'étoffe entieres ; d'autres fois ce n'étoit que la ſoie filée ; & en la travaillant, on mettoit une raie pourpre & une raie blanche. Mais de quelque maniere qu'elle fût emploïée, elle étoit d'un ſi grand prix, que les Princes ſeuls ou les perſonnes extrêmement riches pouvoient en porter. C'eſt de cette étoffe unie ou raïée qu'étoient faits les habits des Rois de Perſe. Ce qu'Alexandre en trouva dans le Palais de Perſepolis, fut regardé comme la plus précieuſe partie du butin, & montoit à des ſommes immenſes. On ne comprend pas comment cette teinture fut depuis ſi négligée qu'on en perdit totalement le ſecret, & que perſonne ne ſait aujourd'hui la maniere de teindre l'ancienne pourpre.

Perles.

Ce n'étoit pas la ſeule richeſſe que les Indiens tiraſſent de la Mer ; le luxe & l'idée des hommes convertirent en treſors ce que le hazard avoit fait trouver aux Pêcheurs, & qu'ils mépriſerent long-tems. Mais

la vanité ſut y mettre le prix ; & quand elle y eut pris goût, elle ne connut plus de bornes à ſa dépenſe ni aux dangers qu'elle faiſoit courir à ceux qui vouloient profiter de ſon empreſſement. C'eſt à la Perle que ces vérités appartiennent dans tous leurs points. Le poiſſon qui la produit (*s*) eſt une eſpèce d'huitre plus grande queles nôtres, très-commune ſur les côtes d'Ormus, de Comorin & de Ceylan ou Taprobane ; on la nomme *Mere-perle*. Pour la prendre il n'eſt point de périls auxquels ne s'expoſent les Pêcheurs. Il faut qu'ils plongent juſqu'à vingt & trente braſſes dans une Mer remplie de monſtres alterés du ſang humain. Au lieu d'ancre pour tenir leur naſſelle, ils jettent dans l'eau une pierre attachée à une corde, & plongent pour chercher les coquilles ; aïant un ſac pendu au cou, & deux pier-

(*s*) PLIN. L. IX, c. 35. ÆLIAN. L. X. c. 13 L. XV, c. 8. ATHEN. L. III, p. 93 *ſuiv.* Hiſt. nat. des Indes de Joſeph Acoſta. L. IV, c. 15. Hiſt. génér. des Indes de Lopès Gomara. Lib. VI, c. 7. Voïages des Indes. t. V, p. 265. AMM. MARCEL. L. XXVIII, c. 12.

res

res à leurs côtés pour les ſoutenir contre les vagues (*t*). Plus le poiſſon eſt grand, plus il ſe tient avant dans la Mer ; & ſi quelquefois on le trouve près du rivage, c'eſt un effet de la tempête qui l'y a porté. Lorſqu'il ſent que les plongeurs viennent pour le prendre, il s'attache ſi fortement aux rochers, qu'on ne l'arrache qu'avec de grandes difficultés ; ſouvent on eſt contraint de l'abandonner, ou même on le prend pour une pierre. C'eſt dans ce coquillage que ſe trouvent les Perles, comme de petites bouteilles d'eau, qui ſe durciſſent à l'air, & que l'on nettoie avec art. Il eſt telle Huitre qui a dix ou vingt perles, & davantage (*u*), mais alors elles ſont très-petites. Quand il n'y en a qu'une, ſa groſſeur & ſa qualité la rendent plus précieu-

(*t*) Mandeſlo dit qu'en Perſe, on enferme la tête du Pêcheur dans un étui de cuir bouilli qui n'a point d'autre ouverture que par un tuïau qui va juſqu'au deſſus de l'eau, p. 72, mais cela ne paroît pas poſſible ; car comment ſerrer aſſez ſur le cou pour empêcher l'eau d'entrer, ſans étrangler le Pêcheur.

(*u*) Conſultez ſur-tout ce détail les voïages de Tavernier aux Indes, tom. IV, L. II, ch. 20 & 22.

ſe que le grand nombre des autres. La coquille même de ce poiſſon a ſon prix ; c'eſt ce qu'on nomme *la nacre de perle*. On peut juger par les morceaux que nous en avons, de quelle grandeur elle ſont ordinairement.

Philoſtrate rapporte (*x*) une méthode particuliere de quelques Pêcheurs Indiens. Ils portoient un vaſe rempli d'un baume odoriferant, & le préſentoient aux Mere-perles, qui le ſuçoient avec avidité. Pendant qu'elles ſe rempliſſoient, ils ouvroient avec un poinçon les jointures de la coquille, d'où il ſortoit une liqueur blanche goute à goute, qui devenoit ferme un moment après, & formoit la perle. Si le fait eſt véritable, c'étoit donc une eſpece d'Huitre différente des autres, quoique Pline & Athenée ſemblent dire que la Perle venoit par l'écoulement d'une liqueur.

Aujourd'hui, dans quelques Iſles ſoumiſes aux Rois des Indes, il n'y a point de droit pour la vente des

(*x*) PHILOST. *in vita Apollonii*. L. III, c. 57.

Perles (*y*) ; mais le Prince en fait païer de très conſidérables pour le loïer des pierres qui ſont néceſſaires à la pêche. La plus abondante eſt à l'île Manar, près de Ceylan (*z*), que les Hollandois ont priſe ſur les Portugais. Ceux qui y pêchent païent un tribut aux Hollandois, qui font acheter par un Brachmane preſque toutes les Perles que l'on en tire ; & ils les ont ordinairement à bon marché ; ce qui fait que les Pêcheurs ont peu de profit de leur travail, & que les Hollandois gagnent beaucoup. La même choſe ſe fait à Tutucorim, vis-à-vis l'île de Manar. Les Perles de ces pêches ſont plus belles que celles qui ſe prennent dans la mer de Perſe près de Bahrein, mais elles ne ſont pas ſi groſſes. On a quelquefois gâté ces deux pêches des Indes, en jettant au fond de la mer une drogue qui chaſſoit les Mere-perles, & les empêchoit pendant pluſieurs années d'y reve-

(*y*) Voïages de le Brun, p. 332.
(*z*) Voïages de Thevenot, tom. III, part. I. II, c. 11.

nir. Ceux qui le faiſoient alloient auſſi-tôt ſur les côtes où ils les ſavoient retirées, & devenoient riches avant qu'on eût connu que la pêche y étoit bonne. Depuis quelques ſiécles (*a*) on en a trouvé dans la mer du Nord. Ammien Marcellin dit que de ſon tems on en prenoit auſſi dans la mer Britannique ; mais qu'elles étoient bien inférieures à celles des Indes.

Crocodile. Quoique nous aïons déja parlé du Crocodile dans l'Hiſtoire des Egyptiens, nous ne pouvons cependant nous diſpenſer de dire ici quelque choſe de ceux que l'on trouve aux Indes & dans les Iſles voiſines. Les plus monſtrueux (*b*) que la nature produiſe, ſe voïent dans les marais ſur le bord du Gange ; & ils ſont ſi grands, qu'un homme pourroit ſe tenir debout entre les deux machoires lorſqu'ils ont la gueule ouverte.

(*a*) Hiſt. nat. des Indes, L. IV, c. 15.

(*b*) HEROD. L. II. CTESIAS, n. 27. ARIST. L. II, c. 10. ÆLIAN. *var. in locis.* PLIN. L. VIII, c. 25. STRABO. L. XV, p. 696. Q. CURT. L. VIII, c. 9. VOSS. *de Idolol.* L. III, c. 47 *& ſeq.* RUYSCH tom. II, p. 141. PIERR. *Hiſt. regl.* L. XXIX, fol. 205. *& ſeq.*

Cet animal, ſuivant les Naturaliſtes, croît pendant toute ſa vie, & il vit long-tems. Les nouvelles Relations raportent qu'on en a pris dans l'île de Madagaſcar, qui avoient dix toiſes de long, c'eſt-à-dire, ſoixante piés; en comprenant la queue, qui a pour l'ordinaire autant d'étendue que le reſte du corps. Comme il ne peut vivre que dans les Païs chauds, & qu'il y groſſit à proportion du dégré de chaleur, il n'eſt pas étonnant qu'on n'en ait pas vu de vivant en France avant 1681 (*c*); encore fallut-il que ceux qui l'aporterent par terre de la Rochelle, le miſſent ſouvent auprès du feu pour le ranimer. Il ne mangea plus depuis qu'il fut ſorti du Vaiſſeau, & il mourut après qu'on l'eut gardé près d'un mois à Verſailles. Lorſqu'on en fit la diſſection, on ne lui trouva dans le ventricule que du ſablon & des limaçons dans leur coquille. Herodote, Ariſtote & Pline, diſent qu'il ne mange point pendant les quatre mois de l'hiver. On a fait l'expé-

(*c*) Mem. de l'Acad. t. III, part. III, p. 161.

rience de garder des Lezards, qui ont vêcu pendant deux mois, ſans prendre de nourriture ; & le Crocodile eſt une eſpèce de Lezard. Les Indiens le prennent (*d*) en tendant trois ou quatre rangs de gros filets en travers de la riviere, dans leſquels il s'embaraſſe de lui-même. Ils le tirent enſuite hors de l'eau, où il ſe débat juſqu'à épuiſer ſes forces ; ils le bleſſent de pluſieurs coups pour l'épuiſer par la perte de ſon ſang ; ils lui ſerrent la gueule, & avec la même corde, ils lui attachent la queue à la tête, & les pattes par-deſſus le dos, afin de lui ôter tout mouvement, ſans néanmoins le faire mourir.

Il ſeroit aiſé d'entrer dans un plus grand détail ſur les Poiſſons extraordinaires qui ſe trouvent dans la Mer & dans les Fleuves des Indes ; il ne faudroit pour cela que ſuivre Geſnere, Aldrovande & Ruyſch. Celui-ci donne la deſcription & les figures de trois cens Aquatiques d'eſpèces différentes que les Voïageurs ont

(*d*) Mem. de l'Acad. tom. III, part. 2, p. 255.

découverts depuis l'établiſſement du Commerce & de la Navigation. Mais nous n'avons pas entrepris de faire une Hiſtoire naturelle complette. Notre deſſein ſe termine à donner quelques connoiſſances particulieres des animaux qui ont excité l'admiration & la curioſité de tous les ſiécles. Nous ſuivrons la même regle pour les Oiſeaux.

L'Aigle a toujours été regardé comme le Roi de cette eſpece (*e*), ſoit par la ſupériorité de la force, ſoit par la fraïeur qu'il inſpire à tant d'autres animaux dont il fait ſa proie, ſoit par ſa fierté naturelle, ſoit par la rapidité & l'élévation de ſon vol. Ce furent ces caracteres qui déterminerent C. Marius, Conſul pour la ſeconde fois, l'an de Rome 650, avant Jeſus-Chriſt 103, à ſupprimer (*f*) les figures de Loup, de Minotaure, de Cheval & de Sanglier, que l'on portoit à la tête des Aigle.

(*e*) Voïez la troiſiéme Ode du quatriéme Livre d'Horace. *Qualem miniſtrum fulminis alitem.*

(*f*) PLIN. L. X, c. 4. Noël le Comte en donne une origine plus ancienne ſelon la Fable. *Mythol.* L. I, p. 85.

Légions Romaines, pour y ſubſtituer un Aigle à demi éploïé, comme un emblême qui renfermoit toute la ſignification des autres, & qui étoit plus propre (*g*) à exciter l'ardeur, le courage & l'émulation des Soldats. Ariſtomène l'avoit fait graver à ce deſſein ſur ſon bouclier (*h*).

Sa groſſeur. Des ſix ſortes d'Aigles que Pline (*i*) diſtingue, les deux plus connus & les plus remarquables ſont le Melanaëtos & l'Haliaëtos, Ruyſch y ajoute le Chryſaëtos, dont la nature eſt preſque ſemblable. Il eſt difficile de déterminer la groſſeur ordinaire de cet Oiſeau. Les Mémoires de l'Académie des Sciences (*l*) donnant la deſcription d'une Aigle femelle qui fut diſſéquée à Paris, diſent qu'elle avoit deux piés neuf pouces de long depuis l'extrêmité du bec juſqu'à celle de la queue, ſept piés & demi d'un bout de l'aîle

(*g*) On en voit l'effet dans Valere Maxime, L. I, c. 6, n. 11.
(*h*) PAUSAN. L. IV, p. 319.
(*i*) IBID. c. 3, & ARIST. L. IX, c. 32. RUYSCH. tom I, *de avibus*, c. 1 *& ſeq.*
(*l*) Tom. III, part. 2, p. 89.

à l'autre, lorſqu'elles étoient étendues dans toutes leur longueur, & que l'animal entier peſoit dix livres. Mais certainement il n'étoit pas de la grande eſpèce. On en trouva un nid en Europe même, entre Miſene & Dreſde, dans lequel il y avoit trois petits (*m*) qui n'étoient pas encore en état de voler, quoique leurs aîles euſſent enſemble ſept aunes de long. S'il eſt vrai que cet Oiſeau vive un ſiécle (*n*), & qu'il croiſſe juſqu'à ſa mort, on peut croire ce que dit Athénée (*o*), qu'au triomphe de Ptolémée on porta par ornement des Aigles, dont les aîles avoient vingt coudées. Ceux des Indes aïant toujours été regardés comme au-deſſus des autres, ils doivent encore exceder en grandeur.

Sa nature.

Les Naturaliſtes (*p*) ont remarqué que l'Aigle avoit l'œil vif, menaçant, un peu enfoncé, couvert par une ſaillie de l'os du front, qui

(*m*) RUYCH. tom. I, *De Avibus*, p. 1.
(*n*) BOCHART. *Hieroſoic.* Part. I, L. I, c. 3.
(*o*) *Deipnoſ.* L. V.
(*p*) Mem. de l'Acad. RUYSCH & ALDROVANDE, *Ornithologia.* L. II, c. 2. PIERR. *Hieroglif.* L. XIX.

fait comme un ſourcil avancé, au-deſſous duquel eſt un rebord dur & oſſeux, compoſé de pluſieurs pierres jointes & poſées les unes ſur les autres comme des écailles : la couleur de l'œil eſt un iſabelle fort vif, & il a l'éclat d'une topaze. Sa langue ne ſe termine pas en pointe ainſi qu'à tous les Oiſeaux ; elle eſt cartilagineuſe & preſque quarrée par le bout ; ſa racine a deux pointes dures, ſemblables à celles qui ſont au bas du fer d'une fleche. L'œſophage marque la voracité de cet animal. Lorſqu'on le ſoufle pour le dilater, il s'élargit juſqu'à deux pouces de diamétre. Ses os ſont extrêmement durs & n'ont que fort peu de moëlé. On prétend qu'il a la cervelle ſi chaude, que ſi l'on en prenoit en poudre, elle ſeroit capable d'aliéner l'eſprit. Son ſang eſt épais & fibreux ; ſon fiel acre, mordant, rouillant auſſitôt tout ce qu'il touche ; ſes plumes mêmes ſont corroſives, & rongent celles que l'on mêleroit parmi elles.

Sa voracité. La voracité de cet animal eſt ſi grande, qu'il ravage tous les lieux

voiſins, qui ſuffiſent à peine à lui fournir la proie qui eſt néceſſaire pour ſa nourriture. Auſſi remarque-t-on qu'il ne ſe trouve point deux Aigles dans un même quartier. Ariſtote & Pline diſent que les Aigles chaſſent leurs petits, non-ſeulement hors de leurs aires ou de leurs nids, mais encore du Païs qu'ils habitent, quand ils commencent à pouvoir voler. Ils ne ſe contentent pas des grands Oiſeaux qu'ils prennent, comme des Poules, des Oyes & des Grues. Ils chaſſent les Lapins, les Liévres, les Moutons, les Chevreaux, qu'ils enlévent & qu'ils emportent. Ælien (q) raconte quelque choſe de plus extraordinaire, que l'on avoit vu dans l'île de Créte. Un Aigle d'une grandeur prodigieuſe attaquoit les Taureaux avec autant de hardieſſe que les animaux les plus foibles & les plus timides; & ſa fureur lui donnoit l'induſtrie de les vaincre. Après s'être poſé entre leurs cornes, il leur déchiroit la tête à coups de bec; ſouvent il leur cre-

(q) ÆLIANUS, *De Animal.* L. II, c. 39.

voit les yeux, ou les couvroit de ſes aîles, juſqu'à ce que le Taureau furieux s'emportât de toutes parts, & allât ſe jetter dans un marais ou un précipice ; alors l'Aigle lui déchiroit le ventre & achevoit de le mettre à mort, pour en faire ſa proie. Ne vivant ainſi que de la chair des animaux qu'il tue, il s'abreuve de leur ſang, & ne boit jamais d'eau, excepté quand il eſt malade. On prétend (*r*) que le Cigne eſt le ſeul qui puiſſe lui réſiſter, & que ſouvent il le fait avec ſuccès. Un Ancien nous a laiſſé une deſcription curieuſe du combat de ces deux Oiſeaux ; mais elle paroît plus fondée ſur ſon imagination que ſur la vérité. Tous les autres animaux apréhendent l'Aigle au ſouverain dégré ; ils frémiſſent à ſon cri (*ſ*), & dès que le Dragon même l'entend, il ſe réfugie dans ſon antre. Les Poiſſons ne ſont pas à l'abri de ſa voracité. Il les aperçoit juſques dans le fond de

(*r*) STATIUS, *Thebaid.* L. III.

(*ſ*) ARIST. L. IX. c. 1. ÆLIAN. L. II, c. 26. OVID. *Met.* L. VIII, *Fab.* 2. ISIDOR. *Origin.* L. XII, c. 7.

l'eau en planant ſur la Mer ou ſur les Lacs, il plonge auſſi-tôt avec la rapidité du trait, & les entraîne ſur le rivage où il les dévore. C'eſt pour ces motifs que les Indiens lui font une guerre mortelle (*t*), en le tirant avec des fléches ardentes. On dit qu'il hait le Roitelet, & qu'il en a peur.

Ses yeux & ſon vol.

Cette vivacité de lumiere eſt une autre qualité de l'Aigle, qui le met au-deſſus de tous les animaux. Il ſemble même ſentir cet avantage, & être jaloux de le conſerver dans ſon eſpèce. Dès que ſes petits (*u*) commencent à prendre de la force, il les tourne contre le Soleil & les oblige à le regarder fixement. S'il s'en trouve quelqu'un des trois qui ne puiſſe ſoutenir l'ardeur & la vivacité de ſes raïons, il le chaſſe de l'aire, comme s'il ne le jugeoit pas digne de vivre & de lui appartenir. Il s'attache aux autres avec une affection ſinguliere, juſqu'à expoſer ſa

(*t*) PHILOSTRAT. *Vit. Apollon.* L. II, c. 3.
(*u*) PLIN. L. X, c. 4. ÆLIAN L. II, c. 40. LUCANUS. *Civ. Belli*, L. IX, v. 902. CLAUDIAN, *Præfat. in 3 Conſulat. Honorii Aug.*

vie pour les conſerver, & combattre vivement contre ceux qui voudroient les enlever. On le voit voltiger de différentes manieres autour de l'aire pour leur aprendre à voler. Il les prend enſuite ſur ſon dos ; il les éléve de plus en plus à différentes fois ; il les quitte au milieu de ſon trajet pour les éprouver ; & s'il s'aperçoit qu'ils ne puiſſent encore ſe ſoutenir ſeuls, & qu'ils courent quelque riſque en tombant, il s'élance ſous eux avec rapidité, & les reçoit entre ſes aîles. C'eſt le ſeul de tous les Oiſeaux à qui la nature inſpire cette eſpèce de manége, que l'Ecriture (x) a choiſi comme un ſimbole expreſſif de la tendreſſe avec laquelle Dieu a protegé ſon peuple dans le déſert.

Par ces premieres inſtructions l'Aigle aprend à porter ſon vol juſqu'à la plus haute region de l'air, où il ſe dérobe à nos yeux, malgré ſa groſſeur, & il tend toujours vers le

(x) *Sicut aquila provocans ad volandum pullos ſuos, & ſuper eos volitans. Expandit alas ſuas & aſſumpſit eum, atque portavit in humeris ſuis*, Deuteron. C. XXXII, v. 11.

Soleil. De-là eſt venue la fable de Ganymede, enlevé par un Aigle pour ſervir le Nectar des Dieux. La ſuperſtition ajouta qu'il portoit l'ame des Heros dans le Ciel (*y*). On dit (*z*) que la raiſon pour laquelle les Aigles, qui n'ont pas les fibres des yeux plus fortes que les autres animaux, peuvent cependant regarder plus fixement le Soleil, & en ſupporter plus facilement les raïons, eſt qu'ils ont deux paupieres; l'une dont ils ſe ferment entierement les yeux; l'autre, qui eſt plus délicate, dont ils ſe les couvrent lorſqu'ils regardent quelque corps lumineux, pour s'en rendre ainſi la lumiere plus ſupportable. Mais on ne parle point de cette paupiere intérieure dans l'anatomie des Aigles aux Mémoires de l'Académie; quoique la partie de l'œil s'y trouve très-détaillée. Quoi qu'il en ſoit, on convient que l'Aigle s'éléve vers le Soleil à une hauteur prodigieuſe. Cet inſtinct lui

(*y*) *Vide* KIPPINGUM, *Antiquit. Rom.* p. 509 *& ſeq.*

(*z*) P. ANGE, Jéſuite, *Traité d'Optique.*

procure un renouvellement de force & de jeuneſſe, dont les Sçavans & les Critiques mêmes conviennent. Tous les dix ans (*a*) ſes plumes deviennent trop peſantes & moins propres pour voler. Alors, il fait un effort, il s'aproche du Soleil plus près qu'à l'ordinaire; & après s'être exceſſivement échaufé, il ſe plonge tout à coup dans la Mer; ſes plumes tombent, & il en renaît d'autres, qui lui rendent ſa premiere force. C'eſt peut être ce que David a voulu exprimer par ces paroles: *Votre jeuneſſe ſera renouvellée comme celle de l'Aigle* (*b*).

Ælien (*c*) lui attribue un inſtinct particulier de reconnoiſſance. Il dit que celui que Pyrrhus avoit élevé & qui le ſuivoit par-tout, fut ſi ſenſible à la mort de cet illuſtre Guerrier, qu'il ne voulut point quitter ſon corps, ni prendre déſormais aucune nourriture. Un autre ſe jetta dans le bucher où il vit qu'on bru-

(*a*) BOCHART, *Hieroſoic.* II part. L. II, c. 2 & *ſeq.*

(*b*) *Pſalmo* CII.

(*c*) *De Animalibus*, L. II, c. 40.

loit le cadavre de celui qui l'avoit fait vivre jusqu'à ce moment. On trouve dans l'aire ou le nid de l'Aigle, une pierre nommée *aëtitès* (*d*), que l'on dit être très-favorable à l'accouchement des femmes.

L'Autruche est aux autres Oiseaux pour sa grosseur ; ce qu'est l'Aigle par la supériorité de ses caracteres. Les huit qui furent disloquées à Paris, & dont M. Perrault (*e*) donne la description, étoient à peu près de la même force. Elles avoient sept piés de haut depuis le dessus de la tête jusqu'à terre ; savoir, environ quatre piés depuis le dessus du dos jusqu'à la plante des piés, & trois depuis la naissance du cou jusqu'au dessus de la tête. De-là jusqu'au croupion, le cou étant étendu en ligne droite avec le dos, elles avoient six piés de longueur. La queue en avoit un, l'aîle sans les plumes un & demi, & trois avec les plumes. Autruche.

(*d*) PLIN. *& alii.*

(*e*) Mem. de l'Acad. tom. III, part. III, p. 113. Voïez aussi PIERIUS *Hieregl.* L. XXV.

Tout paroît ſingulier dans cet animal. Sa tête, qu'il porte auſſi droite & auſſi fier que le Chameau ; dont les Anciens lui ont donné le nom, a quelque choſe de celle de l'Oye, avec cette différence que le bec n'eſt pas ſi long, qu'il a une grande ouverture aux narines, ſelon quelques-uns, les yeux fort ronds, & menaçans ; le cou, la tête & les cuiſſes ſans plumes, & deux doigts ſeulement à chaque pié.

Ses plumes. C'eſt des plumes de cet animal que l'on fait les panaches & les plumets ; & quoique tout le monde les connoiſſe, il ne ſera pas inutile d'en montrer la ſingularité. Elles ſont pour l'ordinaire blanches & noires alternativement, & quelques-unes griſes ; celles que nous voïons d'autres couleurs ſont teintes. Tous les autres Oiſeaux ont des plumes de deux ſortes ; les unes molles & lanugineuſes, pour leur ſervir comme de fourures, & les garantir du froid ou de l'eau ; les autres dures & propres à voler. Celles de l'Autruche au contraire ſont

toutes preſque auſſi molles & auſſi éfilées que le duvet ; & elles ne leur ſervent ni à voler, ni à les couvrir aſſez commodément pour les deffendre des injures du dehors. On remarque encore dans celles des aîles une autre égalité qui leur eſt particuliere : celles des autres Oiſeaux ont toujours un côté plus large que l'autre, & ſe terminent en pointe ; mais celles de l'Autruche ont le tuïau préciſément au milieu de la plume. Il y a ſujet de croire que cette égalité eſt le fondement du Hieroglyphe des Egyptiens (*f*), qui repréſentent la Juſtice par une plume d'Autruche.

Pour mieux connoître la différence des ſiennes avec celles des autres Oiſeaux, il faut remarquer que la nature les a conſtruites de maniere à être propres pour voler, ce qui dépend de deux cauſes. La premiere, que l'air réſiſte beaucoup au battement de l'aîle, afin que l'Oiſeau s'y apuie davantage ; la ſeconde, que le même air réſiſte le moins qu'il eſt

(*f*) Voïez PIERIUS, *Hieregl.* L. XXV, p. 178.

poſſible au rehauſſement de l'aîle ; afin qu'en la relevant, l'Oiſeau ne perde pas l'avantage qu'il a déja gagné par le premier battement ; & que l'effort qu'il fait en relevant l'aîle ſoit moindre que celui qu'il fait en l'abaiſſant. C'eſt pour ces raiſons que le tuïau de leurs plumes, ſurtout aux aîles, a de la conſiſtance dans toute ſa longueur ; que les branches de la barbe qui y tient, quoique fort minces, ſont liées entr'elles dans la longueur ; enfin qu'elles ſont arondies & pliantes pardeſſus, & qu'elles forment une eſpèce de cavité & de réſiſtance pardeſſous, dont l'arrangement augmente la force, en ſe ſoutenant les unes les autres, comme on le voit dans l'âile, dont nous parlons principalement.

Elles ne peuvent lui ſervir pour voler.

Or toute cette mécanique, digne d'admiration, manque aux plumes & aux aîles de l'Autruche. Car les fibres des barbes qui ſont aux deux côtés du tuïau ne ſont jamais collées les unes contre les autres, mais flotantes & fléxibles. N'étant point

crochues, mais droites & égales, elles n'ont aucune des diſpoſitions néceſſaires à faciliter l'entrelacement que nous voïons dans celles des autres Oiſeaux. C'eſt cette obſervation qui a fait dire à Ariſtote (*g*), que les plumes de l'Autruche ſont ſemblables au poil des animaux terreſtres, c'eſt-à-dire, plus propres à couvrir ſon corps qu'à voler. Auſſi ne s'éleve-t-elle jamais de terre. Mais elle court d'une ſi grande rapidité (*h*), qu'on ne la chaſſe qu'avec des Levriers ou des Chevaux très-légers, dreſſés à cet uſage. Les Barbes d'Afrique qui y ſont propres, ſe vendent juſqu'à cent ducats. Tous les Naturaliſtes ont cru que le battement des aîles de l'Autruche, ne contribuoit pas moins à la vîteſſe de ſa courſe, que la hauteur & la fermeté de ſes jambes. Mais M. Perrault a fait voir dans les Mémoires de l'Académie (*i*), que la nature

(*g*) *De Animalib.* L. IV, c. 4.

(*h*) ÆLIAN. L. II, c. 27. PLIN. L. X, c. 1. JOB. XXXIX, v. 18. *Deridet equum & aſcenſorem ejus.*

(*i*) *Tom. cit.* p. 120 *& ſuiv.*

particuliere des plumes de cet animal, ne lui pouvoit être d'aucun ſecours pour cet effet; & qu'elles ne lui ſervoient au plus que comme les banderolles ſervent à un navire, non pas comme les voiles, ainſi qu'on ſe l'étoit toujours perſuadé. Le mouvement des aîles de l'Autruche, dit-il, ne peut tout au plus ſervir que de la même maniere que celui de la queue des poiſſons, qui eſt un mouvement propre à les faire avancer. Mais il eſt conſtant que ſes plumes ne peuvent faire cet effet, étant bouchonnées, éfilées & flottantes comme elles ſont; car il faudroit pour cela que l'organe eût un plan droit, égal & ferme, tel qu'il eſt dans un gouvernail, dans un aviron, & dans l'aîle d'un moulin à vent; ce qui n'eſt pas. Il y a apparence que l'Auteur du Livre de Job, ayoit fait réflexion ſur toutes ces choſes, quand il a décrit (*ii*) l'Autruche comme un animal à qui Dieu a refuſé l'adreſſe qu'il a donnée aux autres Oiſeaux, & qu'il ne l'a point

(*ii*) JOB. C. XXXIX, *v.* 13.

auſſi pourvu d'organes commodes pour exercer l'admirable action du vol, ne faiſant gueres d'autre uſage de ſes aîles, que de les élever pour recevoir l'impulſion du vent, lorſqu'il eſt favorable à ſa courſe. Encore a-t-on remarqué depuis peu dans la chaſſe de l'Autruche, que ſouvent elle a ſi peu d'adreſſe pour ménager le vent qui donne dans ſes aîles, que les Chaſſeurs en tirent avantage, en la pourſuivant du côté que vient le vent, qui pour l'ordinaire la fait trébucher quand il eſt fort. On prétend (*l*) qu'elle a l'induſtrie de prendre des pierres dans ſa patte, & de les jetter adroitement aux Chaſſeurs qui la dardent.

L'interieur de cet animal n'eſt pas moins remarquable que l'extérieur. Nous ne parlerons que de ſon eſtomac, où ſe diſſolvent les matieres les plus dures; & nous ſuivrons encore ce que dit M. Perrault d'une des Autruches qui furent diſſéquées. Le geſier de ce ſujet faiſoit un ovale

Sa nourriture.

(*l*) ÆLIAN. *De Anim.* L. IV, c. 37.

qui avoit quinze pouces de long ſur huit de large. Il étoit ſéparé en dedans en deux ventricules par une éminence formée par ſa chair muſculeuſe, qui vers le milieu étoit plus épaiſſe qu'ailleurs de plus de deux pouces. On trouva ces deux cavités remplies de foin, d'herbes, d'orge, de féves, d'os & de cailloux, dont quelques-uns étoient de la groſſeur d'un œuf de poule; & environ ſoixante & dix liards. Ils étoient la plûpart uſés & conſumés preſque des trois quarts, étant raïés par leur frottement mutuel & par celui des cailloux; non par l'éroſion qu'une humeur ou eſprit acide auroit cauſé; parce que quelques-unes de ces piéces, qui étoient pliées & creuſes d'un côté, étoient tellement luiſantes ſur la partie relevée, qu'on n'y voïoit plus aucune trace de monnoie; au lieu que le côté qui étoit cave n'étoit point endommagé, ſa cavité l'aïant garanti des effets du frottement. Tout le reſte de ce qui étoit contenu dans le geſier, tant les

pierres,

pierres, que les os, les légumes & le foin, étoit verdi.

Les Naturaliſtes anciens n'avoient donc pas fait attention à cette verdeur & à cette attrition des piéces de cuivre, quand ils ont dit que les pierres & le fer dont les Autruches ſe rempliſſent, ſe diſſolvoient dans leur ventricule par une vertu particuliere que la nature a donnée aux ventricules de différens animaux, par laquelle les uns digerent les poiſſons, les autres les os & les chairs crues, & que l'Autruche a été pourvue de celle de digerer les métaux & les pierres. Car ſi le ventricule de cet animal avoit une faculté particuliere pour digerer les métaux, il les digéreroit de la même maniere que les autres choſes, en les fondant & les liquefiant; or c'eſt ce qui eſt contraire à l'expérience, qui montre que la diſſolution des métaux ſe fait dans ſon eſtomac de la même maniere qu'elle auroit été faite hors de ce ventricule, ſi le cuivre avoit été remué & broïé avec des herbes, ou quelque liqueur aci-

Comment elle digere.

de ou salée, de quelque nature qu'elle puisse être. Il est donc croïable que l'Autruche étant un animal vorace, qui a besoin d'avaler quelque chose de dur pour l'aider à broïer sa nourriture, elle abuse de l'instinct que la nature lui a donné pour cela, lorsqu'elle avale du fer & principalement du cuivre, qui se change en poison dans son estomac, au lieu de se tourner en nourriture. En effet, nous avons apris de ceux qui gouvernent ces animaux dans la Ménagerie de Versailles, que les Autruches qui avalent beaucoup de fer ou de cuivre, meurent bien-tôt après, & qu'ils ont ordre d'empêcher qu'on ne leur en jette.

Ses œufs. L'extrême chaleur de son temperamment ne contribue pas peu à sa fécondité. Sa ponte est ordinairement de quatre-vingts œufs, dont chacun pése douze ou quinze livres, & peut faire le repas de six ou sept personnes. Leur cocque est presque aussi dure que la pierre; ainsi ce n'est pas dans la crainte de les casser que l'Autruche les abandonne, & qu'elle

laiſſe au Soleil le ſoin de faire éclore ſes petits. Il y a plus d'aparence que c'eſt ou par oubli, car elle les pond en différens endroits & les couvre de ſable; ou par une dureté d'inſtinct, dont l'Ecriture (*m*) fait un ſimbole de cruauté. Ses petits n'en viennent pas moins heureuſement, puiſqu'on voit les Autruches par troupeau dans pluſieurs Iſles des Indes, dans l'Arabie, la Syrie, l'Afrique, & l'Amérique méridionale. La crédulité des Arabes leur a fait dire que cet animal couvoit ſes œufs par ſes ſeuls regards. Voici comment s'en exprime un Voïageur (*n*): » J'ai lu dans un vieux Manuſcrit » Arabe, que lorſque cet oiſeau » veut couver ſes œufs, il ne ſe met » pas deſſus comme font les autres, » mais le mâle & la femelle les cou- » vent avec leurs regards ſeulement; » & lorſque l'un d'eux a beſoin » d'aller chercher ſa nourriture, il » avertit ſon compagnon par ſon

(*m*) JOB XXXIX, v. 14 *& ſeq. Item.* JEREM. *Thren.* c. IV, v. 3. V. BOCHARD, *Hieroſ* I. part. L. I, c. 3.

(*n*) LE P. VANSLEBE, Relat. d'Egypte, p. 103.

» cri, & celui-ci reſte, continuant
» à regarder ſes œufs, juſqu'à ce
» que l'autre ſoit revenu ; & de
» même encore, quand celui-ci a
» beſoin à ſon tour d'aller chercher
» ſa nourriture, il avertit de la
» même maniere ſon compagnon,
» afin qu'il demeure, & afin qu'in-
» ceſſamment l'un d'eux ſoit tou-
» jours pour regarder ſes œufs, juſ-
» qu'à ce que les pouſſins ſoient
» éclos ; car s'ils diſcontinuoient
» d'un moment, ils ſe corromproient
» & n'auroient aucun pouſſin. » Mais
cette prétendue obſervation eſt une
fable qui ne mérite pas qu'on y ajoute
foi. Les Ethiopiens mangent ces
œufs (o), & les regardent com-
me un mets exquis. Ils font des vaſes
de leurs coques, ou même des bon-
nets qu'ils eſtiment beaucoup. Quoi-
que la chair de cet oiſeau ſoit dé-
goutante & de mauvaiſe odeur, les
Peuples de Numidie ne laiſſent pas
d'en manger. Il faut au contraire que
la cervelle ait un goût particulier &
excellent, puiſque l'Empereur He-

(o) MARMOL. Deſcript. de l'Afrique.

liogabale (p) fit ſervir celle de ſix cens Autruches dans un grands repas qu'il donna à toute ſa Cour. Ælien dit auſſi (q) que les Rois des Indes en faiſoient leurs délices.

Avant l'année 1597 (r), on n'avoit point vû de Caſoar en Europe, & nul Auteur des Anciens & des Modernes n'en avoit parlé. Les Hollandois en aporterent un au retour de leur premier voïage aux Indes Orientales. Il leur avoit été donné comme une choſe rare par un Prince de l'iſle de Java. En 1671, le Gouverneur de Madagaſcar en envoïa au Roi un qu'il avoit acheté des Marchands qui revenoient des Indes, & qui vécut quatre ans à Verſailles. C'eſt le premier qui ait paru en France, & depuis on en a aporté d'autres, qui ont été examinés & diſſéqués par Meſſieurs de l'Académie des Sciences. Caſoar.

Cet Oiſeau eſt, après l'Autruche, Sa deſcription.

(p) LAMPRIDIUS *in Heliogabalo.*
(q) ÆLIAN L. XIV, c. 13.
(r) Memoires de l'Acad. tom. III, part. 3. p. 155 & *ſuiv.*

le plus grand & le plus gros de tous ceux que nous connoiſſons. L'un de ceux qui ont été diſſéqués à Paris, avoit cinq piés & demi de long depuis l'extrêmité du bec, juſqu'à celle des ongles ; les jambes avoient deux piés & demi depuis le ventre juſqu'au bout des ongles ; la tête & le col un pié & demi ; le plus grand des doigts, compris l'ongle, portoit cinq pouces de long ; & l'ongle ſeul du petit doigt avoit trois pouces & demi. Mais l'aîle qui n'eſt compoſée que de cinq tuïaux dégarnis, étoit ſi petite, qu'elle ne paroiſſoit point, étant cachée ſous les plumes du dos. On voit par la figure qui eſt dans les Mémoires, que la tête, le col & la boſſe de l'eſtomac de cet animal ſont ſans plumes ; que le reſte du corps paroît plûtôt garni de poil que de plumes ; que les appendices de chair dont le bec des poules eſt ordinairement garni, ſont au bas du col en cet oiſeau ; que la tête eſt couverte d'une fort grande crête, ſemblable au cimier d'un caſque ; que le bec eſt fendu par le

bout; qu'au lieu de plumes, les aîles n'ont que cinq tuïaux ſans barbes; & que le croupion & les piés ſont extraordinairement gros.

Ce qui couvre le corps du Caſoar reſſemble mieux à du poil qu'à des plumes, tant leurs barbes ſont dures, pointues & clair ſemées. La plûpart de ces plumes ſont doubles, aïant deux longues tiges, qui ſortent d'un même tuïau fort court, celles qui garniſſent le croupion ont un peu plus d'un pié, & aprochent du crin du Cheval, ou des ſoies du Sanglier, ſans jetter aucunes fibres. Leur tige eſt platte, noire, luiſante, & par nœuds en-deſſous; & de chaque nœud il ſort une barbe. Tout le col du Caſoar eſt dégarni de poil & de plumes comme la tête du Coq d'Inde, & il eſt tacheté de marques bleues, violettes & rouges. Singularité de ſes plumes.

La fable s'eſt jointe à l'hiſtoire pour faire du Pelican un ſimbole parfait de la tendreſſe paternelle, & de ce que nous avons de plus auguſte dans la Religion. On n'a pas Pelican.

encore découvert juſqu'à préſent ſur quelle autorité les Peres de l'Egliſe ont dit (*ſ*), que la femelle du Pelican tuoit ſes petits, à force de les careſſer & de les frotter avec ſon bec ; qu'elle demeuroit auprès d'eux pendant trois jours, donnant les marques d'une extrême douleur ; que le mâle, encore plus ſenſible qu'elle, ſe déchiroit la poitrine à coup de bec, & que le ſang qui en ſortoit rendoit la vie à ſes petits. On ne trouve rien de ſemblable dans tous les Naturaliſtes anciens qui nous ſont connus. C'eſt, dit Voſſius (*t*), une fable inventée par un eſprit amateur des figures & des Hieroglyphes, pour faire alluſion à Jeſus-Chriſt, qui nous a rendu la vie par l'effuſion de ſon ſang.

Il eſt vrai qu'il y a quelque choſe dans le Pelican qui peut avoir fait naître cette idée, quoique d'une maniere éloignée. Cet Oiſeau a deux noms parmi les Anciens ; Ariſtote

(*ſ*) PHYSIOLOGUS EPIPHANII, c. VIII. AUG. *in Pſ.* 101. ISIDOR. *Origin.* L. XII, c. 7 *& alii.* Vide PIERIUM. *Hieregl.* L. XX, p. 145 *& ſeq.*

(*t*) VOSSIUS *de Idolol.* L. III, c. 84.

(*u*) &

(*u*) & Ælien (*x*) l'appellent *Pelican*, ou *Pelecan*, & Pline (*y*) le nomme *Onocrotalus*. Le premier de ces noms ſignifie une choſe qui coupe ou qui perce; & l'autre, le bruit que fait un âne par ſa voix. Les Modernes qui ſe ſont plûtôt arrêtés à la ſignification de ces noms, & aux raports qu'ils ont aux propriétés de différens Oiſeaux, qu'aux deſcriptions que les Anciens nous ont laiſſées de celui-ci, trouvent de la difficulté à marquer quel eſt l'oiſeau que l'on doit apeller Pelican, & ce que c'eſt que l'Onocrotale. Quelques-uns (*z*) croient que le Butor eſt l'Onocrotale, parce qu'il perce la terre avec ſon bec, & qu'il y fait un bruit conſidérable. D'autres (*a*) veulent que le Pelican des Anciens ſoit la Palette, à cauſe de la figure de ſon bec qui reſſemble à une coignée. Mais on voit dans les Mémoires de l'Académie, que la

(*u*) *De Anim.* L. IX, c. 10.
(*x*) Lib. III, c. 20.
(*y*) PLIN. L. X, c. 47.
(*z*) BELON. Des Oiſeaux, L. III, c. 2.
(*a*) MANDELSLO, p. 88.

nature ne le lui a pas formé pour cet uſage. Voſſius (*b*) ne doute pas que ce ne ſoit le *Picus Martius*, & Bochart (*c*) rapporte pluſieurs témoignages pour prouver que c'eſt le *Nicticorax* de David. Ce ſont peut-être ces variations qui ont fait dire au Pere Hardouin (*d*) que le Pelican étoit un oiſeau inconnu & fabuleux.

Sa deſcription.

Cependant, la deſcription que nous en ont laiſſé les Anciens, s'accorde ſi parfaitement avec les obſervations des Modernes, qu'on ne peut révoquer en doute l'exiſtence de cet Oiſeau, ſoit qu'on le nomme Pelican, ſoit qu'on le nomme Onocrotale, ſuivant ſes deux propriétés différentes. Il en eſt de terre, il en eſt d'aquatiques, & la figure des uns & des autres, eſt à peu près la même. L'un de ceux dont il eſt parlé dans les Mémoires de l'Académie (*e*), avoit onze piés de long d'une extrémité des aîles à l'autre; cinq

(*b*) VOSSIUS. *Loc. cit.*
(*c*) *Hieroſoic.* 2 part. L. II, c. 20, p. 276.
(*d*) PLIN. Lib. X, cap. 40
(*e*) Tom. III, part. 3.

depuis le bout du bec jusqu'à celui des ongles. Le bec, qui portoit un pouce & huit lignes de largeur, avoit quatorze pouces de long; les pieds, depuis le ventre jusqu'au bout des ongles, avoient quinze pouces; le plus grand doigt en avoit quatre & demi, & le col étoit long de dix pouces.

La force de cet Oiseau surpasse sa grandeur. Aldrovande (*f*) rapporte d'après Sanctius qu'un Onocrotale laissa tomber un enfant Ethiopien, qu'il avoit enlevé extrêmement haut, de même que les Aigles emportent quelquefois des Lapins & des Agneaux pour les donner à leurs petits. Comme ceux-ci, qui ont la gloire de primer sur le reste des oiseaux, il prend son essor jusques dans les nues. Culmanus dans une Lettre écrite à Gesner célébre Naturaliste (*g*), parle d'un Onocrotale privé, qui s'élevoit si haut, qu'il ne paroissoit pas plus gros qu'un Hirondelle. Après avoir suivi long-

Sa force & son vol.

(*f*) *Ornithol.* L. XIX, c. 2.
(*g*) *Ornithol.* L. III.

tems l'Empereur Maximilien, volant au-deſſus de l'armée quand on marchoit, il fut enſuite nourri par l'ordre de ce Prince ſur le pié de quatre écus par jour, & l'on aſſure qu'il vêcut quatre-vingts ans en Alemagne. Ces obſervations ſe raportent parfaitement à celles que l'on a faites ſur pluſieurs Pélicans qui ont été dans la Ménagerie de Verſailles ſous le regne de LouisXIV. On y a remarqué que c'étoient les ſeuls animaux dont il ne ſoit mort aucun pendant plus de douze ans.

Son plumage. Des deux qui furent diſſéqués à Paris, le premier avoit tout le plumage blanc, excepté les aîles, où il ſe trouvoit du noir & du brun en quelques endroits; la blancheur des autres plumes étoit mêlée d'un peu de rouge couleur de chair. Le ſecond n'avoit point de blanc pur, mais il étoit par-tout de couleur de chair, ſans aucunes plumes noires. On en a vu de gris preſque par-tout le corps, à la réſerve de l'extrêmité des aîles, qui étoit blanche. Quelques-uns ont une touffe de plumes

derrière la tête, d'autres ne l'ont pas; ce qui fait voir qu'il y a quelques légères différences dans le plumage de cet oiseau.

Mais il est aisé de le reconnoître à une marque qui lui est particulière. Il a sous le bec, que nous avons dit être de quatorze pouces de long, une large poche qui s'étend jusqu'au milieu du col, & qui est sans plumes, dans laquelle il garde ce qu'il prend pour sa nourriture, jusqu'à ce qu'il l'ait préparé à la digestion. Lorsqu'il n'y a rien qui puisse l'incommoder, il l'avale entierement; mais s'il sent quelque chose d'indigeste, il rejette tout, & ne choisit que ce qui lui est bon. Les Anciens l'ont expressément remarqué comme les Modernes. Les Pelicans aquatiques, dit Aristote (*h*), avalent beaucoup de coquillages, qu'ils gardent jusqu'à ce que la chaleur ou une liqueur dissolvante les aient fait ouvrir; ils les rejettent ensuite, & ne prennent que ce qui leur est bon. Ælien dit la même chose en termes

Sa poche.

(*h*) *De Anim.* L. IX, c. 10 & *lib. Memorabilium.*

encore plus clairs (*i*). Ce qu'il dit ailleurs (*l*) de l'oiſeau des Indes qu'il nomme *Cela*, reſſemble ſi parfaitement en tout à l'Onocrotale, que Caſaubon a remarqué que c'étoit le même oiſeau ſous deux noms différens. Suivant Pline (*m*), l'Onocrotale ne differe de l'Oie qu'en ce qu'il a ſous la gorge une eſpèce de ventre fort grand, d'où il retire ſa nourriture pour choiſir ce qui lui convient.

Jean-Georges Volkamer dans ſes Ephémerides de la nature, dit (*n*) avoir vû à la Foire de Leyde un Pelican, que ſon maître gardoit depuis cinquante ans. Il étoit plus grand & plus fort qu'un Aigle, mais très-ſemblable à cet oiſeau par ſa figure & par ſa couleur, excepté que depuis la tête juſqu'aux aîles il blanchiſſoit de vieilleſſe. Il prétend que c'eſt de tous les oiſeaux celui qui vit le plus long-tems, qu'il rajeunit comme l'Aigle, & que ſouvent

(*i*) *De Anim.* L. III, c. 20.
(*l*) Lib. XVI, c 4.
(*m*) *Hiſt. nat.* Lib. X, c. 47.
(*n*) DECAD. III, AN. IV, p. 247 & ſuiv.

il passe un siécle. Il ajoûte que ce faux œsophage qu'il a sous le col, forme une capacité assez grande, pour qu'on y puisse mettre la main, comme il fit, qu'il y manía les alimens qui y étoient; qu'il les sentit à demi digerés, si chauds qu'il lui brûloient la main; & que c'est de-là qu'il les retire pour les donner à ses petits.

Puisque les Anciens avoient déja observé comme Volkamer cette singularité du Pelican, il ne faut pas douter qu'elle ne soit le seul fondement sur lequel est fondée l'allusion des Peres de l'Eglise, quand ils ont dit que cet oiseau se déchiroit les entrailles avec le bec, pour nourir ou faire revivre ses petits du sang qui en découle. Mais on pourroit en dire autant de la plûpart des autres oiseaux, que tout le monde sait prendre une grande quantité de nourriture, dont ils se rempliſſent le gosier pour la porter ensuite à leur femelle quand elle couve, ou à leurs petits.

Ce que les Peres Latins ont attribué au Pélican, n'est rien par com- Phœnix.

paraiſon aux fables puériles que les anciens Grecs nous ont débitées ſur le Phœnix, oiſeau auſſi fabuleux que leur célébre chimere. Ils le repréſentoient (o) de la grandeur d'un Aigle, la tête timbrée d'un pennage exquis, les plumes du col dorées, les autres pourprées, la queue blanche, mêlée de pennes incarnates, & les yeux étincelans comme des étoiles. Le Sénateur Manilius eſt le premier qui en ait donné la connoiſſance aux Latins au retour d'une expédition en Orient. Ce qu'il en racontoit parut ſi merveilleux, que le bruit s'en répandit auſſi-tôt. On le crut d'autant plus volontiers, qu'il citoit le témoignage conſtant des Grecs & des Orientaux, & qu'on ne pouvoit eſperer de s'en aſſûrer par ſoi-même.

Fable ſur cet Oiſeau.

L'erreur étoit auſſi autoriſée que le fait le plus conſtant; & l'on en parloit comme d'une choſe avouée

(o) HEROD. L. II. PLIN. L. X, cap. 2. SOLIN. *Polyhiſtor.* cap. 33. PIER. *Hieroglyf.* Lib. XX, *fol.* 144.

pour certaine de tout le monde. Saint Clément Pape (p) écrivant aux Corinthiens, au nom de l'Eglise de Rome, ſe ſert de l'exemple d'un Phœnix pour leur prouver la réſurrection ; il raporte tout ce que l'on diſoit de cet oiſeau extraordinaire. Voici comment il s'exprime : « Conſiderons ce prodige qui arrive dans » l'Orient, où l'on voit un oiſeau » qui s'apelle Phœnix ; qui eſt le » ſeul & l'unique de ſon eſpèce. Cet » animal vit l'eſpace de cinq cens » ans ; & lorſqu'il ſe ſent près de » mourir, il ſe fait un nid de myr- » rhe, d'encens, & d'autres aromates ; » il y entre, & après un certain tems, » il y finit ſes jours. De ſa chair » pourrie il naît une eſpèce de Ver, » qui s'étant nourri quelque tems de » la ſubſtance de cet animal, com- » mence d'abord à ſe couvrir de » plumes ; & lorſqu'il eſt devenu » plus fort, il prend le nid où ſont » renfermés les os de celui dont il » eſt né ; & paſſant d'Arabie en E- » gypte, il s'avance juſqu'à la ville

(p) S. CLEM. *Epiſt.* I. n. 25.

» d'Heliopolis. Là en plein jour, & » à la vue de tous les ſpectateurs, » il vient en volant mettre ſes os ſur » l'Autel du Soleil; & enſuite il ſe » retire. Les Prêtres Egyptiens vont » auſſi-tôt conſulter leurs annales, & » après d'exactes ſuputations, ils » trouvent que cet oiſeau eſt venu » préciſément au bout de cinq cens » ans ». De l'Italie la fable paſſa en Afrique, comme on le voit par Tertullien (q) qui cite cet exemple pour prouver la même choſe que ſaint Clement. Mais les Anciens varient ſur la mort du Phœnix. La plûpart diſent (r) que lorſqu'il ſent arriver ſa fin, il ſe met ſur ſon bucher, qu'il l'allume par le battement de ſes aîles & par les raïons du ſoleil, qu'il s'y laiſſe conſumer, & que c'eſt de ſes cendres qu'il en renaît un autre, ce qui l'avoit fait conſacrer au Soleil (s). La durée de ſa vie fait un

(q) TERTUL. *De Reſurrect. carn.* cap. 12, p. 387.

(r) Voïez ces endroits cités par le Pere Hardouin, au commencement du dixiéme Livre de Pline; Voïez auſſi Gattakerus. *Adverſar. I*, pag. 180.

(s) TACIT. *Annal.* L. VI, c. 28.

fecond ſujet de variations. Un Roi d'Ethiopie, dont la lettre à un Pape eſt citée dans Voſſius (*t*), ne lui donne que trois ſiécles. Herodote, Ælien, Philoſtrate, Orus, Ovide, Tacite, Victor, lui donnent quatre cens quarante ou cinq cens ans. Pline, ſur le témoignage de Manilius, dit ſix cens ſoixante. Martial & Lactance, mille ; & les Auteurs Arabes, Egyptiens, & les Rabins, vont bien au-delà, parce, diſent-ils, qu'il n'a pas mangé du fruit deffendu (*u*). Malgré ces contradictions, & l'aveu même de pluſieurs de ces Ecrivains, qui conviennent ſincérement que ce que l'on dit du Phœnix eſt équivoque, Tacite n'en révoque point en doute la réalité, & il paroît convaincu qu'on avoit vu cet oiſeau en Egypte dans certains tems (*uu*) D'autres (*x*) qu'il en étoit venu à Rome, dont la préſence avoit an-

(*t*) *De Idolol.* L. III, c. 99.

(*u*) V. BOCHART. *Hieroſ.* Part. II, Lib. VI cap. 5.

(*uu*) *Ubi ſupra*; & AUREL. VICTOR dit qu'il y parut la ſixiéme année de l'Empereur Claude ; *In Claudio.*

(*x*) DION. CASS. L. LVII. XIPH. *In Tiberio.*

noncé aux Augures de ſiniſtres événemens, comme la mort de Tibere. Le P. Martinius aſſûre qu'on le vit paroître à la Chine au commencement du regne de Kahoar IV. Pluſieurs le font venir des Indes.

Mais pour aſſûrer qu'un oiſeau extraordinaire qui paroît eſt le Phœnix, il faudroit être ſoi-même certain que c'eſt le même qui avoit paru pluſieurs ſiécles auparavant ; il faudroit l'avoir vu naître des cendres ou de la chair de ſon prédéceſſeur, ſans quoi on ne peut plus marquer ſa naiſſance, la durée de ſa vie, ſa mort ſinguliere, & tout ce qui fait le merveilleux de cet oiſeau. Or c'eſt ce qui n'eſt pas poſſible, puiſque la plûpart des Auteurs le font naître aux Indes, quelques-uns en Arabie, d'autres vers les ſources du Nil, tous dans des lieux retirés ou déſerts. D'ailleurs c'eſt un oiſeau paſſager qui ne donne pas le loiſir de l'examiner, & qui ne revient, dit-on, qu'après pluſieurs ſiécles. C'eſt donner du poids à de telles fi-

fictions que de s'arrêter à les réfuter.

L'erreur vient de l'équivoque (y) qu'il y a dans le mot de Phœnix, ou Φοῖνιξ qui signifie également un Palmier, ou un oiseau de ce nom. Parce que la moële du Palmier est très-nourissante, agréable au goût & bonne pour la santé, on a dit qu'elle faisoit vivre très-long-tems, qu'elle guérissoit de dangereuses maladies, & qu'elle retiroit des portes & des bras de la mort. Le même nom de Φοῖνιξ a fait transporter toutes ces qualités à l'oiseau qui le portoit. Il importe peu de savoir si ce sont les Grecs, les Rabins, les Arabes ou les Egyptiens qui ont commencé l'allusion, & qui l'ont ornée des belles circonstances, du nid, des parfums, de l'embrasement, de la mort, de la résurrection & d'un hommage rendu au Soleil dans la Ville où il est adoré. On sait qu'il fut toujours permis aux Poëtes & aux Peintres de hazarder des fictions, qui ne se-

Origine de l'erreur.

(y) BOCHART. *Loco cit.* LE P. LE BRUN, Pratiques superst. t. 1, c. 5.

roient point recevables, ſi elles venoient de toute autre perſonne. Quelques vers accompagnés de la figure d'un oiſeau qui renaît de ſa cendre, ſuffiſent pour donner du cours à l'erreur, parmi des peuples qui ſe repaiſſoient auſſi volontiers de ces ſortes d'imaginations, que ceux que nous avons nommés. Bede avoit déja découvert cette ſource d'illuſion, en écrivant ſur cet endroit du Livre de Job, où le ſaint Homme dit, qu'il (z) mourra dans le petit nid qu'il s'eſt fait, & qu'il multipliera ſes jours comme le Palmier; c'eſt-à-dire, en ſtile figuré, comme le Phœnix. Tertullien, au contraire (zz), a ſubſtitué la comparaiſon de l'oiſeau à celle de l'arbre, dans ces paroles de David: *Juſtus ut palma florebit.* Il a dit: *Florebit enim velut Phœnix de funere, id eſt de morte.*

Le Semende. Quoique toutes ces réflexions fuſſent connues à Céſar Scaliger (a),

(z) Job. C. XXIX, v. 18.
(zz) *De Reſur. carn.* c. 12, p. 387.
(a) *Exercit.* 233.

il a prétendu néanmoins qu'il y avoit un Phœnix réel, & que c'étoit le *Semend* ou *Semendal*, que l'on a trouvé dans les contrées méridionales des Indes. Cet oiſeau (*b*) a le bec percé à trois étages, comme des tuïaux d'orgue, par leſquels on dit qu'il rend des ſons admirables, lorſqu'il eſt ſur le point de mourir. Il ſe forme un bucher de bois odoriferens, qu'il allume par le battement de ſes aîles; il s'y brule, & de ſes cendres on voit ſortir un Ver particulier, que le tems change en oiſeau. Mais la fable ſe manifeſte encore dans les propriétés imaginaires de cet animal. Ce chant mélodieux inſpiré par les aproches de la mort, tel qu'on l'attribue auſſi au Cigne & au Phœnix, eſt un diſcours fabuleux, dont on ne peut donner aucune preuve (*c*), quoiqu'on ait avancé que certaines nations, accoutumées aux exercices de la vie champêtre, en-

(*b*) CARDAN. *De Subtilit.* L. X. *En navigation. Nicolai Contii à Poggio data.*

(*c*) PHILOST. *In vitâ Apoll. Tyan.* L. I. c. 20 & L. III, c. 49. *cum notis Olearii.*

tendoient le ſens du chant des oiſeaux & du cri des animaux. Il eſt cependant vrai, ſuivant le témoignage de pluſieurs Anciens, qu'il y avoit aux Indes (*d*) un oiſeau peut-être unique dans ſon genre, qui vivoit au milieu des flâmes ſans en être endommagé, qui y mettoit ſes œufs, & forçoit ſes petits à y entrer. On faiſoit des habits avec ſes plumes, & on les paſſoit par le feu pour les nettoïer. Les uns ont apellé cet oiſeau *Semende* ou *Semendal*, & *Salamandre*. Mais celle-ci eſt une eſpèce de Lézard (*e*). S'il n'avoit rien d'extraordinaire que de réſiſter aux ardeurs d'un élément qui ſemble être fait pour tout détruire, on ne devroit pas (*f*) par cette raiſon le regarder comme fabuleux. Tout le monde ſait qu'il y a dans le bas Languedoc, une ſorte de toile faite

(*d*) *Ex variis Autoribus Arab. apud* BOCHART. *Ibid.* p. 823.

(*e*) V. les Memoires de l'Académie, Tom. III, Part. III, p. 77. & PIER. *Hierogl.* L. XVI, f. 119, & ſeq.

(*f*) Caſaubon en donne pluſieurs exemples. *In Athen.* L. VIII, c. 13, p. 619.

d'une

d'une pierre particuliere, nommée *Alun de plumes*, dont on ſe ſert à table comme d'une ſerviette ordinaire, & que l'on jette dans le feu quand elle a beſoin d'être néttoïée; de la même maniere que l'on mettroit les nôtres à la leſſive.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

CHAPITRE VII.

Révolutions des Indes anciennes.

On ne trouve point de ſuites des Rois des Indes.

IL ne ſeroit point étonnant que dans une Hiſtoire particuliere des Indes recueillie d'un ſi grand nombre d'Ecrivains tant anciens que modernes, le Lecteur s'attendît à trouver une ſuite des Princes qui ont régné dans ces vaſtes & floriſſantes contrées. Elle nous aprendroit ſans doute, beaucoup d'événemens intéreſſans, ſoit pour la guerre, ſoit pour la paix, ſoit pour les arts & les ſciences; elle nous feroit connoître le caractere de la Nation & des Rois qui l'ont gouvernée; l'hiſtoire en ſeroit beaucoup plus inſtructive & plus amuſante. Mais quelques recherches que j'aie faites ſur cette matiere, je n'ai rien découvert; & j'oſe dire qu'il n'eſt aucun Ecrivain connu qui ait donné cette ſuite de Princes que j'aurois voulu trouver.

Tous ceux qui ont écrit sur les Indes n'en ont parlé qu'en voïageurs qui s'attachent plûtôt aux curiosités, aux choses extraordinaires du païs & à son état présent, qu'à ce qui s'y est passé avant eux. Nous n'avons, d'ailleurs, point d'Ecrivains naturels de la Nation, qui nous ait donné la succession de ses Rois. Ainsi il n'est pas étonnant qu'elle nous soit entiérement inconnue.

Leurs forces militaires.

Cependant il est certain que le gouvernement des Indes fut toujours Monarchique ; que les Rois y étoient plus multipliés que dans toute autre Nation du monde ; & que plusieurs d'entr'eux s'étoient acquis l'Empire sur un grand nombre d'autres. Pline (g), qui avoit sous les yeux différentes Relations, raporte que les Indiens comptoient cent cinquante-trois Rois depuis les conquêtes de Bacchus jusqu'à celles du grand Alexandre ; qui faisoient pour eux deux époques mémorables. Il est vrai que ce nombre de Souverains devient suspect par l'exagé-

(g) Hist. Nat. L. VI, c. 18 & 19.

ration de l'intervale qu'il met entre ces deux Conquérans, en comptant 6402 ans & trois mois; à moins que leurs années, du moins dans les premiers tems, ne fuſſent beaucoup plus courtes que les nôtres comme chez les anciens Egyptiens. Ce qu'il ajoûte n'a rien de contraire aux regles de la vraiſemblance. Il dit que les ſujets du Roi des Gangarides lui entretenoient ſoixante & dix mille hommes de pié, mille chevaux & ſept cens éléphans; que les Galmodreſiens & leurs alliés ſoldoient à leur Prince cinquante mille hommes de pié, trois mille chevaux & quatre cens éléphans; que la Province des Andares, plus riche & plus étendue que toutes les autres, avoit pour la deffenſe de ſes confins cent mille hommes de pié, deux mille chevaux & mille éléphans; que la contrée des Praſiens dont Palimbrote étoit la capitale, pouvoit lever ſix cens mille Fantaſſins, trente mille Cavaliers & neuf mille éléphans. A la faveur de ce foible raïon de lumiere, on voit, 1°. combien les Indes é-

toient peuplées, puiſque la ſeule claſſe des gens de guerre fourniſſoit un ſi grand nombre de combattans dans chaque Province. La raiſon en eſt aiſée à concevoir, c'eſt que l'air y eſt très-pur, les alimens fort ſains & abondans, & que jamais les Indiens ne ſortoient de leur païs pour aller s'établir ailleurs. 2°. Il ſemble que l'uſage étoit parmi eux de ne point païer d'impôts & de ſubſides annuels au Prince ; mais qu'ils ſe chargeoient de défraïer ſa maiſon & ſes troupes, comme il ſe pratiquoit chez les Perſes leurs voiſins, ſous les régnes de Cyrus & de Cambyſe. 3°. On voit combien les Eléphans étoient communs dans le païs, & de quelle utilité ils étoient à la guerre. 4°. Il paroît, au contraire, que les Chevaux y étoient rares ; puiſque dans les armées, il n'y avoit aucune proportion de la Cavalerie à l'Infanterie. Ceux qui naiſſent dans le païs ſont d'un médiocre uſage ; les bons viennent de Perſe.

Au défaut de plus grandes lu- Révolutions

mieres, il faut avoir recours à quelques révolutions éclatantes qui ont occasionné un changement dans le gouvernement de la partie occidentale des Indes. Ces contrées ont fait de tous tems un objet d'émulation pour les Héros de l'Asie, de l'Egypte & de la Grece. Une ancienne tradition aprenoit que Bacchus & Hercule y avoient porté leurs armes. Mais comme il y eut plusieurs Conquérans de ce nom, les Auteurs varient (*h*) sur ceux qui pénétrerent les premiers jusqu'aux Indes; & après de longues discussions, on laisseroit encore des difficultés à résoudre sur ce point & des incertitudes réelles. Il semble néanmoins que ce Bacchus étoit le fils de Sémele; mais on ne peut rien décider sur Hercule.

Megasthene dit dans Arrien (*i*), que Semiramis, qui avoit formé le

(*h*) Voïez sur cette question Lucien *in Bacch.* ARRIAN. *de Exped. Alex.* pag. 318, 319 & 321. DIOD. L. II, p. 123. STRABO. L. XV; p. 711. Q. CURT. L. VIII, c. 10. PHILOST. *Vita Apoll.* l. II, c. 8 & 9. PLIN. L. VI, c. 16 & 17.

(*i*) *In Indicis* c. 5.

projet d'envahir toute l'Aſie, fut ſurpriſe par la mort, lorſqu'elle ſe préparoit à marcher contre les Indes.

Sous Seſoſtris.

Quoique Arrien révoque en doute l'expédition de Seſoſtris dans ces Provinces reculées, elle eſt ſi formellement atteſtée (*l*) par d'autres, qu'on ne peut ſe refuſer à leurs témoignages. Mais elle n'eut aucune ſuite pour le gouvernement, ce Prince n'aïant pas même rendu tributaires les peuples qu'il avoit ſubjugués par la terreur de ſes armes, content de les avoir ſoumis à ſa puiſſance. Ses ſucceſſeurs n'entreprirent pas même de conſerver ſes conquêtes.

Sous Darius Hiſtaſpe.

Celles de Darius fils d'Hiſtaſpe eurent des ſuites plus réelles. Confus d'avoir eu un ſi mauvais ſuccès dans les déſerts de la Scythie, il tourna ſes armes contre les Indiens. Il entra dans leurs Roïaumes par ſurpriſe (*m*), il les réduiſit ſous ſon

(*l*) V. l'Hiſt. d'Egypte. p. 232 & ſuiv.
(*m*) V. l'Hiſt. des Perſes. p. 218.

obéiſſance ; il leur impoſa un tribut de ſoixante talens d'or, qui font près de onze millions par an ; il fit de ſa conquête la vingtiéme Satrapie de ſon Empire, & rendit les peuples ſes vaſſaux. Ils ſervirent déſormais en cette qualité ſous les enſeignes de la Perſe. On en voit dans le dénombrement des armées de Xercès, d'Ochus & de Darius Codoman, le dernier de cette Monarchie.

Sous Alexandre. Il eſt vrai-ſemblable que le fils d'Hyſtaſpe n'avoit conquis que juſqu'au fleuve Indus ; mais Alexandre s'étendit bien au-delà (*n*). Ce Prince à qui rien ne réſiſta jamais efficacement que ſes Soldats, avoit réſolu de pénétrer juſqu'aux extrémités du continent, pour profiter des faveurs de ſa fortune, & il ſe préparoit à paſſer l'Hyphaſe quand les Macédoniens refuſerent de le ſuivre. Auſſi les Anciens ne connurent-ils exactement les Indes que juſqu'à ce Fleuve. Déja le vainqueur poſſédoit

(*n*) Voïez l'Hiſt. des Macédoniens, Part. V, Liv. V.

ſous

ſous ſa puiſſance la plus grande partie de ce vaſte Roïaume. Le bruit de ſa valeur & de ſes victoires contre les Perſes & les Bactriens y avoit retenti long-tems avant ſon arrivée. Dès qu'il fut entré ſur les frontieres, Taxile, l'un des plus illuſtres Princes de la Nation, alla lui faire hommage de ſa couronne. Mais le Héros, content de ſa ſoumiſſion, le laiſſa ſur le Trône de ſes peres, & lui montra que la généroſité & la grandeur d'ame n'étoient pas moins eſtimables en lui que les vertus guerrieres, qui l'avoient annoncé de ſi loin. Preſque tous les Rois du païs marcherent ſur les traces de Taxile, & s'en retournerent auſſi ſatisfaits. Porus qui avoit témoigné tant de réſiſtance juſqu'au moment où il n'étoit plus en état de réſiſter, fut moins vaincu par les armes que par l'humanité d'Alexandre. Ce Prince le traita en Roi comme il l'avoit demandé; il agrandit la puiſſance de ſon ſceptre; il l'établit ſur la plus grande partie des Rois qui étoient devenu vaſſaux & tributaires du Hé-

ros de Macédoine, & il ordonna qu'après son départ Porus représenteroit Alexandre. Nous avons par effet remarqué (o) qu'un des successeurs de cet illustre Roi des Indes, envoïa des Ambassadeurs à César, pour l'assûrer que quoiqu'il commandât à six cens Rois de sa Nation, il étoit néanmoins prêt à lui obéïr, & à le suivre avec tous ses sujets par-tout où il voudroit le mener combattre.

L'expédition d'Antiochus le Grand dans les Indes, ne paroît pas avoir été bien considérable. Il y fit seulement alliance avec Sophagazone (oo), qui lui donna plusieurs éléphans & des vivres. Ne voulant pas pénétrer plus loin pour des raisons que les Historiens ne nous apprennent pas, il repartit pour l'Arachosie, laissant Androstènes de Cyzique pour avoir soin d'emporter l'argent que Sophagazone étoit convenu de lui donner.

(o) *Supra*, p.
(oo) POLYB. L. XI, Hist. c. 8.

CHAPITRE VIII.

Du Commerce des Anciens aux Indes.

CEtte connoiſſance que les Indiens avoient de la valeur & du mérite du Conquérant Romain, ſupoſoit donc en eux un commerce habituel (*p*) & fréquent avec les Occidentaux depuis la guerre des Macédoniens. Les Gouverneurs & les Colonies qu'Alexandre y avoit laiſſées, introduiſirent dans le païs, non-ſeulement la langue (*q*), mais encore la Religion des Grecs; ce qui occaſionna des voïages continuels & réciproques de la Grece, de la Syrie & de l'Egypte aux Indes. Le récit avantageux que l'on faiſoit de ces Roïaumes nouvellement découverts, engagea Ptolémée Philadelphe à y envoïer Megaſthène & Denys (*r*), pour lui rendre un compte exact du caractere de ces

(*p*) STRABO, p. 118. PLIN. L. VI, cap. 23 PHILOST. *in vitâ Apoll.* L. III, c. 35.

(*q*) PHILOST. *Vita Apoll.* L. III, c. 14.

(*r*) PLIN. L. VI, c. 17. STRABO. L. II. p. 70. & L. XV. *per totum.*

contrées, du génie de la Nation, & de la force de ſes Rois. Mais l'un & l'autre en impoſerent au public les fables ridicules, dont ils crurent embellir leur relation. Il auroit fallu porter la crédulité au dernier excès pour ajoûter foi aux contes puériles qu'ils débiterent, peut-être afin d'enchérir ſur ceux de Cteſias, de Néarque & d'Oneſicrite. Daïmaque & Eratoſthène marcherent à peu près ſur les mêmes traces. Ils cherchoient plus à dire des merveilles ſurprenantes, que des choſes véritables.

Plus ils relevoient les raretés & les richeſſes de ce païs, plus ils inſpiroient d'envie aux Marchands d'y tenter le négoce. Philadelphe qui n'avoit pas moins à cœur d'enrichir l'Egypte, que d'y faire fleurir les ſciences, leur en facilita les voies. Il fit bâtir la ville de Bérénice (s) ſur le bord occidental de la Mer-Rouge. Mais ce Port ne s'étant pas trouvé auſſi favorable qu'on l'avoit cru, on ſe ſervit de celui de Myos-Hormos qui étoit proche & beau-

(s) STRABO L. XVII, p. 815. PRID. *Ad an.* 259, p. 16. Edit. de Hollande. MAFFEY. *Hiſt. Jud.* Part. I, L. I, c. 18.

coup meilleur. C'étoit-là que venoient aborder toutes les marchandises que l'on tiroit des Indes, de la Perſe, de l'Arabie & de l'Ethiopie. De-là il fit tirer juſqu'à Coptos, ville bâtie ſur le Nil un peu au-deſſus de Thebes & à douze journées de Bérénice, un grand canal par lequel on y tranſportoit les marchandiſes, quand on ne vouloit pas ſe ſervir de chameaux; & il ordonna que l'on bâtît ſur la route de fréquentes Hôtelleries, où les voïageurs trouveroient tout ce qui leur étoit néceſſaire. De Coptos, les Négocians conduiſoient leurs effets par le Nil juſqu'à Alexandrie, d'où on venoit les enlever de tout l'Occident; & de l'échange qui s'y faiſoit, on augmentoit de jour en jour les cargaiſons ſuivantes pour les Indes.

Pline (*t*) décrit exactement la route que tenoient les Marchands qui faiſoient ce voïage. D'Alexandrie, ils remontoient le Nil juſqu'à Coptos; de-là ils paſſoient à Berenice, & s'embarquoient à Myos-Hormos. En ſortant de la Mer-Rou-

(*t*) Hiſt. nat. L. VI, c. 23.

ge, ils alloient ſurgir à Ocelis Port d'Arabie à l'extrémité du Golfe, à celui de Cana, un peu plus oriental dans la même contrée, ou au Cap de Syagrus, aujourd'hui Fartak. De-là, ſans s'arrêter, on faiſoit voile pour Patale, ſituée ſur une des embouchures de l'Indus, ou pour Muſiris, ou pour Barace, qui n'en étoit pas fort éloignée, ou pour l'île de Taprobane, à préſent Ceylan. Les vaiſſeaux partoient vers le commencement de l'été, & rentroient en Egypte avant le ſolſtice d'hyver de la même année.

Ce commerce faiſoit un des grands ſujets de l'ambition des Romains, & un preſſant motif pour les engager à s'emparer de l'Egypte. Lorſqu'ils s'en furent rendu maîtres, ils le rendirent beaucoup plus brillant qu'il n'avoit été avant eux. Tous les ans ils y portoient du moins pour cinq millions de marchandiſes, & ils gagnoient le centuple ſur celles qu'on en raportoit. Ce trafic leur étoit d'autant plus avantageux qu'il n'enlevoit point l'eſpèce de la République ou de l'Empire, & qu'il y en

amenoit beaucoup par la vente des choſes rares & précieuſes qui venoient du Levant. Tel étoit alors l'uſage des Indiens, & principalement de ceux de Taprobane, de ne ſe point ſervir de monnoie dans leur négoce (*u*). Ils en avoient même peu pour l'intérieur du Roïaume ; puiſqu'au lieu d'argent, ils donnoient chaque année (*x*) mille talens d'ambre à leur Prince. Le tribut de ſoixante talens d'or qu'ils païoient aux Perſes, provenoit auſſi vraiſemblablement de la vente des marchandiſes que ceux-ci en recevoient. L'éloignement des lieux & la maxime des Indiens, de ne jamais ſortir de leurs contrées, les tenoit dans l'ignorance du prix des choſes qu'on leur portoit ; & aïant chez eux en abondance l'ivoire, la pourpre, les métaux, les pierreries, les perles, les ſoies & les épiceries, ils les donnoient pour des choſes qui ſont très-communes en Europe, le fer étoit la ſeule choſe que les Loix Romaines deffendiſſent d'y porter (*y*). C'eſt ce

(*u*) PAUS. Lib. III, c. 12, p. 235.
(*x*) CTES. p. 670.
(*y*) PROCOP. *De Bello Perſico*. L. I, c. 19.

qui fait encore aujourd'hui l'avantage des Compagnies qui s'y ſont établies depuis deux ſiécles.

Le profit immenſe que l'on retiroit de ce commerce engagea pluſieurs Princes & de riches particuliers à l'entreprendre comme les Romains. Mr. Huet (z) montre qu'on pouvoit le faire, & qu'on le faiſoit fréquemment du côté du Nord par différentes routes; & qu'en profitant de la Méditerranée, du Pont-Euxin, de la mer Caſpienne, & d'un grand nombre de Fleuves navigables qui ſe trouvent ſur le chemin, il reſte un médiocre trajet par terre. Tous les peuples du Nord étoient forcés de ſuivre cette route beaucoup plus pénible que celle de l'Océan, par la loi que les Romains s'étoient impoſée de ne donner l'entrée dans la Mer-Rouge à aucun étranger. Quoique les Hiſtoriens aient négligé de nous aprendre l'état du commerce ſous les Empereurs, depuis le regne de Tibere, il eſt toutefois certain que ces Princes le

(z) Voïez ſon Hiſtoire du Commerce & de la Navigation des Anciens, depuis le chapitre 51, juſqu'au 56.

continuerent avec assiduité (*a*). De-là vint la multiplication des Daces & Gabelles pour les épiceries, drogues, étoffes, teintures, animaux & autres singularités, la plûpart peu connues aujourd'hui, comme on le voit par le dénombrement qui en est raporté dans le Droit Civil (*b*).

Mais il étoit entiérement abandonné dès le cinq ou sixiéme siécle, à cause des guerres que l'on avoit été obligé de soutenir contre les Barbares, & des pertes que l'Empire en avoit souffertes; ou par la négli-

(*a*) V. PIERRE GERBERON. *Traité de la Navigation.* c. 4. Cet Ouvrage est à la tête du nouveau & curieux Recueil des voïages en Asie depuis le XII jusqu'au XV siécle. A la Haye, 1735.

(*b*) DIGEST. L. XXXIX, t. 4. *De Publicanis & Vectigalibus, Species pertinentes ad Vectigal, Cinnamomum, Piper longum, Piper album, Folium pentaspherum, Folium barbaricum, Costum, Costamomum, Nardi stachis, Casiæ turiana, Xilocassia, Smirna, Amomum, Zingiberi, Malabatrum, Aroma indicum, Calbane, Laser, Alchelucia, Sargo galla, Onix arabicus, Cardamomum, Xilo cinnamomum, Opus byssicum, Pelles Babilonicæ, Pelles Parthicæ, Ebur, Ferrum indicum, Carpasum, Lapis universus, Margarita, Sardonix, Cerannium, Hyacinthus, Smaragdus, Adamas, Sapphirinus, Callainus, Beryllus, Chelimæ & Hopia indica vel asserta, Metaxa, Vestis serica, vel subserica, vel attincta, Carbasea, Nema sericum, Spadones, Indici Leones, Leœnæ, Pardi, Leopardi, Panthereæ, Purpura, item Murocorum, Lana, Ficus, Capilli Indici.*

gence des Empereurs. La ſoie entr'autres étoit devenue extrêmement chere en Occident, lorſqu'on y apprit comme par un effet du hazard, le moïen de la rendre commune & de la fabriquer. Vers l'an 550, quelques Moines Indiens, étant venus a Conſtantinople (*c*), ſçurent que l'Empereur Juſtinien ſouhaitoit avec empreſſement d'en avoir dans ſes Etats. Ils lui offrirent de lui en procurer, & ce Prince les y engagea par de grandes promeſſes. Ils retournerent aux Indes, & raporterent de la contrée de Serinde des Vers à ſoie, qu'ils firent éclore, & qu'ils nourirent avec des feuilles de Mûriers; ils enſeignerent la maniere de mettre en œuvre la ſoie que les Vers formerent, & en commencerent la manufacture dans l'Empire. J'ai raporté au long dans un autre ouvrage (*d*), comment les Turcs firent alliance avec les Romains neuf ans après à la faveur de leur commerce de ſoie, qui en diminua beaucoup le prix dans l'Empire.

(*c*) PROC. *Hiſt. Arcane.* c. 17.
(*d*) Hiſt. Romaine ſous le nom de Laurent Echart. T. X, P. 22.

Juſques-là on n'en avoit fabriqué pour l'Europe (*e*), qu'à Tyr & à Berite, deux Villes de Phénicie ; & elle étoit encore ſi chere que l'Empereur Juſtinien fut obligé de la taxer à huit écus d'or la livre ; ce qui revient à quatre-vingt ſeize livres de notre monnoie ; ſomme conſidérable, qui néanmoins cauſa un grand trouble dans le commerce, parce que les Marchands prétendoient y perdre.

CHAPITRE IX.

Révolutions des Indes dans le moïen âge.

LE commerce que les Romains, les Syriens & les Arabes établirent aux In-des, depuis qu'Alexandre eut fait connoître ces riches contrées, ne produiſit aucune révolution pour le gouvernement. Bornés aux richeſſes & aux tréſors qu'ils en re-

Liberté & indépendance laiſſées aux Indiens.

(*e*) *L. cit.* c. 25.

tiroient, ils ne firent aucunes tentatives ni ſur les peuples de ce continent, ni ſur les îles adjacentes pour s'en rendre les maîtres & les aſſujettir ; ils négocierent avec eux, comme avec des amis & des correſpondans fidéles, dont ils ne vouloient point alterer la paix & le repos. C'eſt la différence qui ſe trouve entre ces peuples anciens & les conquérans des derniers ſiécles. Ceux-ci, après avoir découvert la route maritime des Indes, ne ſe ſont pas contentés du commerce qu'ils y pouvoient faire comme les autres Nations ; ils ſe ſont crus en droit de déclarer une guerre ouverte aux Indiens, de s'emparer de leurs villes, de leurs ports, de leurs fonds, & de les aſſervir. Juſques-là ils avoient joui d'une douce franchiſe, qui les avoit conſervés dans l'indépendance de toute domination étrangere. Alexandre lui-même n'avoit ambitionné ſur eux que le titre de vainqueur, ſans interrompre la ſuite héréditaire des Princes. Il les laiſſa tous ſur le Trône de leurs peres,

avec les mêmes assujettissemens qu'ils avoient à des Monarques supérieurs & plus puissans, comme il est encore d'usage aujourd'hui parmi eux. Connoissant leur délicatesse sur ce point, & craignant d'aggraver ses conquêtes, il renonça à la qualité de Roi des Indes. Il la céda au généreux Porus(*a*), comme à celui dont la grande ame méritoit de commander à toute sa Nation ; & il mit sous sa puissance plusieurs petits Princes particuliers, que la terreur du nom Macédonien amena de loin aux piés du Héros, ou que l'on soumit à peu de frais.

Respect du peuple pour les Princes.

Les Princes tributaires ou vassaux accoutumés de longue main à cette espèce de dépendance, la supportoient sans murmurer, & les sujets naturellement dociles, pacifiques, & simples, ignoroient jusqu'au nom de la révolte. Leur étude principale étoit au contraire, de plaire à leur Souverain. On le voit par la maniere

(*a*) ÆLIANUS, L. V, c. 20. PLUT. *in Alex. & de ejus Fortuna.* STRABO. L. XVI. DIOD L. XVIII. p. 559. JUSTIN. L. XII, c. 8. Q. CURT. L. VIII, c. 13.

reſpectueuſe avec laquelle ils s'approchoient de ſa perſonne. L'uſage étant chez les Orientaux de ne ſe jamais préſenter devant leur Prince les mains vuides, les Indiens lui offroient communément des fleurs ou de l'eau qu'ils en avoient diſtillée, ſimbole de leurs ſentimens à ſon égard, & lui répétoient pluſieurs fois à genou, au pié du Trône, cet éloge flateur, qui avoit paſſé en formule. « Soïez à jamais heureux (*b*), » Prince digne de nos hommages; » aſtre brillant, qui n'emprunte » point ſon éclat d'un autre; beauté raviſſante, qui orne la pourpre » & le diadême; vous qui êtes la » ſource de notre bonheur, & qui » vous levez comme un autre Soleil, pour répandre la lumiere & » la joie dans le cœur de vos ſujets. » Auſſi ſalutaire & bienfaiſant que » ce premier des aſtres, vous donnez à la terre la vertu & la fécondité qui nouriſſent les hommes: » vous éclairez ceux-ci dans leurs

(*b*) PIER. VALERIANUS *Hieregl.* Lib. LV. p. 501.

» démarches, vous leur inſpirez la » ſageſſe, vous les conduiſez dans » le bien. Le Dieu du ciel a dépoſé » en vous les marques de ſa puiſſan- » ce; vos mains ſoûtiennent en ſon » nom l'un & l'autre pole; c'eſt » par vous qu'il fait mouvoir le fir- » mament, qu'il conduit les étoiles » dans leur courſe, qu'il les rend » reſplendiſſantes. C'eſt de votre » face qu'elles tirent leur bril- » lant, parce que vous êtes vous- » même l'image vivante de la lu- » miere céleſte. Rien ne me ſera » donc plus précieux, Seigneur, que » votre bienveillance, votre ami- » tié, vos bontés, vos faveurs, par- » ce qu'elles feront la cauſe & la » certitude de ma félicité ». On expoſoit enſuite la demande que l'on venoit faire. Des ſentimens auſſi profondément reſpectueux, mettent le Trône à l'abri de toute rébellion, & ſont les gages les plus aſſûrés d'une paix ſolide & durable.

On en jouiſſoit aux Indes depuis plus de quinze cens ans, à dater

Conquêtes des Tartares.

d'Alexandre, quand il s'éleva dans le Nord un Prince auſſi rempli d'ambition que le Héros de Macédoine, & qui porta la déſolation preſque dans toute l'Aſie. A ces traits on peut reconnoître le fameux & redoutable Zingiſcan, que d'autres nomment Gengis, Gehinghis, Cingis, Gangius ou Guingiskan. Il n'eſt point d'Hiſtoire qui préſente une révolution auſſi ſubite & auſſi éclatante que celle des Tartares, dont Zingis fut, à proprement parler, le premier Kan, c'eſt-à-dire, Roi ou Monarque. Dans l'eſpace de quarante ans, lui & ſes fils ſubjuguerent la Chine, les Indes, la Perſe, la Syrie, toutes ces vaſtes contrées qui ſont au-deſſus de la Mer-Caſpienne & du Pont-Euxin, juſqu'à la Mer-Glaciale, la Ruſſie, la Pologne, & une partie de l'Allemagne. Nos Rois mêmes en furent ſaiſis d'étonnement, d'admiration & de fraïeur. Ils paroiſſent avoir apréhendé que les vainqueurs de la Chine ne vinſſent attaquer la France, puiſqu'ils menaçoient tout l'univers. Réſervant à un

autre

autre, tems de faire uſage des Mémoires que nous avons recueillis ſur ce ſujet, nous ne raporterons des conquêtes des Tartares que ce qu'il eſt abſolument néceſſaire d'en dire pour l'Hiſtoire des révolutions & de la religion des Indes.

Commencement de Zingis Chan.

Parmi cette multitude preſqu'infinie de peuples qui habitoient les régions ſeptentrionales de l'Aſie & de l'Europe, il en étoit un extrêmement nombreux, qui occupoit tout le païs ſupérieur à la Chine, aux Indes, & juſqu'à la Mer Caſpienne. Ces hommes, ignorés juſqu'alors du reſte des Nations, en devinrent le fléau dès qu'ils commencerent à ſe faire connoître par les guerres de leur fameux Zingis Kan (*c*). Il naquit dans la Province de Dongouz, l'an 1154 de Jeſus-Chriſt (*d*), 549 de l'Hegire, & ſelon d'autres (*e*), dix ans plus tard, dans le mois du

(*c*) V. Gerberon, Hiſtoire des Tartares, & Petis de la Croix, Hiſt. de Geingis Kan.

(*d*) D'HERB. Biblioth. Orient. au mot GENGIS.

(*e*) ABULGASI BAYADUR Kan, Hiſt. généal. des Tartares, part. III, c. 1. C'eſt auſſi l'Auteur que nous ſuivrons comme le plus probable.

Pourceau, ſuivant la maniere de compter des Tartares. Il étoit fils de Jeſſugi Bayadurkan, Prince Tartare, chef de trente ou quarante mille familles, qui lui païoient toutes la dîme de leurs troupeaux; premier & principal titre de ſouveraineté parmi eux. Des Ecrivains (*f*) l'ont fait naître d'un vil artiſan, ou pour le rendre mépriſable, ou pour donner plus de merveilleux à ſon Hiſtoire. Zingis n'aïant que treize ans à la mort de ſon pere, ſe vit abandonné des deux tiers des familles qui relevoient de lui par le tribut. Celles-ci mécontentes de Jeſſugi Bayadur, profiterent de la circonſtance pour ſe venger & pour ſe mettre ſous la protection de Burganay-Karilkak. Zingis, à qui la nature avoit donné ſupérieurement l'eſprit & la valeur en partage, ne parut point ébranlé de cette déſertion. Il ſe fit de bonne heure aimer & eſtimer de ſes ſujets: il leur inſpira cet

(*f*) Voyez Haiton, Armenien, Hiſtoire orient. chap. 16, & les Obſervations du Moine Bacon, p. 18.

amour des armes avec lequel il étoit né ; il les poliça, il les forma insensiblement aux exercices militaires ; il les anima par l'espérance de les rendre un jour les maîtres du monde entier.

Il va à la Cour du Prêtre Jean.

Avant que d'en entreprendre la conquête, il jugea à propos d'aller passer quelque tems à la Cour du célèbre Prêtre Jean, qu'il ne faut pas confondre avec celui d'Abissinie. C'étoit (g) un Prêtre Nestorien de Syrie, ou des environs de Babylone, que le zèle, la curiosité ou l'ambition avoient conduit en Tartarie. Ses discours & ses manieres insinuantes, gagnerent l'estime & l'admiration de ces peuples rustiques. Plusieurs le prirent pour leur Chef ; un grand nombre de familles lui rendit les honneurs qui caractérisent le Souverain. Séduit lui-même par les attraits d'une fortune qui venoit se présenter, il fut accommoder ses intérêts avec ceux de la religion qu'il prêchoit, & dans peu il

(g) MARCO PAULO. Liv. 1, c. 51 & suiv. Le Moine Bacon, p. 18.

ſe vit à la tête d'une puiſſante Monarchie. C'eſt ce qu'on nomma le Roïaume du Prêtre Jean. Les Orientaux l'apellent Avenk, ou Ungh Chan ; & Abulfarage dit Malek Johanna, le Roi Jean.

Il ſoumit ſes ſujets rébelles.

Zingis aïant épouſé (*h*) une de ſes filles, qui étoit Chrétienne, pour ſe procurer le ſecours d'un Allié auſſi puiſſant & auſſi capable de l'aider dans ſes projets, retourna dans ſa Province à deſſein de les exécuter. Les premieres armes qu'il avoit faites avec ſuccès au ſervice du Prêtre Jean, furent l'heureux prélude de ce grand nombre de victoires qu'il devoit remporter en ſon nom. Il entroit dans la trente-huitiéme année de ſon âge ; lorſqu'un homme des Tribus qui s'étoient ſouſtraites à ſa domination (*e*), vint lui donner avis que quelques-unes d'entr'elles penſoient à le ſurprendre. Zingis, qui avoit déja conſidérablement augmenté ſes forces en ramenant une

(*h*) D'HERBELOT.

(*i*) ABULG. Hiſtoire des Tartares, part. III. ch. 2.

partie des familles révoltées, donna un rendez-vous général à celles qui étoient demeurées dans son obéissance. Il assigna à chaque Tribu le poste qu'elle devoit occuper ; il livra la bataille à ses ennemis ; il les partagea entre la mort & la captivité. Pour jetter la fraïeur parmi ceux qui voudroient désormais lui résister, il fit plonger la tête de ses principaux prisonniers dans des chaudieres d'eau bouillante. Ce trait de sévérité intimida le reste des Tribus rébelles. Elles reconnurent le vainqueur pour Kan, l'an 1187, suivant Marc Paul, dont le calcul (*l*) ne s'accorde point avec celui du Prince Abulgasi.

Souverain d'un peuple nombreux, Zingis se crut à portée de demander en mariage la fille d'Unx-Chan, fils & successeur du Prêtre Jean. Mais le motif qu'il pensoit devoir l'autoriser dans cette proposition, fut la cause du refus qu'il essuïa. L'étendue de sa puissance & la rapidité de

Il s'empare du Roïaume du Prêtre Jean.

(*l*) Marc Paul avoit passé plusieurs années à la Cour de Coplaï Fils de Zingis, & Abulgasi est un Prince Tartare qui a écrit l'Histoire généalogique des Princes de sa Nation.

ſes conquêtes, donna de la jalouſie aux Chefs de ſa Nation. UNK-CHAN, apréhendant que cette ſeconde alliance ne ſervît de prétexte à Zingis pour lui enlever la couronne, répondit aux Députés de ce Prince, qu'il ſacrifieroit plûtôt ſa fille à Vulcain que de la lui donner pour épouſe. Zingis s'en crut offenſé. Il déclara la guerre au Roi Neſtorien; il le défit à la tête de ſes armées; il s'empara de ſon Roïaume, & fut proclamé Kan général des Tartares, l'an 1202, & 599 de l'Egire.

On le proclame Kan général des Tartares.

Lors de cette cérémonie, un des beau-peres de Zingis lui déclara qu'il venoit de la part de Dieu, lui dire de s'apeller déſormais *Zingis*, & de faire publier que tous ſes ſujets le reconnuſſent ſous ce titre. Juſques-là il n'avoit pas eu d'autre nom que celui de *Tamuzin*, Mais celui de *Zingis* le mettoit au-deſſus de tous les Princes Tartares; *Zin* en langue Mogole, voulant dire Grand, & la terminaiſon de *gis* ajoutant le ſuperlatif, *très-grand* ou *le plus grand*.

Conquêtes des Indes.

Zingis ſe crut obligé de ſoutenir

par de nouvelles conquêtes la haute dignité qu'il venoit de recevoir. Il entra à main armée dans la preſqu'île de l'Inde en deça du Gange, que les Tartares nomment le roïaume de Tangut ; & toujours précédé de la victoire il s'avança juſqu'à la capitale du païs. Le Prince (*m*), qui y régnoit alors comme premier Monarque des Indes, étoit d'un âge fort avancé. Il ſe renferma dans ſon Palais, & munit la place de tout ce qui étoit néceſſaire pour ſa deffenſe. Malgré ſes ſoins & ſa vigilance, Zingis s'en rendit le maître par un aſſaut général qu'il donna après un ſiége de quelques ſemaines. Il fit mourir cruellement le Prince Indien pour avoir deffendu ſa couronne ; il raſa les murailles de la Ville ; il ſe fit reconnoître pour Souverain dans tous les Roïaumes particuliers ; & il y laiſſa des Gouverneurs chargés de contenir le peuple dans l'obéiſſance & la ſoumiſſion où il l'avoit réduit.

Soumiſſion de la Chine, de la Bactriane & de la Perſe.

De-là il alla porter ſes armes victorieuſes juſques dans la Chine. Les

(*m*) ABULG. part. III, ch. 6.

peuples de ce Roïaume, auſſi aguéris que policés, lui réſiſterent avec une vigueur incroïable. Mais Zingis que nul obſtacle ne rebutoit, & qui pouvoit aiſément renouveller ſes troupes auſſi ſouvent qu'elles en avoient beſoin, ſentoit ranimer ſon courage par les difficultés qu'il rencontroit à chaque pas. Sa conſtance le conduiſit enfin, après quatre ans de victoires & de défaites, juſqu'aux murs de Pekin capitale de la Chine, qu'il emporta comme tant d'autres places, l'an 1210. Satisfait de cette conquête, il acheva de ſubjuguer les Provinces ſeptentrionales du Roïaume; & à ſon retour il s'empara de l'Inde en-delà du Gange. Juſqu'à ſa mort, qui arriva en 1227, il n'interrompit point le cours de ſes victoires, aïant à la fois pluſieurs armées ſur pié, qu'il commandoit par lui-même & par des Généraux, qui répondoient toujours à ſon attente. Ce fut ainſi qu'il réunit à ſon Empire la Bactriane, la Sogdiane, & le païs d'Iran, c'eſt-à-dire, la Perſe preſque toute entiere; car elle ne fut totalement

lement asservie que par Taulaï & Ugdaï, deux de ses fils & ses successeurs.

Fléchissant ainsi sous le poids des années & des fatigues d'une vie toujours errante & pénible, il sentit approcher sa derniere heure, & il résolut de prévenir les contestations qui pourroient s'élever après lui sur le partage de ses Etats. Quoiqu'il eût eu un grand nombre de femmes, toutes illustres par leur extraction, il n'adopta pour ses successeurs que les enfans qu'il avoit eus de la premiere, & ceux-ci furent Zuzi, Zagataï, Ugdaï, & Taulaï. Il leur recommanda instamment, non-seulement de ne pas laisser enlever les Roïaumes que sa valeur avoit conquis; mais encore de marcher sur ses traces, de répondre à sa gloire, de regarder la conquête du monde entier comme l'accomplissement d'un devoir qu'il leur imposoit, & de ne quitter les armes qu'avec la vie. Pour cet effet, il les conjura de demeurer inviolablement unis entr'eux. Mort de Zingis.

Il déclara pour son successeur sur Partage de son Empire.

le Trône Impérial (*n*) de [illegible]merlan-
de, Ugdaï ou Octaï, [illegible]
mination s'étendoit ſur le païs [illegible]
Mogols & ſur tous les autres qu'
avoit ſubjugués juſqu'à la Chine, la
tentrionale incluſivement. Zuzi eut
eut la Tanſoxane, c'eſt-à-dire [illegible]
Provinces au-delà de l'Oxus, &
Roïaume des Uſbecs, qui eſt pro-
prement le Turqueſtan. Le Choraſ-
ſan, qui comprenoit la Bactriane &
la Sogdiane, fut donné à Taulaï avec
la Perſe & les Indes, dont il avoit
conquis en perſonne une grande par-
tie. Ses ſucceſſeurs, Mangu, Coplaï
& Holagu ſe rendirent célébres dans
l'Hiſtoire. Comme Zuzi, l'aîné des
fils de Zingis, étoit mort ſix mois
avant ſon pere, ſes fils rentrerent
dans ſes droits. Batu, le premier de
tous, lui fut ſubſtitué, & eut en par-
tage cette vaſte étendue de païs qui
eſt au-deſſus de la mer Caſpienne.
Il y trouva du côté de l'Occident,
une vaſte carriere pour accroître ſon
Empire, & il ne tarda pas à en pro-
fiter. Ce fut lui qui traverſa la Ruſſie,

(*n*) D'HERB. Biblioth. orient.

[redacted], la Pologne, la Hon-
& qui ſe préparoit à marcher
onſtantinople, quand la mort
rêter le cours de ſes victoires
projets ambitieux. Tochta-
, le neuviéme de ſes ſucceſ-
s, prit ſur le Czar Demetrius
Vanowitz, les villes de Moſcou &
& de Volodimer en 1382. Telle eſt
en peu de mots l'hiſtoire de Zingis
Chan, que l'on peut comparer au
grand Alexandre.

Révolte de Tamerlan.

Ses deſcendans en ligne directe avoient joui du vaſte Empire des Tartares pendant près de deux ſiécles, lorſqu'il s'éleva un nouveau fléau de l'humanité dans la même Nation, & originairement de la même famille, le fameux Timur-Lenk plus connu ſous le nom de Tamerlan. Cabull, Biſaïeul de Zingis (o), étoit la ſouche commune d'où ils deſcendoient; mais l'audace & la fortune n'avoient pas également illuſtré les deux branches de cette famille. Quoique vaſſal d'Adill (p), l'un des

(o) ABULG. Hiſt. des Tartares, p. 152.
(p) Id. ib. part. V, c. 3.

deſcendans de Zagataï, [illegible]
étoit néanmoins chef de la Tri[illegible]
Burlaſſ, & ce titre lui faiſoit [illegible]
avec plus de peine ſon état d[illegible]
pendance. L'affoibliſſement d[illegible]
puiſſance d'Adill lui offrit une o[illegible]
ſion d'en ſecouer le joug. Dep[illegible]
quatre régnes, le Trône s'ébranloit
de jour en jour par la nonchalance
de ceux qui y étoient aſſis. Il ne leur
reſtoit qu'une ombre d'autorité; des
Tribus entieres ſe ſéparoient impu-
nément; elles ſe donnoient des Kans
particuliers, & ſe croioient en droit
de preſcrire les bornes de leur obéiſ-
ſance & de leur ſoumiſſion. Tamer-
lan trop foible pour former de ſes
propres ſujets un parti capable d'at-
taquer le Prince, ſe lia avec Amir
Huſſein qui penſoit comme lui. Après
avoir réuni leurs forces, ils déclare-
rent ouvertement la guerre à Adill,
ſon armée fut miſe en déroute; les
vainqueurs le firent priſonnier; ils
lui lierent les piés & les mains, & le
précipiterent dans un torrent.

Il s'empare de l'autorité.

Tamerlan donna à ce meurtre les
couleurs d'un ſervice rendu à la pa-

rie ; & pour faire croire qu'il n'en vouloit point à la couronne, il la mit sur la tête de Cabull, issu de Zagatai. Peu de tems après, elle passa à Soiruc Tamisch, & ensuite à Mahomet son fils. Mais celui qui disposoit ainsi du sceptre s'en reservoit l'usage & l'autorité. Il profita du nom du Prince pour faire la guerre aux autres Kans descendans de Zingis ; il les asservit ou les détrôna, & s'apropria enfin tellement ses victoires, qu'il parvint à se faire regarder comme le premier Kan des Tartares. Amir Hussein jaloux de voir toute la gloire des conquêtes, auxquelles il avoit eu part, rejaillir sur la seule personne de Tamerlan, cessa d'être son collegue pour devenir son rival. Ses murmures se manifesterent avec éclat ; on vit les deux chefs de tous les troubles armés l'un contre l'autre ; la plaine de Balc, dans le Roïaume qui porte ce nom près du Chorasan, fut le champ de bataille où Hussein perdit la vie à la tête de ses troupes.

Sa chute fit l'élévation de Ta- Il monte sur

Le Trône de Zingis.

merlan. Tous les Emirs (*q*) les Princes, les Généraux de l'armée de Zagataï, les Kans de Termed & le Prince des Chérifs s'assemblèrent à Balch ou à Samarcande, & choisirent Tamerlan pour remplir le siége impérial de Zagataï. Après la proclamation, il monta sur le Trône, il prit la couronne d'or, & se ceignit de l'écharpe impériale. Les Grands de la Nation qui assistoient à cette cérémonie se prosternerent aux piés du nouveau Souverain, ils lui adresserent leurs vœux pour sa prospérité, ils répandirent à pleines mains l'or & les pierreries sur sa tête, selon la coutume qui subsiste encore aujourd'hui chez les Tartares, non-seulement au couronnement des Princes, mais encore aux mariages des particuliers; ils lui donnerent les titres pompeux d'Empereur du siécle & de conquérant du monde, & dès-lors tout le païs fut soumis à ses loix.

Il soumet la Perse.

C'est à ce jour que les Historiens

(*q*) Histoire de Timur-bec, traduite du Persan, L. II, ch. 1. L'Auteur, qui se nomme *Cherefed in Ali* est plûtôt le Panegyriste que l'Historien de son Héros.

orientaux fixent l'époque du régne Tamerlan (r), qui tombe sur l'an 1379 de Jesus-Christ 781 de l'Hegire, & le trente-quatriéme de l'âge de ce Prince. Son élévation sur le Trône lui parut une obligation de marcher sur les traces de Zingis son illustre Fondateur, & de recouvrer les Provinces qui s'étoient soustraites à la domination des Tartares. Il marcha contre les Princes du Chorassan, du Segestan, de Candaliar; il les dépouilla de leurs souverainetés, & mit des Gouverneurs à leurs places. Il s'ouvrit ainsi le chemin dans la Perse qu'il subjugua toute entiere.

L'an 800 de l'Hégire, 1409 de Jesus-Christ, il entreprit la conquête des Indes. Il trouva sur sa route plusieurs Châteaux occupés par des rébelles ou des brigands. Il se saisit de toutes ces places, purgea le païs de ces tyrans usurpateurs, & d'un grand nombre de Guébres ou idolâtres, adorateurs du feu, qui s'étoient réfugiés dans la Perse sur les

Il fait la conquête des Indes.

(r) D'HERB. au mot *Timour* & autres.

confins de l'Indoſtan. Cachemire fut la premiere Ville dont il s'em[illegible] & qui fit peu de réſiſtance. Mais on trouva davantage devant la capitale du païs nommée Uldugin, qui paſſoit pour une place imprenable. Comme ſon armée étoit trop nombreuſe pour l'occuper toute entiere à ce ſiége, il en envoïa pluſieurs détachemens dans les Provinces méridionales & du côté de Dehli, où régnoit le Sultan Mahmoud. Après avoir forcé la Ville & la Citadelle d'Uldugin, il s'avança contre ce Sultan, qui avoit joint à ſes meilleures troupes celles de pluſieurs Princes voiſins qu'une même cauſe animoit également. Tamerlan leur livra une bataille générale, les mit en déroute & les fit pourſuivre avec chaleur juſques ſur les bords du Gange. Cette campagne le rendit maître de tout le païs, qu'il diſtribua en pluſieurs Gouvernemens aux Officiers de ſon armée qui avoient montré le plus de valeur. Le butin fut le partage & la récompenſe du ſoldat.

Sa mort. Il étoit rentré triomphant à Sa-

[illegible]arcande, le ſiége de ſon Empire, [illegible] il aprit qu'Ahmed étoit revenu dans Bagdat, d'où il l'avoit chaſſé quelques années auparavant. Son grand âge ne l'empêcha pas de marcher contre le Sultan, à qui la [illegible]nte fit évacuer la Méſopotamie. Peu de tems après, Bajazet Empereur des Turcs eut le malheur de devenir ſon ennemi; & cette expédition fut plus funeſte au fier Otoman qu'elle ne l'avoit été au Sultan de Bagdad. Sa défaite & ſon humiliation permirent au vainqueur de retourner à Samarcande, où il fit auſſitôt des préparatifs redoutables pour la conquête de la Chine. Mais il fut arrêté au commencement de ſa carriere. Il n'étoit encore qu'à Otrar, lorſqu'il ſe ſentit frappé de la maladie dont il mourut, dans la ſoixante-ſixiéme année de ſon âge, la trente-ſixiéme depuis ſon couronnement, 807 de l'Hégire, & 1405 de Jeſus-Chriſt.

A ſa mort commença le célébre Empire des Mogols, le ſeul qui ſoit

Hiſtoire des Mogols ſes ſucceſſeurs.

demeuré dans ſa famille, & dont la ſucceſſion nous ſoit connue, parmi le nombre prodigieux d'autres Roïaumes répandus dans les îles & dans le continent des Indes. Il eſt à propos d'en donner une idée ſuccinte, tirée de l'Hiſtoire du Pere Catrou, ſur les Mémoires de M. Manouchi, Vénitien, qui avoit réſidé quarante ans à la Cour du Mogol, en qualité de Médecin de l'Empereur.

Année 1405. Miracha. L'Iraque Perſienne, le Cabuleſtan & les Indes (s), étoient échues en partage à Miracha troiſiéme fils de Tamerlan. Ce Prince fit dreſſer ſon Trône dans Hérat capitale du Koraſſan. La politique ne lui permettoit pas d'en uſer autrement. Son pere s'étoit à la vérité emparé des meilleures Fortereſſes de l'Indoſtan; il y avoit mis des Gouverneurs fidéles; ſes garniſons empêchoient le peuple de remuer, il levoit des tributs conſidérables ſur tous les Rois; ou Gouverneurs du païs; mais ſon autorit

(s) CATROU. Hiſtoire du Mogol, BERN. THEV. TAVERN. & autres.

ne subsistoit aux Indes que par la terreur de son nom. Miracha dont la valeur n'avoit pas acquis le même degré de terreur ou de respect, eut de la peine au commencement de retirer les fruits de la victoire que Tamerlan avoit remportée sur les Indiens. Il venoit tous les ans se montrer à eux à la tête d'une armée redoutable, pour lever les tributs, & entretenir un air de domination & de souveraineté. Année 1405.

Le Roi de Cascar fut le seul qui refusa de se soumettre ; il osa prendre les armes contre Miracha, & le fit prisonnier dans un combat. Mais usant généreusement de la victoire, il lui rendit la liberté à condition que le Roïaume de Cascar seroit exemt de toutes charges. Miracha, qui jusqu'à sept fois avoit éprouvé la fortune contraire dans les guerres qu'il avoit eues contre le Roi de Cascar, fut enfin assez heureux pour le vaincre & pour le prendre à son tour. Fier de son triomphe, le Tartare montra qu'il avoit moins d'humanité & de générosité que l'Indien. Loin de ren- Son ingratitude & sa mort.

Année 1405. dre à ſon priſonnier la liberté qu'il en avoit reçue avec tant de grandeur d'ame, il le retint dans ſes fers, lui fit créver les yeux. Une libéralité ſi énorme, fut punie par le moïen là même contre qui on l'avoit exercée. Le Raïa tout aveugle qu'il étoit, fut faire paſſer la mort dans le ſein de Miracha avec une fléche empoiſonnée. C'eſt un trait qui n'a peut-être point d'exemple. Le Prince captif étoit ſi habile à tirer de l'arc, qu'il donnoit juſte dans le but, pourvû que l'on fît du bruit à l'endroit où il falloit tirer. Le récit de cette adreſſe parut fabuleux au Mogol, il voulut l'éprouver lui-même. Il ſe plaça à la portée du trait, & fit entendre ſa voix. Le Raïa décocha incontinent ſa fléche du côté que la voix étoit partie; & perça le corps de Miracha, qui avoit régné 46 ans.

Année 1451. Abouchaïd chaſſé & rétabli. Abouchaïd ſon fils & ſon ſucceſſeur révolta ſes ſujets par la moleſſe & l'oiſiveté de ſa vie. Ils le chaſſerent du Palais, & ils y établirent ſon frere. Mais ils mirent une hydre ſur

le Trône à la place du ſerpent qu'ils Année 1451.
[redacted]ient rejetté. Bien-tôt ils regret-
[redacted]ent Abouchaïd; ils le firent cher-
[redacted] les Faquirs, ou Pauvres
[redacted]s, dont il avoit embraſſé
[redacted]profeſſion; ils le dépouillerent eux-mêmes de ſes haillons, & lui rendirent la pourpre. L'expérience qu'il avoit faite de l'adverſité, lui aprit à uſer modérément de la fortune. Une conduite pleine de ſageſſe & de valeur, répara ſon indolence paſſée & le crime tout récent qu'il venoit de commettre ſur la perſonne de ſon frere, à qui il avoit fait trancher la tête pour venger ſon uſurpation & ſa tyrannie. Mais s'il parut changé pour la douceur du gouvernement, le fonds reſta toujours le même, & plus d'une fois on vit reparoître ſon caractere au naturel.

Il diſſipa une conjuration.

Tandis qu'il étoit occupé à la conquête de Samarcande & des contrées voiſines, on travailloit à lui enlever la ville d'Herat. Ibraïm Mirza jeune Prince, ſur qui la nature ſembloit avoir épuiſé ſes faveurs, avoit ſu toucher le cœur d'une des

Année 1451. Princeſſes du ſang Mogol, qu'Abouchaïd forçoit au célibat dans ſon ſerrail. La Princeſſe à qui l'abſence du Roi donnoit un peu plus de liberté qu'à l'ordinaire, trouva le moyen d'y faire entrer Ibraïm; elle gagna les Eunuques en ſa faveur, elle le fit proclamer Roi dans Herat. Le nouveau Sultan ſe mit en état de conſerver par les armes une couronne qu'il avoit reçue des mains de l'amour. Il ſe procura tous les ſecours qui lui furent poſſibles; il alla attendre Abouchaïd ſur le chemin de Samarcande, dans une plaine qu'il eut le tems de choiſir à ſon gré, & paroiſſoit s'impatienter des délais de la victoire. Sa préſence ſurprit Abouchaïd, qui précédoit de loin le plus grand nombre de ſes troupes. Mais celui-ci étoit trop proche pour reculer, & déja ſon rival, ſupérieur par la multitude, commençoit à envelopper l'armée du Roi, quand le reſte de ſes bataillons arriva. Ibraïm, qui ne faiſoit la guerre que pour les intérêts les plus ſenſibles du cœur, attaqua avec fureur & com-

battit avec courage. Malheureuſement il étoit trop jeune pour tenir contre l'expérience d'Abouchaïd. Dès le premier choc ſon armée tumultuaire fut miſe en déroute, & lui-même prit la fuite vers Damegan, moins inquiet de ſon malheur que du ſort de la jeune Princeſſe qui l'avoit fait couronner. Il avoit ſujet de le penſer ainſi. Les nouvelles de cette bataille ne furent pas plûtôt arrivées à Hérat & portées dans le Serrail, que chacun y craignit pour ſa vie. Les femmes & les Eunuques du Palais, mobiles de la rébellion, jugerent à propos de prévenir la juſtice du vainqueur par le fer ou par le poiſon. La Princeſſe qui en avoit été la principale occaſion ne fut pas des dernieres à s'exécuter. Elle eut le courage de donner la mort à ſon fils encore à la mamelle, en lui enfonçant une piéce d'or dans la gorge, qui lui ferma les organes de la reſpiration; c'étoit le ſeul fruit de ſes amours avec Ibraïm. Elle prit enſuite le poiſon qu'elle tenoit caché depuis long-tems ſous le chaton

Année 1451.

Année 1451. d'une bague ; & elle expira dans quelques momens. Ce fut ainſi que les rébelles ſauverent au vainqueur la haine que lui eût attiré leur mort.

Sa fierté lui coute la vie. Cette heureuſe iſſue accompagnée de tant d'autres, perſuada Abouchaïd, que déſormais il pouvoit tout entreprendre. Sous prétexte qu'Uſum-Caſſan, Prince Tartare deſcendant de Zingis, & qui poſſédoit une partie de la Perſe occidentale, avoit détrôné un de ſes voiſins ſucceſſeurs de la puiſſance de Tamerlant, il alla lui déclarer la guerre. Uſum-Caſſan effraïé de voir le petit-fils de Tamerlan marcher ſur les pas de ſon aïeul, s'efforça en vain de détourner par des ſoumiſſions l'orage qui le menaçoit. Contraint de ſe deffendre, il retrancha ſa petite armée entre des lacs & des montagnes inacceſſibles, d'où harcelant ſans ceſſe l'ennemi, il lui coupa les vivres, & conſuma par la diſette cette multitude effroïable de Tartares, d'Indiens & de Perſes, devant leſquels il lui eût été téméraire de ſe préſenter en bataille. Abou-

chaïd

connut trop tard, qu'il eſt ſouvent dangereux de refuſer la paix à un ennemi qui la demande avec des offres avantageuſes. Ce ſuperbe Mogol réduit à une retraite qui tenoit de la fuite, fut pris par les fils d'Uſum-Caſſan, qui le conduiſirent à la tente de leur pere. Il montra une bonne contenance en préſence d'un vainqueur qui n'avoit pas oſé paroître devant lui le fer à la main. Il lui en fit des reproches, & irrita par ſes diſcours contempteurs la clémence du Sultan qui l'avoit d'abord reçu avec humanité. Condamné à perdre la tête, il ſubit le traitement que ſa fierté méritoit. Le vainqueur pouſſant plus loin ſon reſſentiment, fit apliquer un fer chaud ſur les yeux des trois aînés d'Abouchaïd qu'on avoit arrêtés dans leur déroute.

Avant que de ſe mettre en marche pour cette funeſte expédition, Abouchaïd partagea entre ſes enfans les Roïaumes dont il avoit hérité & ceux qu'il avoit conquis. Samarcande & la Tartarie méridionale étoient

Année 1469. Sec-Omor. Il régne en paix.

Année 1493. échues à Sec-Omor le cinq d'entr'eux, & il s'assûra de [illegible] aussi-tôt après la mort de son pe[illegible] La possession lui en fut confirmée pa[illegible] la douceur avec laquelle il gouverna ses sujets. Son régne fut celui de la paix, & sa vie une étude assidue de l'Alcoran. Il mourut d'une chute vingt-quatre ans après son élévation sur le Trône.

Année 1493. Babar. Il perd Samarcande.

Le repos qu'il avoit procuré à ses sujets devint fatal à Babar son fils & son successeur. Schaibec-Kan savoit qu'ils s'étoient amollis dans le sein de la paix, & il en profita pour reprendre Samarcande qu'Abouchaïd avoit enlevé à son pere plûtôt par perfidie que par valeur. Sa victoire & la fuite de Babar établirent deux des plus grandes Monarchies du monde. Les Ubeks, nation du vainqueur, prirent possession de Samarcande, qui depuis a toujours été la capitale de leur Empire; & Babar, obligé de fuir, alla porter aux Indes la domination Mogole, qui y subsiste encore aujourd'hui. Après

...té poursuivi de Ville en Ville, Année 1494.
...ut sa derniere retraite. Là il
...nit la vertu renaître après la perte
...e son Roïaume. Déja il recueilloit
ses troupes errantes à dessein de la
... livrer, quand Ranguildas Gou-
verneur de Cabul, le fit changer de
sentiment, en lui inspirant de s'affer-
mir plûtôt dans la possession des In-
des, & d'y étendre sa domination.

Ce parti aïant été préferé, on dit que l'un & l'autre se cacherent sous la mandille des Faquirs, & parcoururent tout le Païs pour en connoître les Cours, les Villes, les forteresses, le caractere, la maniere de combattre. Après s'être instruits de tout, ils retournerent à Cabul, & se préparerent à exécuter leur projet. Babar à la tête d'une armée nombreuse envoïa sommer Amwixa Roi de Dely, de quitter le nom & la qualité de Souverain, dans un Païs qui apartenoit aux Tartares depuis la conquête de Tamerlan. Amwixa lui fit réponse, qu'un Roi tributaire ne cessoit point d'être Roi; & que, puisqu'on lui disputoit ce titre, il

Il fait la conquête du Roïaume de Dely.

Année 1493. refuſoit auſſi à un inconnu, chargé de ſes Etats, un tribut dont il n'étoit pas digne. Babar ne s'attendoit pas à une réponſe auſſi fiere. Il s'avança vers Dely, & rencontra ſur ſa route Amwixa qui venoit au-devant de lui avec des troupes que la multitude rendoit formidables. Mais elles n'étoient point aguerries. Elles furent enfoncées dès le premier choc. Cette déroute les déconcerta; elles abandonnerent leur Roi, qui périt à la maniere des braves, & elles ſe réfugierent hors du Roïaume dans les montagnes du Tibeth ou du Turkeſtan. Babar, maître du terrein, tranſporta ſon trône à Dely, où les Mogols ſes ſucceſſeurs ont fait depuis leur réſidence ordinaire.

Année 1500. Il s'y attribue le domaine univerſel.

Il établit les Loix qu'il voulut dans un Païs de conquête. La principale & qui eſt regardée comme fondamentale de l'Etat, eſt celle qui adjuge en propre au Souverain toutes les terres de l'Empire. Elles ne paſſent point chez les particuliers du pere au fils; mais elles retournent au Prince après la mort de celui à

qu'on en avoit donné l'uſufruit. Année 1500.
Ainſi les peuples ne, ſont à proprement parler, que les fermiers de l'Empereur. Les Officiers mêmes de la Cour ne ſubſiſtent que par les bienfaits de leur maître ; nul n'eſt riche de ſon fonds, nul n'eſt grand que des gratifications du Prince.

Les Tartares, anciens ſujets de Babar, accoururent en foule pour s'enrichir ſous le nouveau Monarque. Ce fut alors que les Indiens donnerent indifféremment à tous les Tartares le nom de Mogols, qui n'étoit propre qu'à la famille Roïale. On vit auſſi un grand nombre de Perſans arriver à Dely, & y chercher fortune. Les Charges dont on les honora à la Cour en attirerent d'autres. Ainſi les Mahometans étrangers devinrent bien-tôt les plus forts ; ils occuperent tous les Gouvernemens & les premiers poſtes du Païs. Enfin les Raïas ou Gouverneurs, qu'on avoit conſiderés d'abord par néceſſité, tomberent inſenſiblement dans le mépris, & la Religion Mahometane devint la Reli-

Les Tartares paſſent aux Indes.

Année 1500. gion dominante. Babar mourut en 1530, après en avoir régné cinq à Samarcande, trente à Dely, & en avoir passé trois dans l'intervale qui sépara ces deux Roïaumes. La loi du sang mit *Amayum* sur le trône.

Année 1530. Amayum. Il est chassé de son Roïaume. L'Histoire du fils retraça en partie celle du pere. *Chira*, Seigneur Patane de la race de ceux que Babar avoit vaincus, profita en homme habile du crédit & de l'avantage que lui donnoient les grandes places qu'il rempliſſoit à la Cour & dans les armées du Mogol, pour venger les malheurs de sa Nation. Le projet étant sur le point d'éclore, il changea son nom de *Chira*, qui veut dire un jeune Lion, en celui de *Chircha*, qui signifioit le Lion roïal ou le Seigneur Lion. Amayum voulut réprimer cet orgueil, mais il étoit trop tard. Les mesures de Chircha étoient prises, son parti tout formé, ses troupes prêtes à se montrer au combat. Une sanglante bataille fit la ruine d'Amayum. Il n'échapa au carnage des siens que par la protection de quelques braves Persans,

qui le couvrirent de leur propre corps, & l'eſcorterent juſqu'en Perſe où il ſe réfugia. C'étoit l'onziéme année de ſon regne, que le tumulte des guerres civiles avoit agité ſans relâche. Le Sophi ou Roi de Perſe le reçut avec toute la généroſité qui convient à un grand Prince envers un Empereur fugitif. Il lui donna un Palais & des Officiers, il lui aſſigna des revenus conſidérables ; il fournit même à ſes plaiſirs ; il peupla ſon ſerrail ; il l'exhorta à la patience, juſqu'au tems qu'une occaſion favorable ſe préſenteroit de le rétablir dans ſon Roïaume. Année 1530.

Chircha lui en ferma toutes les iſſues par la ſageſſe d'un régne qui ne pouvoit manquer de lui attirer l'eſtime & l'affection de ſes ſujets. C'eſt à lui que les Indiens ſont redevables de l'établiſſement des *Carvenſeras*, ou logemens publics, qu'il fit bâtir de diſtance en diſtance ſur les grandes routes pour la commodité des Marchands, qui y trouvent à un prix modique tout ce qui eſt néceſſaire pour eux & pour leurs Année 1539. Etabliſſement des Carvenſeras.

Année 1539. chevaux. La mort qui l'enleva la neuviéme année de ſon uſurpation, fit ſucceder la triſteſſe à la joie qu'on avoit eue de le poſſeder. Comme il n'avoit laiſſé aucun enfant mâle, tous les Raïas voiſins aſpirerent à ſa ſucceſſion.

Année 1549. Il remonte ſur le Trône. Amayum inſtruit de ces troubles domeſtiques comprit que le moment étoit venu de rentrer dans ſes Etats. Il reçut du Sophi quelqu'infanterie & environ douze mille chevaux, eſperant que ſes Sujets viendroient groſſir ſon armée dès qu'ils le verroient aprocher des confins. Tous les paſſages leur furent ouverts juſqu'à Lahor, dont il s'empara par ſtratagême. Cent jeunes Perſans pleins de zéle pour lui, ſe déguiſerent en Pelerins qui revenoient de la Meque, & allerent ſur le ſoir ſe préſenter aux portes de la Citadelle, priant qu'on leur donnât le couvert pour cette nuit. Le Gouverneur crut faire un acte de religion en les recevant. Lorſqu'on les croïoit accablés de ſommeil & de laſſitude, ils ſe jetterent tout à coup ſur la garniſon;

ſon ; ils poignarderent ſans pitié le Gouverneur & les Soldats ; & livrerent la fortereſſe à Amayum, qui entra dans Lahor ſans réſiſtance. De-là il avança à grandes journées vers Dely. Une ſeule bataille donnée à trois lieues de cette Ville, renverſa toute la reſſource de ſes rivaux, & aſſura aux ſucceſſeurs de Tamerlan l'Empire qu'ils poſſedent encore aujourd'hui. Amayum ne ſurvécut à ſon rétabliſſement que deux ans, neuf mois & quatorze jours. Il mourut en 1552, vingt-deux ans après avoir pris poſſeſſion du Roïaume pour la premiere fois. Année 1549 & ſuiv.

Akebar ſon ſucceſſeur avoit hérité de la vertu & du courage de Tamerlan le plus illuſtre de ſes aïeux. Né en Perſe la premiere année de la retraite de ſon pere Amayum, il ne pouvoit avoir que treize ans lorſqu'il monta ſur le trône. Son adoleſcence fut confiée aux principaux de la Nation, qui s'appliquerent à lui aſſurer la Couronne en retenant les troupes Perſannes aux Année 1552. Akebar. Il ſoumet les Rois de Guzarate & de Decan.

Année 1552. & suiv. Indes par les établiſſemens avantageux qu'ils leur procurerent. Le jeune Prince avoit mis à profit les leçons de politique & de ſageſſe que lui avoient données les Miniſtres de ſa minorité ; & il en fit uſage dès que les années le lui permirent. Son Roïaume étoit plus conſidérable par l'étendue que par les richeſſes. Celles-ci ſe trouvent principalement dans la partie méridionale de la Preſqu'île en deça du Gange, que Tamerlan n'avoit pas ſubjuguée. Akebar entreprit d'en faire la conquête, & il en vint à bout malgré la réſiſtance des Rois de Guzarate, de Decan & des Portugais, qui s'étoient puiſſamment établis aux Indes depuis environ ſoixante & dix ans.

La Princeſſe *Candé* ne deffendit pas avec moins de généroſité la ville d'Amanadagar dont elle étoit Souveraine. Elle vit ſans effroi le Mogol, déja vainqueur de pluſieurs Roïaumes, environner la Capitale de ſon Etat ; elle le retint plus de deux mois autour de ſes remparts. Enfin, obligée de ceder à la conſtance des aſſiégeans, elle inventa un moïen

biſare pour ſe venger de ſon ennemi. Année 1558, & ſuiv.
Elle fit fondre tout l'or & l'argent du Païs en boulets de canon, ſur leſquels on grava les plus grandes malédictions contre l'uſurpateur; & on les tira dans le camp des Tartares. Après ce coup de déſeſpoir, elle ſe rendit à compoſition, & elle parut ſe repentir bien-tôt de ſa fureur. A la vue de ſon vainqueur elle ceſſa d'être ſon ennemie. Akebar la mit au nombre de ſes femmes, il la traita toujours en Reine, ou plûtôt il la conſidera long-tems comme la Sultane favorite. On trouve encore aujourd'hui pluſieurs de ces boulets de canon aux environs d'Amanadagar. M. Manouchi en vit un d'or de huit livres, dont il lut l'inſcription avec plaiſir.

La conquête des deux plus riches Roïaumes du Païs, rendus tributaires, établit l'autorité d'Akebar dans toutes les Indes. Ce fut avec la confiance que donne un grand pouvoir qu'il abandonna la Ville, & qu'il réſolut d'en bâtir une autte plus magnifique, ſoit pour immortaliſer

Année 1552, & ſuiv. ſon nom, ſoit pour accomplir le vœu qu'il avoit fait d'ériger une Moſquée en l'honneur de Mahomet, pour obtenir du Ciel un fils qui fût l'héritier de ſon Empire. Agra, alors peu conſidérable, lui parut l'endroit le plus avantageux pour y exécuter ſes deſſeins, & l'ouvrage fut conduit avec tant de rapidité, que bientôt on y compta plus de 660000 habitans. Pluſieurs Hiſtoriens rapportent que pendant le long repos de cette paix glorieuſe, Akebar entendit parler des Miſſionaires chrétiens, que les Portugais entretenoient aux Indes; qu'il en fit venir quelques-uns à ſa Cour; & que leurs diſcours ſur la Religion ébranlerent ſon eſprit. Un poiſon ſubtil qu'il prit par mégarde l'enleva ſubitement la cinquante-troiſiéme année de ſon regne.

Année 1605. Jehan Guir. Révolte de ſes fils. Il y avoit quelques années que Jehan-Guir, l'aîné de ſes fils, avoit tenté de lui ravir la Couronne & la vie. Ce crime méritoit une punition rigoureuſe; mais la tendreſſe du pere fit grace à un fils dénaturé. Akebar

Il contenta de lui montrer qu'il étoit maître de ſon ſort, en le tenant pluſieurs jours humilié dans l'obſcurité d'une priſon, & en lui faiſant voir les têtes de cent conjurés qu'il avoit fait ſuſpendre à un arbre. Jehan-Guir auſſi frapé de ce ſpectacle, que honteux de la faute qu'il avoit commiſe, s'efforça de la réparer par un attachement plein de zéle, & mérita, ſuivant quelques Ecrivains, que ſon pere le nommât pour ſon ſucceſſeur un peu avant que d'expirer. Cette déclaration n'aïant pas été revêtue des formalités ordinaires, Coſrou fils de Jehan-Guir, prétendit que le ſceptre lui apartenoit au lieu de ſon pere, par la promeſſe qu'Akebar lui en avoit ſouvent réiterée lors de ſa colere, & en préſence de toute la Cour. Fondé ſur ce ſeul titre, il ſe forma un parti de mécontens que la mauvaiſe conduite de ſon pere avoit déja ſoulevés, & il lui diſputa la Couronne à la tête d'une troupe de rébelles. Mais le premier combat les mit en fuite, & leur Chef fut renfermé dans une Cita- Année 1605 & ſuiv.

Année 1605, & ſuiv. delle avec ſes femmes & ſes enfans. Il y périt de la main de ſon frere Chorròm, qui eſperoit s'aſſûrer le Trône par ce lâche fratricide. Les précautions qu'il avoit priſes pour enſevelir ſon crime dans les ténébres, qu'il avoit choiſies pour le commettre, ne purent cependant le tenir caché. L'Empereur découvrit l'auteur du meurtre, & n'eut plus que de l'indignation pour celui qu'il avoit tendrement aimé ; il l'exila dans ſon Gouvernement de Guzarate. Sa diſgrace ne fit qu'irriter ſon ambition. Il ne s'occupa qu'à former des alliances ſecrettes avec les Raïas voiſins, à gagner les Grands du Païs, à ſe concilier l'amitié du peuple. Ainſi il n'eut pas de peine à raſſembler une armée formidable de perſonnes dévouées à ſon ſervice. Sachant que l'Empereur devoit faire tranſporter à Lahor le tréſor de l'Empire, il s'avança à la tête de ſoixante mille hommes pour l'enlever ſur le chemin. Mais un contre-ordre donné à propos fruſtra ſes eſpérances, & manifeſta ſa révolte.

Il ſe vengea ſur la ville d'Agra & ſur les environs, qu'il mit au pillage. Année 1605, & ſuiv.

Irrité de cette audace, Jehan-Guir raſſembla toutes ſes forces, & marcha en perſonne contre ſon fils. L'ardeur & la réſolution ſe montroient également de part & d'autre. Après un combat opiniâtre, les révoltés furent mis en déroute près de Dely, & le jeune Prince ſe retira dans des montagnes inacceſſibles, d'où il tâcha d'apaiſer la colere de ſon pere par la voie de la négociation. Pendant le combat, Sultan Bolaqui ſon fils ſignala ſon zele & ſa fidélité pour les intérêts de l'Empereur. Non content d'avoir contribué à la victoire, il entra à la tête d'un corps d'armée juſques dans le ſein du Roïaume de Guzarate, & mit le ſiége devant Amadabat, capitale du Gouvernement, où Chorrom ſon pere s'étoit établi une eſpèce de Souveraineté. Il en fit rompre les portes par des Eléphans, il s'empara de la Ville, enleva les tréſors de ſon pere, briſa ſon Trône d'or, & diſtribua aux Officiers les diamans

Année 1605. & ſuiv.

dont il étoit orné. Jehan-Guir d'autre part ſongeoit à pourſuivre ſon fils rébelle, qui vouloit traiter de pair avec lui. Il envoïa deux de ſes Généraux pour le forcer dans ſon aſile, avec ordre de lui livrer bataille, & de l'amener mort ou vif. Le fier Chorròm ne ſe découragea pas. Il recueillit le reſte de ſon armée, & fit tête au parti de l'Empereur. Les rébelles eurent d'abord quelque avantage en de légeres eſcarmouches, mais la confiance que leur donnoient ces petites victoires leur en fit perdre une grande. Ils furent battus & défaits dans une action générale.

Quoiqu'il ne reſtât qu'environ cinq mille hommes à Chorròm, il ne ſe regarda pas comme vaincu. Il ſe retira au-delà du Gange, & ſe retrancha derriere le canal de Thonex, qui n'eſt qu'un écoulement de ce Fleuve aux environs de Patna. Les Généraux de l'Empereur le pourſuivirent dans ſa retraite, ils lui livrerent une des plus ſanglantes batailles dont l'Hiſtoire des Indes mo-

derpes faſſe mention ; & quoique leur perte fût beaucoup plus grande que celle des révoltés, ils remporterent néanmoins tous les honneurs du triomphe. Année 1605; & ſuiv.

Chorrom reſté avec trois mille hommes ſeulement penſa recouvrer toutes ſes eſpérances par les intrigues de Nur-Jaham premiere femme de Jehan-Guir, dont il avoit épouſé la niéce. La Sultane conſidérant que cette guerre, pouſſée avec tant de chaleur, étoit contraire aux interêts de ſa famille, trouva le moïen de faire diſgracier le plus grand fléau de Chorrom, Mahobet-Cham, le premier des Généraux de l'Empereur. Outré de voir ſon zele, ſes ſervices, ſon ſang païés d'une ſi noire ingratitude, ce brave Officier réſolut de s'en venger. Il raſſembla autour de lui pluſieurs des anciens Capitaines, qui ſervoient depuis long-tems ſous ſes ordres ; & cinq mille Rageputes, les plus intrépides des Indes, embraſſerent le parti d'un Chef que la victoire avoit toujours ſuivi. Avec ce petit corps d'armée,

Année 1605, & ſuiv. il forma le deſſein d'aller enlever l'Empereur, qui ſe tranſportoit avec ſa Cour d'Agra à Cabul. Ce projet lui réuſſit comme il l'avoit eſperé ; & s'il n'en tira pas tout l'avantage qu'il pouvoit, ce ne fut que par un excès de généroſité & de reſpect pour ſon maître. Il prit le moment que l'eſcorte du Prince avoit déja paſſé la riviere de Tziunab avant le lever du Soleil ; il inveſtit inopinément le camp de Jehan-Guir, qui repoſoit encore dans ſa tente ; il diſperſa ſans peine les Soldats de ſa garde ; & preſque ſans verſer de ſang, l'Empereur, la Sultane, Bolaqui & les principaux de l'Empire tomberent entre ſes mains.

Les premieres nouvelles de cette détention porterent le trouble de toutes parts ; on ne ſavoit auquel des trois partis il falloit s'attacher. Agra prit ouvertement celui du nouveau Vainqueur ; & livra la Citadelle à un de ſes amis. Pour peu que Mahobet eût voulu mal uſer de la victoire, il auroit pu faire un Empereur de ſa main, & choiſir quelqu'un

des fils ou des petits-fils des Mogols, qui l'auroit élevé au premier rang par reconnoiſſance. Le fonds de vénération qu'il conſerva inviolablement pour ſon maître, le fit uſer de modération à ſon égard. Il ſe contenta de lui donner une eſcorte pour le conduire à Cabul, de l'accompagner en perſonne, & de lui faire aſſidument ſa Cour. Cette modération penſa lui être plus funeſte que ſa premiere diſgrace. La Sultane déſeſperée de ſe voir ſous la puiſſance de ſon ennemi, craignit pour comble de malheur qu'il ne s'emparât de l'eſprit du Prince par ſes manieres inſinuantes. Elle fit ſavoir à l'armée Imperiale que ceux qui avoient enlevé Jehan-Guir n'étoient au plus que cinq mille hommes; elle engagea les Chefs de ſon parti à venir la délivrer de la ſervitude; elle leur en marqua le moment & les moïens. Ses vœux furent heureuſement acomplis. Plus de cinquante mille hommes, raſſemblés de toutes les Provinces voiſines, ſe mirent en embuſcade ſur les bords

Année 1605, & ſuiv.

Année 1605 & suiv. d'une riviere où l'Empereur devoit paſſer avec tout ſon cortege pour arriver à Cabul. Mahobet averti des embuches qu'on lui dreſſoit, jugea à propos d'abandonner ſes priſonniers & de retourner ſur ſes pas. La crainte des reſſentimens de la Sultane l'obligea à demander un aſile à Rana, l'un des principaux Raïas de l'Empire. Loin d'en abuſer par de nouvelles entrepriſes, il s'en ſervit pour travailler au repos & à la tranquillité publique, en réconciliant par ſes négociations, l'Empereur avec le Sultan Chorròm. Ce fut la noble vengeance qu'il tira d'un Souverain qui le perſécutoit. Jehan-Guir ne ſongea plus qu'à jouïr des douceurs du repos. Il y paſſa le reſte de ſa vieilleſſe, & il mourut à Dimber l'an 1627, après un regne de 22 ans, que les guerres civiles avoient perpétuellement agité.

Année 1627, Troubles dans l'Etat. Sa mort partagea l'Empire en trois factions. L'Imperatrice ſe déclara pour Scheriar l'époux de ſa fille. Bolaqui avoit pour lui l'armée

Imperiale & toute la Garde du Palais. Les deux Miniſtres Aſaph Cham, & Mahobet-Cham favoriſoient ouvertement le Sultan Chorròm. La Sultane n'eut le crédit de faire reconnoître Scheriar Empereur, que dans l'étendue du Serrail. Mais ce parti, qui ſe terminoit à des femmes & à des Eunuques, devint bien-tôt le plus foible. Bolaqui, proclamé par les troupes, s'aſſura de l'Imperatrice & de ſon gendre; il retint l'une dans une étroite priſon, & fit perdre les yeux à l'autre en y appliquant un fer chaud. Ce Prince, en croïant ne travailler que pour ſoi, aplaniſſoit par ſes cruautés les chemins du Trône au Sultan Chorròm ſon oncle. Une intrigue conduite par Mahobet & par Aſaph, le mit en poſſeſſion de la Couronne, ſans répandre de ſang. L'Hiſtoire mérite bien d'en être rapportée. Elle fait voir que dans un Païs que l'on s'imagine n'être remplis que d'hommes groſſiers & barbares, il n'y a pas moins de fineſſe qu'on en trouveroit parmi les eſprits les plus déliés de l'Europe.

Année 1617. & ſuiv.

Année 1617, & ſuiv. Stratagême par lequel Chorrõ monte ſur le Trône.

Auſſi-tôt que Bolaqui ſe fut aſſis ſur le Trône de ſon grand-pere, il députa un des principaux *Omhras* ou Seigneur de ſa Cour, vers ſon oncle Chorròm. L'Envoyé avoit ordre d'exiger du Sultan le tribut ordinaire, de l'engager à reconnoître la Souveraineté de Bolaqui, & même de menacer, s'il trouvoit dans le Prince un eſprit de révolte. La nouvelle de ſon arrivée rendit ſes inſtructions inutiles. Il trouva le Sultan qui vomiſſoit le ſang à gros bouillons. Ce ſpectacle l'attendrit; il dépêcha un Courier à Bolaqui, pour l'inſtruire de l'état où ſon oncle étoit réduit. Mais la maladie de Chorròm n'étoit qu'une feinte. Ce qu'il vomiſſoit étoit le ſang d'une Chévre, dont il s'étoit rempli la bouche un moment avant l'entrée de l'Omhra. Le bruit de ſa maladie fut bien-tôt ſuivi d'une nouvelle encore plus fauſſe. On publia par-tout que Chorròm étoit mort, & en effet il diſparut.

Mahobet avec quelques autres Officiers les plus attachés au Prince,

eurent ſeuls le ſecret de l'intrigue. Ils parurent inconſolables, & donnerent toutes les démonſtrations du plus grand deuil. L'Envoyé y fut trompé comme les autres; il ſe hâta d'aller l'aprendre à ſon maître, & on le pria de lui demander la permiſſion de faire porter le corps du Sultan dans le ſépulcre de ſes Peres. Bolaqui accorda avec joie tous les honneurs de la ſépulture à un Prince de ſon ſang, dont la mort, à ce qu'il croïoit, l'avoit délivré ſi à propos. On prépare le convoi avec toute la magnificence poſſible. Le cercueil vuide étoit conduit par plus de mille hommes choiſis entre les principaux Officiers du mort; Mahobet étoit à leur tête, & Chorrom ſuivoit lui-même ſes propres funerailles en habit déguiſé. On avoit diſpoſé par intervalles des eſcadrons de Rageputes, qui groſſiſſoient la pompe funebre comme par honneur, & qui la ſuivirent juſqu'à Agra. D'une autre part, le miniſtre Aſaph, inſtruit du ſecret, perſuada au jeune Empereur qu'il étoit de Année 1627, & ſuiv.

Année 1627. & ſuiv. ſon devoir & de la bienſéance d'aller au-devant du convoi, & de conduire dans le tombeau un Prince dont il n'avoit plus rien à craindre. L'artifice réuſſit. Bolaqui ſortit aſſez mal accompagné hors des portes d'Agra, en habit de deuil & dans l'équipage d'un Prince qui va rendre les derniers devoirs à un parent. Effraïé de voir une eſcorte ſi nombreuſe à la ſuite d'un mort, il comprit auſſi-tôt qu'on en vouloit à ſa Couronne & à ſa vie. Il prit la fuite, & ſe refugia en Perſe, pour ſe dérober à la cruauté d'un rival ambitieux.

Il prend le nom de *Cha-Jaham.* Chorròm, maître de la Citadelle & du Palais d'Agra, prit le nom de *Cha-Jaham*, qui veut dire, *Roi du monde.* Le premier Acte de ſon autorité fut de s'aſſurer de Scheriar. Il le retint enfermé pendant trois mois avec ſes deux fils; mais craignant qu'ils ne lui échapaſſent malgré ſa vigilance, il fit murer la porte de leur priſon, & les laiſſa tous trois mourir de faim. On aſſûre que cet endroit n'a point encore été débouché.

ché. La guerre qu'il fit quelques années après aux Portugais, donna lieu à d'autres inhumanités qu'il exerça ſur les vaincus, principalement en haine du Chriſtianiſme. Il avoit quatre fils, qu'il envoïa en différens Roïaumes de l'Empire en qualité de Vice-Rois. *Cha-Chuïa* eut la Principauté de Bengale; celle de Décan tomba à *Oramg-Zeb*; & le Roïaume de Guzarate échut à *Moradbax*. *Dara* l'aîné de tous demeura à la Cour. Tandis que l'Empereur ſe livroit à toutes ſortes d'amuſemens & de plaiſirs, Dara s'emparoit du gouvernement & de l'autorité; lui ſeul faiſoit la fonction d'Empereur, il ne lui en manquoit que le titre & la couronne. Si quelqu'un ne rampoit pas devant lui, le maſſacre ou le poiſon ſuivoient de près. Année 1627, & ſuiv.

Ces cruautés jointes à des manieres impérieuſes ne pouvoient manquer de le faire haïr univerſellement, & de lui enlever le Sceptre auquel il aſpiroit. Il avoit d'ailleurs en la perſonne d'Oramg-Zeb un rival d'au- Commencemens & caractere d'Oramg-Zeb.

Année 1627, & ſuiv. tant plus dangereux, qu'il paroiſſoit moins à craindre. La conduite de celui-ci, pleine de moderation & d'équité, faiſoit un contraſte honteux pour celle de Dara; & il n'affectoit tant de douceur que dans ce deſſein. Dès que l'âge l'eut rendu ſuſceptible d'ambition, il porta ſes regards vers le Trône, & il forma le plan qu'il jugea plus propre à l'y mener. La nature lui avoit donné tous les avantages néceſſaires à un homme qui en veut impoſer. Il étoit d'une taille avantageuſe, & d'un tour de viſage naturellement doux. La maigreur lui donnoit un air de pénitence qu'il ſavoit acompagner de diſcours de piété. On le voïoit toujours have, le tein livide, les yeux enfoncés. Il paroiſſoit rêveur & taciturne, ne parlant gueres que de zele pour la Religion de Mahomet, & pour l'obſervation de ſa Loi. Preſque toujours il portoit l'Alcoran ſous le bras; ſes oraiſons étoient fréquentes; il récitoit chaque jour un certain rôle des louanges de Dieu avec une attention capable d'attirer du reſpect. Auſſi diſoit-on qu'il s'étoit

fait, recevoir au nombre des Faquirs; & lui-même assûroit qu'aussitôt qu'il pourroit se délivrer des soins du siécle, il iroit se consacrer à la pénitence près du tombeau de Mahomet. Ces discours de retraite entroient dans le système d'ambition. Par-là il vouloit se préparer un asile s'il ne pouvoit franchir les barrieres qui lui fermeroient le chemin du Trône. La haute dévotion qu'il professoit en public, ne lui faisoit pas négliger l'exercice des vertus guerrieres. Mais il avoit soin de donner une couleur de piété & de zele à tous ses projets. Ce fut sous ce prétexte qu'il tenta de dépouiller le Roi de Golconde, parce qu'il étoit attaché à la secte des Parsis ou Persans. Si cette entreprise ne lui réussit pas dans son entier, il en tira du moins de grands avantages. Année 1627, & suiv.

La fortune lui réservoit ses faveurs toutes pures pour une occasion plus précieuse. Une maladie dangereuse dont l'Empereur Chá-Jaham fut attaqué, donna occasion aux bruits de sa mort qui se répandirent dans Révolte des fils de Cha-Jaham.

Année 1627 & ſuiv. tout l'Indoſtan. Cha-Chuïa le plus vif de ſes trois fils qu'il avoit établis Vice-Rois, ſe mit le premier en campagne avec quarante mille chevaux, réſolu d'enlever le Sceptre à Dara ſon aîné. L'Empereur inſtruit d'une démarche auſſi éclatante, lui écrivit que ſa maladie n'avoit point eu de ſuites; qu'il pouvoit retourner à ſon Gouvernement de Bengale; & réparer par une obéiſſance exacte les mouvemens que ſon affection lui avoit fait précipiter. Le Prince diſſimula les ordres qu'il avoit reçus de ſon pere; il continua ſa route vers Dely, & fut arrêté en chemin par l'armée Imperiale que le fils aîné de Dara conduiſoit. Le mauvais ſuccès d'une bataille le découragea entierement, & il ſe retira auſſi-tôt après.

Oramg-Zeb excite ſon frere Moradbax. Le même prétexte qui lui avoit fait prendre les armes ſervit également à déterminer ſes deux freres Oramg-Zeb & Moradbax. Quoique le premier eût fait tous ſes préparatifs, il ne voulut point éclater avant que ſon frere ſe fût mis en marche.

Profitant alors des avances ſéditieuſes que l'un & l'autre avoient faites, il écrivit à Moradbax en ces termes pleins de diſſimulation. » Vous n'ignorez pas le deſſein que j'ai pris » de vivre le reſte de mes jours dans » la retraite & dans la pénitence. » Les grandeurs du ſiécle n'ont rien » qui ſoit capable de toucher mon » cœur. L'unique paſſion qui me » reſte eſt d'établir le culte du vrai » Dieu & la Loi de ſon Prophéte » dans toute leur pureté. Je conſi» dere que de tous les fils de Cha» Jaham, dont la mort n'eſt que » trop certaine, vous êtes le ſeul » qui conſerviez du reſpect pour » l'Alcoran. Dara eſt un impie qui » n'a d'attachement que pour les » Religions de l'Europe. Cha-Chuïa » eſt un hérétique, livré à la ſecte » d'Ali, & qui entretient des liaiſons avec les Schiſmatiques de » Perſe. Vive Dieu & ſon Prophéte, » je ne ſouffrirai point que l'impiété » & l'héréſie ſoient aſſiſes ſur le » Trône. Vous ſeul, mon cher » frere, que j'honore dès à préſent

Année 1622. & ſuiv.

Année 1626. & suiv. » comme mon Seigneur, & que je » salue comme mon Maître, méri- » tez de porter la Couronne. Vous » êtes un vrai Musulman & le seul » défenseur des fidéles. Permettez- » moi donc de joindre mes troupes » aux vôtres, & de défendre avec » vous le parti le plus juste en com- » battant pour la Religion. Je ne » vous demande pour toute récom- » pense de mes services que de me » permettre après la victoire, d'al- » ler couler en paix le reste de ma » vie près du tombeau de Mahomet » dans la pénitence & dans la prie- » re. »

Ses artifices frauduleux. Une Lettre si artificieuse fut reçue avec joie de Moradbax. Il y répondit par une autre remplie de politesses, qui partoient d'un cœur plus sincère. Toutefois, lorsqu'il consentit de joindre ses troupes à celles de son frere, il ne comptoit pas que l'armée d'Oramg-Zeb dût être superieure à la sienne. Il la mesuroit sur les bornes étroites du Roiaume de Decan, & sur la médiocrité des revenus qui en proveinoient. Mais il

ne ſavoit pas qu'Oramg-Zeb s'étoit préparé de longue main à cette révolution; que ſa frugalité lui tenoit lieu de grandes richeſſes; & qu'il avoit engagé Mirza-Mula, qui faiſoit la guerre pour l'Empereur dans le Viſapour, à lui donner les troupes qu'il commandoit. Les deux Princes convinrent d'une entrevue dans les montagnes de Manddo. D'auſſi loin qu'Oramg-Zeb aperçut ſon frere, il deſcendit de ſon Eléphant; il courut au-devant de lui, il ſe proſterna en ſa préſence, & le ſalua comme ſon Souverain. Il lui fit prendre le titre d'Empereur, il le traita en public & en particulier comme tel; par tout il lui céda le pas; & pour le commandement des armées, il recevoit toujours l'ordre de ſon frere, qu'il ſavoit amener où il vouloit par la force de la perſuaſion. Les troupes s'avancerent à grandes journées vers Dely. Année 1657. & ſuiv.

Au bruit de leurs aproches, Dara fut effraïé pour ſa perſonne & pour celle de l'Empereur. Il leur écrivit que leur pere n'étoit point mort; & Il prend les armes contre ſon pere.

Année 1627, & ſuiv. qu'il étoit inique de venir troubler le repos de ſa vieilleſſe. Moradbax dont le cœur étoit droit, fut ébranlé lorſqu'il vit le crime de ſi près. Il douta s'il iroit plus loin, quand il ſut que Cha-Jaham étoit plein de vie, & qu'il étoit faux que Dara lui eût fait prendre du poiſon. Oramg-Zeb s'aperçut de ſon inquiétude; il leva ſes ſcrupules & le raſſûra par des Lettres que ſes Emiſſaires lui envoïoient exprès de Dely. Comme ils avançoient de jour en jour, l'Empereur propoſa dans ſon Conſeil de ſe mettre lui-même en campagne, & de paroître à la tête de ſes troupes, pour déſarmer ſes enfans par ſa préſence. Un ami ſecret d'Oramg-Zeb s'opoſa fortement à cet avis, par des remontrances ſur la foible ſanté du Prince, & ſur les mauvaiſes ſuites que pourroit avoir la perte d'une bataille, où la valeur ne décide pas toujours. Cha-Jaham ſe détermina à garder ſon Palais, & Dara ne crut pas devoir le quitter.

Il défait l'armée Imperiale.

Sur les bords de la rivire d'Ugen, s'éleve un côteau en forme d'amphithéâtre

phithéâtre, où l'armée Imperiale campa pour diſputer le paſſage aux troupes confédérées. Elle ſortit d'Agrâ vers la fin du mois d'Avril, dans le tems de la plus grande chaleur aux Indes. Oramg-Zeb, qui conduiſoit l'avant-garde des rébelles, parut le premier en préſence de l'ennemi. Mais comme le reſte de l'armée n'étoit pas encore arrivé, tout ſon ſoin fut d'empêcher les Imperiaux de paſſer la riviere qui étoit baſſe & guéable en pluſieurs endroits. Il y rangea promptement ſon artillerie, & fit un feu terrible ſur les ennemis, poſtés à l'autre rive. Cependant Moradbax, qui conduiſoit l'arriere-garde arriva. Son impétuoſité naturelle & ſa valeur, ne lui permirent pas de déliberer long-tems. Il ſe jetta à l'eau avec une intrépidité qui donna du courage aux ſiens, & paſſa le fleuve à leur tête, tandis que le canon d'Oramg-Zeb les ſoutenoit. Des deux Généraux de l'Empereur, l'un étoit d'intelligence avec les rébelles, & diſpoſa tellement ſon aîle, qu'elle fut miſe en

Année 1627, & ſuiv.

Année 1657. & suiv. déroute dès le premier assaut. L'autre signala son zele & son courage ; mais accablé par le feu & par la multitude des ennemis, il se vit contraint de faire sa retraite, accompagné seulement de cinq cens chevaux. La honte & le chagrin le déterminerent à passer dans ses Terres, pour ne plus reparoître à la Cour.

Cha-Jaham cede l'autorité à Dara l'aîné de ses fils.

Tout y fut dans la désolation quand on aprit ces tristes nouvelles. La désertion des Généraux, la perte de la plus grande partie de l'armée, l'artillerie & le butin qui alloient donner de nouveaux avantages à Oramg-Zeb, les chemins ouverts de toutes parts, les mécontens qui passoient en foule dans le parti des confédérés, étoient autant d'objets capables d'abattre le courage de Cha-Jaham, & il y succomba. Inspiré sans doute par un ami d'Oramg-Zeb, il remit toute son autorité à Dara ; il ordonna de ne plus reconnoître d'autre Souverain, du moins pour un tems. Cette démarche fatale causa la ruine du pere, & ôta le Sceptre des mains du fils. Bien des Sei-

gneurs, que le devoir attachoit encore à Cha-Jaham, refuſerent d'obéïr à Dara; & le peuple déchargé de la ſoumiſſion qu'il avoit jurée au vieil Empereur, fit paroître beaucoup d'indifférence pour le nouveau. Année 1656, & ſuiv.

Malgré l'infidélité preſque univerſelle des Grands, & le réfroidiſſement du peuple, Dara ne laiſſa pas que d'aſſembler encore cent mille chevaux & cinquante mille hommes de pié. On tira des Arcenaux d'Agra cent piéces d'artillerie, dont les moindres étoient de douze livres de balle; tous les Officiers qui ſervoient le canon étoient Européens. On équipa ſoixante Eléphans chargés de leur Tour, dont chacun portoit ſa piéce de campagne, & les bagages du Prince ſuivoient ſur cinq cens Chameaux. A voir cette effroïable multitude s'étendre à perte de vue, & couvrir les vaſtes plaines qui ſont aux environs d'Agra, on auroit cru que le Prince devoit forcer la victoire à ſe déclarer en ſa faveur. Les plus ſenſés n'en jugeoient Dara leve une armée nombreuſe.

Année 1656, & suiv. pas ainſi, & Dara étoit preſque le ſeul qui ne ſe doutoit pas de ſon malheur. Cependant le tems étoit venu auquel les Grands de l'Empire devoient ſe venger du déshonneur que Cha-Jaham leur avoit fait en débauchant leurs femmes, & des railleries ameres qu'ils avoient reçues du Prince. On apercevoit auſſi dans les principaux membres de ce grand Corps certain levain de haine contre le Chef.

Il eſt trahi par ſes Généraux. Après quatre jours de marche, il arriva ſur les bords du fleuve Chambal, où il jugea à propos d'attendre l'ennemi. Oramg-Zeb ſentit qu'il auroit été téméraire de tenter le paſſage ſous les coups d'une armée auſſi nombreuſe. Il eut recours au ſtratagême d'Alexandre contre Porus; & alla de nuit traverſer le fleuve quelques lieues plus haut. Cette nouvelle jetta le trouble dans le camp de Dara; & ſon malheur voulut qu'il mît à la tête des troupes qui devoient repouſſer l'ennemi Calil-Kan, ami ſecret d'Oramg-Zeb. Le perfide, agiſſant de concert avec

les rebelles, leur donna le tems de se poſter avec avantage, ſous prétexte de les laiſſer conſumer par la faim, dans un lieu qui n'offroit aucune reſſource. L'ardeur de Dara ne put ſouffrir de plus longs délais, il voulut abſolument commencer l'attaque. Calil, qui s'étoit emparé du commandement général, avoit gagné le Chef des Canoniers, & lui avoit défendu d'obéir à d'autres ordres qu'aux ſiens. Avant qu'on fût à la portée du canon, il fit faire une décharge de toute l'artillerie, dont aucun coup ne porta ſur l'ennemi. La fumée & la pouſſiere déroboient à la vue de Dara la trahiſon du Général. Bien-tôt après on entendit pour la premiere fois trois coups qui furent tirés dans le camp d'Oramg-Zeb. C'étoit le ſignal dont il étoit convenu avec Calil, pour l'avertir que ſes troupes étoient prêtes. Le perfide courut alors vers Dara, qui commandoit le corps de bataille. » Il eſt tems, Seigneur, lui dit-il, » d'aller vaincre un ennemi déja » preſque en déroute par la force de Année 1658 & ſuiv.

Année 1656. & suiv. » votre artillerie. Les ennemis en » manquent ; ils ne nous ont ré- » pondu jusqu'ici que par trois coups » de canon inutiles. Paroissez seule- » ment & vous vaincrez. »

Sanglante bataille. Animé par ses discours insidieux, Dara fit ébranler à la fois les trois corps d'armée, & le sien fut le plus diligent. Ses troupes croïant marcher à la victoire, poussèrent des cris effroïables en s'aprochant de l'ennemi. Oramg-Zeb les entendit sans s'effraïer ; il reçut de même cette grêle de traits dont l'air fut obscurci ; il fit ensuite tirer si à propos son canon, sa mousqueterie, ses Archers, qu'on vit tomber autour de Dara un nombre prodigieux de morts & de mourans. Mais il lui en restoit encore assez pour combattre avec espérance. Il s'avança au milieu des escadrons d'Oramg-Zeb ; il pénétra jusqu'à l'endroit où l'ennemi avoit dressé les batteries dont on étoit le plus incommodé ; il mit les Canoniers Portugais en fuite ; puis il tourna tous ses efforts vers le gros de soldats dont Oramg-Zeb étoit environné.

Maradbax ne fut pas pouſſé avec moins de vigueur par Ramſing, ſecond Général de l'Empereur. Ce Raïa ſuivi de ſes Rageputes avoit enfoncé le front de bataille du Prince Mogol, & étoit arrivé aſſez près de lui pour pouvoir le combattre d'homme à homme. Celui-ci étoit porté ſur un Eléphant de guerre, dans une eſpèce de trône découvert, pour donner ſes ordres de toutes parts. Il reçut trois coups de fléches au viſage, qui ne lui firent que de légeres bleſſures. Le Raïa, dont le carquois étoit vuide, ſauta de cheval pour aller enfoncer ſa lance ſous le ventre de l'Eléphant du Prince. Tandis qu'il s'avançoit en téméraire, Moradbax le perça de ſon dard & le jetta ſur la pouſſiere. A la vue de ce malheur, les Rageputes découragés prirent la fuite, & cauſerent la perte de la bataille. Année 1656 & ſuiv.

Leur déſertion n'affoiblit point la conſtance de Dara; il lui reſtoit encore aſſez de troupes pour vaincre. Déja il avoit diſſipé l'aîle que commandoit Mahamud fils d'Oramg-Zeb.

Année 1656, & suiv. Dès qu'il vit arriver Moradbax au ſecours de ſon frere, il s'attacha principalement à lui, & le chargea avec tant de fureur, qu'il le mit en fuite. Oramg-Zeb demeuré ſeul ne ſe deffendoit plus qu'avec peine, lorſque le perfide Calil-Kan acheva de conſommer ſa trahiſon par un mauvais conſeil, qui ruina les eſpérances de Dara, & qui rendit inutiles tous les fruits de ſa valeur. » Vous » êtes victorieux, Seigneur, lui dit-» il, en s'humiliant, & la premiere » de vos campagnes efface la gloire » de tous les Mogols. Pour cou-» ronner l'ouvrage que vous avez » commencé, il ne vous reſte plus » qu'à pourſuivre les deux freres » fugitifs, & qu'à les faire ſervir à » l'ornement de votre triomphe. » Deſcendez de deſſus l'Eléphant » qui vous porte. Vous êtes trop » expoſé aux fléches pour ſoutenir » plus long-tems ſans péril une mê-» lée ſi dangereuſe. Montons à che-» val, & volons à l'ennemi. »

Retraite de Dara. Cette ardeur qui tranſportoit Dara l'empêcha de réfléchir ſur les ſuites

du parti qu'on lui inſpiroit. Monté ſur un de ces chevaux Perſans que leur vîteſſe rend ineſtimables, il s'élança & ſe fit jour au travers des ennemis. Ses Soldats ſurpris de ne le plus voir ſur ſon Eléphant, le crurent mort, & ſa perte leur glaça le courage. Ils ſe débanderent, & prirent la fuite avec une promptitude qui étonna le Général, & qui le fit appercevoir, mais trop tard, de la trahiſon de Calil-Kan. Le perfide avoit déja pris ſes ſûretés. Suivi d'un gros eſcadron dévoué à ſon parti, il étoit paſſé du côté d'Oramg-Zeb. L'infortuné Dara qui vit l'un de ſes Généraux tué, l'autre tourné vers l'ennemi, ſes deux freres devenus les plus forts par la déſertion de ſes troupes, & la plus grande partie de ſon armée miſe en déroute, ne ſongea plus qu'à la retraite. Il la fit en meilleur ordre qu'on n'eût pu l'eſperer de ſon peu d'expérience dans la guerre. Le combat finit à ſon départ après avoir duré dix heures, mais la guerre ne fut point terminée. Année 1656, & ſuiv.

Les vainqueurs s'avancerent aux Oramg-Zeb trompe ſon pere.

Année 1656, & ſuiv. portes d'Agra, & firent le ſiége de la Citadelle. Dara s'étoit retiré à Lahor pour recueillir les reſtes de ſon armée, & lever de nouvelles troupes, l'Empereur demeura chargé de deffendre la place. L'artificieux Oramg-Zeb l'envoïa aſſurer par un Eunuque, qu'ils n'en vouloient point à ſa perſonne; & qu'ils conſervoient pour lui les ſentimens les plus ſinceres de tendreſſe, de reſpect & d'obéiſſance; & qu'ils n'étoient irrités que contre un frere qui regnoit en Tyran. L'Empereur répondit qu'il étoit prêt de pardonner à ſes fils rébelles, pourvû qu'ils vinſſent eux-mêmes implorer ſa clémence. Rien n'étoit plus éloigné de leur deſſein. Ils avoient réſolus de s'emparer du Trône, quelque crime qu'il leur en coutât pour y parvenir. Oramg-Zeb prit ſur ſoi l'éclat de cette exécution.

L'Empereur eſt renfermé dans une priſon.

Feignant d'être retenu à deux milles d'Agra par une maladie, il pria l'Empereur d'agréer que ſon fils Mahamud allât en ſon nom lui faire les ſoumiſſions qu'il deman-

doit; ajoutant qu'une meilleure ſanté lui permettroit bien-tôt d'aller lui-même ſe jetter à ſes piés. Cha-Jaham y conſentit & prépara au jeune Sultan des préſens d'un prix ineſtimable. C'étoit un apas pour attirer Oramg-Zeb dans le piége. Mahamud entra dans la Citadelle où l'Empereur s'étoit retiré. Il gagna les Soldats du premier corps de garde; il ſe fit ſuivre juſques dans l'intérieur du Palais par une groſſe troupe, & pénétra ainſi dans l'apartement Impérial. On mit à mort ſans diſtinction tout ce qui ſe trouva ſur le paſſage; Soldats, Femmes, Eſclaves & Eunuques. Mahamud parvenu à Cha-Jaham lui-même, oſa prononcer l'Arrêt qui décidoit de ſon ſort. » Ton grand âge, lui dit-il, t'empêche de regner. Acheves le reſte » de tes jours dans la tranquillité, » & renferme-toi avec tes femmes » dans ces jardins délicieux que tu as » fait orner à ſi grand frais. Nous ne » t'envions point la lumiere du jour; » mais céde à tes enfans une place » que tu dèshonores. » A ces mots il Année 1656. & ſuiv.

Année 1656, & suiv. s'éleva un grand cri de toutes ces femmes Tartares qui servent le Prince dans son apartement, & qui sont exercées comme des hommes à manier les armes. Leurs menaces furent inutiles. Il fallut céder à la force, & passer dans l'apartement des Jardins, hors l'enceinte de la Citadelle.

Oramg-Zeb feint de vouloir couronner Maradbax son frere.

Dès ce moment, les deux Princes dipoſerent des Charges publiques; tous les ordres émanerent de leur bouche; ils partagerent par moitié les tréſors de Cha-Jaham & les revenus de l'Empire. Après qu'on eut passé quelques jours à regler le gouvernement, l'armée se mit en marche pour aller à la pourſuite de Dara, qui faiſoit ſes préparatifs de guerre aux environs de Dely. On étoit arrivé devant le célébre Temple ou Pagode de Matura, lorſque Oramg-Zeb en prit occaſion de dire qu'il n'y avoit point de lieu plus convenable pour le couronnement de Moradbax, à qui il avoit toujours cedé en aparence ſes prétentions. On fixa le jour de la cérémonie au 15. de Juin 1656. Jamais les careſſes &

la déference d'Oramg-Zeb pour ſon frere ne parurent plus ſinceres. Lui-même ſe chargea de faire décorer la plaine avec toute la magnificence convenable. Tandis qu'on étoit occupé à préparer les tentes, les préſens, les habits, les Chevaux & les Eléphans, les Chefs & les Soldats de Moradbax ſe livroient au plaiſir, on n'entendoit dans la tente du Prince que concerts, que comédies : on ne s'y occupoit que de danſes & de feſtins. Malgré la Loi de Mahomet, le vin n'y étoit pas épargné ; on en buvoit juſqu'à l'yvreſſe. Du côté d'Oramg-Zeb, tout ſe paſſoit dans la retenue. L'ordre de la guerre y étoit exactement obſervé; on y faiſoit la priere le matin, ſur le midi & le ſoir, avec la même ponctualité que dans les Villes. On y tenoit ſouvent des conſeils. Les principaux Chefs, inſtruits des deſſeins de leur maître, n'entretenoient leurs Soldats que du bonheur d'avoir pour Souverain un Prince auſſi vertueux qu'Oramg-Zeb.

Année 1656 & ſuiv.

La veille du couronnement, il

Il l'enivre

Année 1656, & ſuiv. & le fait enfermer.

feignit une indiſpoſition, & pria Moradbax de paſſer dans ſa tente pour conſulter enſemble les Aſtrologues, & ſavoir ſi le jour ſeroit heureux. Moradbax s'y tranſporta accompagné ſeulement de quelques Officiers de ſa Cour. Oramg-Zeb le reçut avec toutes les démonſtrations poſſibles de tendreſſe & de reſpect. Il le fit aſſeoir à la place d'honneur, il chaſſoit lui-même les mouches qui l'incommodoient ; il eſſuïoit avec un linge la ſueur qui couloit ſur ſon viſage ; il ne l'appelloit que ſon Maître, ſon Seigneur, & ſon Souverain ; il lui fit préparer un bain d'eau roſe, puis l'on ſervit un grand repas. Les deux freres mangerent ſeuls, tandis que les Officiers de Moradbax étoient régalés par les Généraux d'Oramg-Zeb en des tentes éloignées. L'Eunuque Cha-Abas reſta ſeul auprès de ſon maître. La joie du feſtin fut animée par la muſique, & par les danſes. Oramg-Zeb, qui ne quittoit jamais l'air de dévotion dont il faiſoit parade, ne but que de l'eau. Morad-

bax, moins ſcrupuleux, prit du vin avec excès. Un ſommeil profond fut la ſuite de ſon yvreſſe. Cha-Abas conduiſit le Prince dans une tente voiſine pour le laiſſer repoſer, & s'aſſit au pié du lit. Quelques momens après, Oramg-Zeb fit ôter au Prince ſon ſabre & ſon poignard. A l'inſtant, ſix Soldats entrerent, ſe ſaiſirent de Moradbax & de l'Eunuque, les chargerent de chaînes, & leur mirent la main ſur la bouche, pour les empêcher de ſe faire entendre. Oramg-Zeb, qui couvroit toutes ſes démarches d'un voile de piété, s'écria en levant les mains au ciel: Qu'on venge la Loi de Mahomet des mépris d'un Prince intempérant; & qu'on s'aſſure d'un homme qui s'eſt rendu indigne du Trône par ſon impiété. Les deux captifs furent mis chacun dans une litiere fermée, & conduits l'un à Agra, l'autre à Dely avec une bonne eſcorte. Année 1656, & ſuiv.

Ce coup ſe fit avec tant de ſecret qu'on n'en ſut rien dans le camp de Moradbax, ni dans les tentes où l'on Il ſe fait couronner en ſa place.

Année 1656, & suiv. régaloit ſes officiers. Oramg-Zeb eut ſoin de faire continuer la muſique toute la nuit, comme ſi les deux freres y euſſent encore été dans la joie. Au point du jour, les ſoldats des deux armées ſe raſſemblerent dans cette vaſte enceinte qu'on avoit ornée pour la cérémonie du couronnement. L'ordre étoit de s'y trouver ſans armes pour éviter les querelles qui pourroient naître. Lorſqu'on n'attendoit que le moment de voir arriver Moradbax & de le proclamer, quelques perſonnes apoſtées en différens endroits, s'écrierent en même-tems : *Vive l'Empereur Oramg-Zeb !* Ce premier bruit cauſa de l'étonnement au plus grand nombre ; inſenſiblement il fit du progrès, & les deux partis répeterent comme de concert: *Vive l'Empereur Oramg-Zeb.* Le Prince parut auſſitôt ſur l'eſtrade qu'on avoit dreſſée pour ſon frere ; il s'aſſit un moment ſur le Trône & ſe retira. Rien ne prouve mieux la légereté, l'inconſtance & le peu d'attachement des

Indiens

Indiens que toute la ſuite de cette Hiſtoire. Année 1656, & ſuiv.

Son adreſſe pour rendre ſuſpect le meilleur Officier de Dara.

Orang-Zeb leva le maſque de ſon hypocriſie dès qu'il fut tems de régner. Ce Faquir artificieux, qui peu auparavant diſoit n'aſpirer qu'à finir ſes jours dans l'exercice d'une vie pénitente, n'avoit pas apréhendé de ſacrifier à ſon ambition par les plus noires perfidies la liberté d'un pere imbécile & celle d'un frere trop crédule. Tandis qu'il tenoit l'un & l'autre en captivité, il marcha à la pourſuite de Dara, qui étoit toûjours à Lahor. Daüt-Kan étoit le plus fidéle des Officiers que celui-ci eût à ſon ſervice. Il commandoit un corps de Cavalerie poſté ſur la riviere de Bear, qu'il falloit néceſſairement traverſer pour arriver à Lahor. Orang-Zeb déſeſpérant de pouvoir le forcer ou le corrompre par ſes promeſſes, eut recours à l'un de ces artifices qui ne lui manquoient jamais. Il fit courir dans Lahor par ſes émiſſaires une lettre ſous le nom de Daüt-Kan, par laquelle ce Général marquoit l'intelligence qu'il

Année 1656. & ſuiv. entretenoit avec Oramg-Zeb. Dara, qui ne s'étoit perdu dans le dernier combat que pour avoir eu trop de confiance en Calil-Kan, ne ſe perdit une ſeconde fois que pour avoir pris à tort ombrage d'un ami fidéle. Il révoqua Daüt-Kan; il ne ſouffrit ſa préſence qu'avec peine; enfin il le diſgracia pour toûjours.

Celui-ci ſe réfugie en Perſe. Celui qui le remplaça n'avoit ni le même zéle, ni la même expérience. Oramg-Zeb força bien-tôt le paſſage, & jetta l'épouvante juſques dans Lahor avant qu'il y fût arrivé. Dara vit ſes troupes déconcertées par la fraïeur, & plus diſpoſées à ſe rendre qu'à combattre; il jugea qu'il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource que d'aller chercher un azile en Perſe, pour éviter de tomber entre les mains d'un ennemi, qui avoit juré la perte de ſa propre famille.

Oramg-Zeb fait ſon entrée à Dely. Oramg-Zeb ſuivoit les traces du Prince fugitif, lorſqu'une nouvelle imprévue l'obligea de revenir ſur ſes pas. Cha-Chuia, qui avoit le pre-

mier attenté ſur le Trône de ſon pere, s'avançoit à grandes journées vers Agra avec une armée conſidérable. Comme le prétexte de ſa premiere entrepriſe avoit été de venger la mort prétendue de Cha-Jaham, le prétexte de la ſeconde étoit de délivrer l'Empereur & Moradbax de la captivité où l'uſurpateur les retenoit. Il étoit également important à Oramg-Zeb de pourſuivre un ennemi réduit à fuir, & de prévenir un ennemi en état d'attaquer; il accourut où le danger étoit le plus preſſant. Bien-tôt il joignit Cha-Cuïa, il l'engagea dans une action par ſurpriſe; il combattit contre lui d'homme à homme, & le mit en fuite avec le reſte de ſon armée. Pour diſſiper le bruit de ſa mort qui s'étoit répandu, il eſtima néceſſaire de ſe tranſporter à Dely. Son entrée y fut magnifique, & la monnoie qu'il fit frapper en ſon nom portoit cette inſcription faſtueuſe: *Moi, le Roi Oramg-Zeb, Conquérant du monde, j'ai fait battre cette piéce auſſi brillante que le Soleil.* Année 1656 & ſuiv.

Année 1656, & ſuiv. Le repos dont jouiſſoit l'Empereur ne fut pas de longue durée. Il retourna joindre ſon Général Bader-Kan, qui tenoit Dara aſſiégé dans la Forteresſe de Bakar. La violence de leurs aſſauts força le Prince à quitter la place & à reprendre le chemin de la Perſe. Sa perte étoit de ces malheurs qu'on ne peut éviter. Given-Kan, Gouverneur de la derniere Province du Mogol lui devoit la vie & ſon Gouvernement par la protection qu'il lui avoit accordée auprès de l'Empereur Cha-Jaham. Il le reçut d'abord avec les marques de la plus parfaite reconnoiſſance. Refléchiſſant enſuite qu'il ne pouvoit ſe déclarer pour lui ſans encourir la haine du nouvel Empereur, il réſolut de lui livrer ce Prince fugitif. Lui-même eut l'indignité de le charger de chaînes & de l'envoïer à Dely. Oramg-Zeb le fit mettre dans une priſon, & quelques jours après, le condamna à perdre la tête. On dit qu'il ſe la fit aporter, qu'il la conſidera avec complaiſance, & qu'il ajouta l'inſulte à la cruauté.

Il fait couper la tête à Dara.

Il ne lui reſtoit plus, pour s'aſſurer l'Empire, que d'abattre Cha-Cuïa le dernier de ſes freres, & le Sultan Chacû, fils aîné de Dara. Il vint à bout de l'un & de l'autre, en partie par l'artifice. Cha-Cuïa inveſti dans Bengale par l'armée d'Oramg-Zeb voïoit aprocher le moment auquel il falloit périr ou par la diſette, ou par ſon propre fer, ou par celui des ennemis. Il craignoit par-deſſus tout de tomber entre les mains d'Oramg-Zeb. Les liaiſons qu'il avoit eues avec le Roi d'Arracan ſon voiſin, le déterminerent à ſe réfugier dans cette Cour. Les premiers accueils furent auſſi conſolans qu'ils le pouvoient être pour un Prince malheureux. Le mépris & la haine ſuccederent à ces politeſſes; le murmure éclata enfin de part & d'autre. Cha-Cuïa ne pouvant plus douter que ſa vie ne fût en péril, ſe ſauva dans les montagnes & les forêts avec ſa femme & ſes enfans. Le Raïa le fit pourſuivre, & donna ordre qu'on le maſſacrât & toute ſa famille.

Année 1656 & ſuiv. Triſte fin de ſon frere Cha-cuïa.

Année 1658.

Le Sultan Chacu ne fut pas plus

Année 1658. en ſûreté dans le Roïaume de Sirinahar. Son mérite, ſa valeur, ſon droit à la couronne, étoient aux yeux d'Oramg-Zeb autant de raiſons pour ne pas le laiſſer vivre long-tems. Le Prince qui l'avoit retiré n'étoit pas capable de le trahir; mais l'Empereur obtint du fils ce qu'il n'auroit pas oſé tenter auprès du pere. Il l'engagea par des préſens & par des promeſſes encore plus grandes, à remettre Chacu entre ſes mains. On fit une partie de chaſſe, les deux jeunes Princes s'écarterent dans les montagnes à la ſuite de la bête; des gens apoſtés ſe ſaiſirent de l'infortuné Sultan, & le conduiſirent dans la Forteresſe de Guallier, ou Cha-Jaham & Moradbax étoient déja renfermés. Ce dernier, donnant encore des ſujets imaginaires de ſoupçons & d'inquiétudes, périt enfin par la piquûre d'un ſerpent venimeux. Triſte genre de ſuplice auquel Oramg-Zeb l'avoit condamné.

Oramg-Zeb empoiſonne ſon pere.

Vainement il s'étoit flatté que ce crime le feroit régner en paix. Une

uſurpation qui avoit couté tant de ſang, & de forfaits, ne méritoit pas une vie tranquille. Sa conduite ſe retraça dans ſes propres enfans. Ils ſe révolterent contre lui, comme il avoit pris les armes contre ſon pere; & la détention de ce vieillard fut le motif ſpécieux qui ſervit de prétexte aux nouveaux rébelles. Soit qu'ils manquaſſent de force ou d'expérience dans le métier des armes, leur entrepriſe réuſſit mal, & l'infortuné Cha-Jaham en fut l'innocente victime. Il périt par l'effet du poiſon qu'Orang-Zeb ſon fils l'obligea de prendre. Année 1658.

Soulevement des Princes étrangers.

Les Princes étrangers rallumerent la guerre que ce barbare ne pouvoit plus craindre de ſa famille. *Sevagi* avoit été autrefois Gouverneur d'une Province dans le Roïaume de Viſapour. S'étant défait d'Aſſel-Kan, Général du Roi de Viſapour, il s'étoit jetté dans le parti d'Oramg-Zeb, alors Vice-Roi de Decan, qui lui avoit cédé quelques places de l'Empire du Mogol. Lorſqu'il fut

Année 1658. parvenu à la Couronne, il voulut les ôter à Sevagi. Ce dernier, qui les regardoit comme un domaine qu'il avoit légitimement acquis par ſes ſervices, refuſa de les rendre. Outré de cette ingratitude, il ravagea les terres de l'Empire, défit un des Généraux d'Oramg-Zeb, diſſipa ſon armée, prit & ſaccagea Surate. Jamais l'Empereur n'avoit eu en tête un ennemi ſi redoutable. Le chagrin qu'il en reſſentit le jetta dans une maladie qui dura aſſez long-tems. Dès que ſa ſanté & ſes forces lui permirent de marcher contre l'ennemi, il prit lui-même le commandement de ſes troupes, & réduiſit Sevagi avec tous ceux qui l'avoient ſecondé. La victoire qui paroiſſoit fixée ſur ſa perſonne, l'accompagna dans la guerre qu'il eut à ſoutenir ſur ſes frontieres contre la Perſe.

Année 1668. Conquête du Roïaume de Golconde pour les Mogols.

Oramg-Zeb ennuïé d'un trop long repos, entreprit, malgré ſon grand âge, la conquête du païs de Golconde, & alla en perſonne aſſiéger la principale Forteresſe. Le danger évident

évident qu'il y courut fut cauſe qu'il ſe retira, laiſſant le commandement de l'armée à Azam-Cha. Le Général répondit parfaitement à l'attente de ſon maître. Il ſurprit Abdulacen Roi de Golconde dans ſa Capitale, & l'envoïa priſonnier à Dely. En la perſonne de ce Prince finit la race des Rois de Golconde, qui tiroient leur origine des anciens Rois de Narſingue. Année 1698.

Il ne reſtoit plus à Oramg-Zeb, pour être maître de toute la preſqu'île, qu'à ſubjuguer les ſouverainetés de Carnate, de Maduré & le païs des montagnes. Il entra dans celui-ci à la tête d'une troupe d'élite; la capitale fut priſe d'aſſaut, le Roi fait priſonnier & condamné à mort. La vengeance ſuivit de près. *Ram-Raïa* aïant été élu Roi à la place de ſon frere, ſoutint la guerre contre Oramg-Zeb, le défit & l'obligea de lever le ſiége de devant Pamalaguere. Azam-Cha, fils & Général de l'Empereur fut plus heureux dans le Roïaume de Carnate. Il le conquit tout entier avec celui de Maduré. Nouvelles conquêtes.

Année 1698. Quoique l'Empereur fût jaloux des ſuccès de ce jeune Prince, il le nomma Vice-Roi de Guzarate. Kambac, le troiſiéme de ſes fils, eut les Roiaumes de Viſapour & de Golconde, ſous le même titre. Cha-Halam, l'aîné de tous, eut le Mogol propre & les Provinces occidentales à l'Indus.

Mort d'Oramgzeb. Ces trois Princes avoient en leur pere un modéle qu'ils ne ſuivirent que de trop près pour ſa tranquillité. Son grand âge leur faiſoit connoître que le Trône alloit bien-tôt être vacant ; chacun d'eux y aſpiroit, & faiſoit des préparatifs en particulier pour s'en emparer. Kambac, quoique le plus jeune, fut le premier à remuer. Oramg-Zeb ne ſe ſentant plus la force de ſupporter les fatigues d'une guerre civile, prit le parti de les contenir dans l'obéiſſance par la politique ; il fit venir Kambac à la Cour ſous le prétexte de l'amitié. Azam-Cha craignit que ſon frere ne s'emparât de l'eſprit de l'Empereur, & ne ſe fît déclarer héritier de la Couronne ; il ſe rendit pa-

reillement à la Cour, où il ſe fit un parti conſidérable. Enfin Cha-Halam, qui avoit depuis peu triomphé d'Akebar Roi de Perſe, ſe déclara ouvertement. Une maladie de défaillance dans laquelle l'Empereur tomba, arma les deux Princes, Kambac & Azam-Cha l'un contre l'autre. Oramg-Zeb étant un peu revenu, leur ordonna de ſe retirer dans leurs Gouvernemens. Kambac obéït, Azam-Cha reſta à Agra juſqu'à la mort de ſon pere, qui arriva le 4 de Mars 1707. Il étoit âgé de plus de cent ans. Année 1698.

Azam-Cha, qui avoit recueilli ſes derniers ſoupirs, s'empara du Trône & des tréſors, & ſe mit à la tête de l'armée impériale. Cha-Halam aïant apris la mort de ſon pere, ramaſſa toutes les troupes qu'il commandoit depuis quelques années, alla ſe faire couronner Empereur à Dely, & marcha contre Azam-Cha. Les deux armées en étant venues aux mains, ſe battirent avec chaleur. La nuit les ſépara. Le lende- Année 1707. Cha-Halam Empereur.

main, Azam-Cha aïant recommencé l'action, fut vaincu & ſe tua de déſeſpoir. Sa mort mit Cha-Halam en poſſeſſion du Trône des Mogols. Il attaqua enſuite ſon frere Kambac, le dépouilla de ſes Etats, le fit périr dans une bataille, & demeura ſeul Souverain de tous les Roïaumes que ſon pere avoit poſſedés.

CHAPITRE X.

Interruption & renouvellement des Voïages aux Indes. Etabliſſement des Portugais.

L'inondation des Barbares ocupe les Romains & enleve leurs Provinces.

LIrruption des Barbares fit à l'Empire Romain deux plaïes également funeſtes & profondes. La premiere fut l'enlévement de ſes plus belles Provinces, & peu s'en faut qu'on ne diſe, de tout ce qu'il poſſédoit en Europe, excepté la haute & la baſſe Grece. La ſeconde fut l'interruption du commerce aux Indes, & bien-tôt après, ſon entiere abolition. Comme s'il y eût eu un ſignal univerſel dans le Nord, les Oſtrogoths, les Viſigots, les Huns, les Alains, les Gépides, les Hérules, les Suéves, les Vandales, les Bourguignons & les Frans fondirent en même-tems ſur l'Illyrie, la Dalmatie, l'Italie, les Gaules, l'Armorique; & quelques-uns s'ouvrirent par le

fer & la flamme qu'ils avoient toujours en main, un libre paſſage juſques dans les Eſpagnes & dans l'Afrique. A les voir prendre les armes tout à la fois, on auroit cru que ces peuples, qui ne ſe connoiſſoient pas, & qui ſouvent étoient ennemis, avoient attendu de concert le moment fatal où la vertu Romaine ſeroit ſur ſon déclin, comme elle y étoit lorſqu'ils parurent. L'âge étoit paſſé auquel chaque Soldat Romain méritoit de conduire ſa cohorte, où chaque Officier étoit digne de commander l'armée, & où l'armée avoit le pouvoir d'enchaîner la victoire. Tout plia devant les Barbares; les Provinces furent auſſi-tôt réduites qu'attaquées; les Romains n'eurent pas même la force ou le courage de ſauver Rome d'une poignée d'Hérules qui vinrent renverſer le célébre & redoutable Trône des Céſars. L'Empire voïoit donc enlever & diſparoître ſes reſſources de troupes & de finances, dans le tems qu'elles lui étoient le plus néceſſaires. Le Prince ne penſoit qu'à deffendre ſa Cou-

ronne ; les armées ne ſuffiſoient pas contre des ennemis ſi diſperſés, ſi nombreux, ſi féroces ; la Flotte Romaine étoit occupée à deffendre les reſtes de l'Italie, la Sicile & la Gréce des incurſions des Vandales, que le Comte Boniface avoit mis en poſſeſſion de l'Afrique contre ſon deſſein.

Les Sarazins s'emparent de l'Egypte & du commerce des Indes.

Ces guerres d'Occident ne finirent que quand tout fut abſorbé, & alors les Cavades & les Coſroës r'ouvrirent en Orient ce theâtre fatal. Le récit de leurs cruautés glace le ſang dans les veines. On ſe tenoit encore en garde contr'eux, malgré ce honteux traité de paix qui leur rendit l'Empire tributaire pour la premiere fois, lorſque le faux Prophête des Arabes, Mahomet entreprit d'exécuter le deſſein qu'il avoit formé, de ſe rendre Chef de Religion, Légiſlateur & Monarque. A peine eut-il commencé à élever les fondemens de ſon Trône ſur les principes ſanguinaires de ſa doctrine, qu'il y parut tout-à-coup comme un Prince

auſſi puiſſant que redoutable. Aux trois Arabies & à la Syrie qu'il avoit conquiſes, Omar, le ſecond des Califes ſes ſucceſſeurs, joignit la Méſopotamie, la Chaldée, la Perſe & l'Egypte. Les Sarazins connoiſſant de quel prix étoit pour eux la conquête de ce dernier Roïaume, y établirent un Sultan particulier, qui dépendit long-tems du Calife de Bagdad & de Damas, & qui tira de l'Egypte tous les avantages qui ſont attachés à ſa ſituation. Son premier ſoin fut d'en exclure les Romains pour jamais, & de faire prendre comme ennemis leurs Vaiſſeaux qui aprocheroient des embouchures du Nil. C'eſt ainſi que l'entrée & le commerce des Indes leur furent déſormais fermés ſans reſſource. Les Sultans ſucceſſeurs le continuerent ſur le même pié que les Romains l'avoient établi & ſoutenu juſqu'au cinquiéme ſiécle. Sanudo, Venitien fort zélé pour le recouvrement de la Terre-Sainte & pour la ruine du Sultan d'Egypte, dit dans l'ouvrage qu'il a écrit ſur cette matiere, que

le plus (*u*) grand revenu de ce Prince conſiſtoit dans le trafic des épiceries & des autres marchandiſes de l'Orient. Il marque deux côtes principales dans les Indes, Malabar & Cambaie, où ſe faiſoit le plus conſidérable négoce de ſon tems entre les Muſulmans & les Indiens. Il nous aprend qu'on portoit les marchandiſes à Aden, d'où elles étoient tranſportées à la Mer-Rouge ſur des Chameaux en neuf journées, de-là à Babylone d'Egypte, c'eſt-à-dire, au Caire, & du Caire à Alexandrie; que les droits ſeuls qui en revenoient au Sultan égaloient le tiers de la valeur de ces marchandiſes; & qu'il étoit ſi jaloux de ce commerce, qu'il ne permettoit à aucun Chrétien le paſſage ſur ſes Terres pour aller aux Indes.

Voïageurs du moïen âge aux Indes.

On auroit donc perdu juſqu'au ſouvenir de ces riches contrées, & nous regarderions aujourd'hui comme des relations fabuleuſes, ce que

(*u*) SANUDO *Secreta Fidel. Crucis.* L. I, Part. I, ap. I.

les Anciens nous ont dit des Indes; ſi de loin en loin la curioſité, le hazard ou quelqu'autre cauſe n'y avoient conduit des particuliers éclairés qui nous ont tranſmis de grands détails, principalement ſur les hautes Indes, le Tibet, la Tartarie, le Catay ou la Chine.

Avant ces voïageurs du moïen âge, on peut mettre le recueil qui parut à Londres pour la premiere fois en 1665, du Palladius, de l'Anonyme & de l'Ambroſiaſter. Mais ces Ecrivains vivoient ſur la fin du quatriéme ſiécle ou au commencement du cinquiéme & par conſéquent avant l'inondation des Barbares. On y trouve des choſes très-intéreſſantes ſur les mœurs des Indiens & ſur la doctrine des Brachmanes. Nous en avons donné les principaux traits au commencement de cette Hiſtoire. Le célébre Coſmas, négociant d'Alexandrie, fit le même trajet vers l'an 530.

On ne trouve plus de voïageurs aux Indes depuis eux juſqu'au treiziéme ſiécle. La liaiſon de l'Hiſtoire

des Tartares avec celle des Indes, nous donne occaſion de citer la célébre Ambaſſade de deux Religieux de l'Ordre de ſaint François. Jean Du Plan Carpin, & Benoît Polonnois, que le Pape Innocent IV envoïa en Tartarie en 1246, avec cinq autres Religieux de l'Ordre de S. Dominique ou Freres Prêcheurs, dont le premier étoit le Frere Aſcelin. Le ſujet de leur députation étoit de ſuplier Zingis-Kan Roi des Tartares de faire ceſſer les maux dont ſon armée accabloit les Chrétiens. Ces Religieux firent une relation aſſez exacte de leur voïage, & c'eſt tout le fruit qu'on en retira.

Sept ans après, en 1253, le Roi S. Louis étant encore en Syrie, envoïa en Tartarie & dans les hautes Indes Guillaume Rubruquis de l'Ordre des Freres Mineurs, principalement pour connoître les mœurs & la religion de ces peuples éloignés.

En 1272, l'envie de voïager fit partir Marc Paul Vénitien, avec ſon pere & ſon oncle, pour viſiter les extrémités du monde. Le fils plut à

Coplaï, Kan des Tartares, qui le retint fort long-tems à ſa Cour avec la qualité de Conſeiller de l'Empereur. De-là, après avoir obtenu ſon congé, il parcourut les Indes, la Chine & le Japon.

Ce fut ſur la fin de ce même ſiécle, que le célébre Haiton, parent du Roi d'Armenie, ſe tranſporta dans ces vaſtes Roïaumes où l'Inde & le Gange prennent leur ſource. La curioſité le ramena ſur ſes pas pour voïager en Europe, & ſur-tout en France, où il prit l'habit de Prémontré.

Jean de Mandeville, Chevalier & Profeſſeur en Médecine à Saint-Albans en Angleterre, partit l'an 1332, pour aller viſiter & examiner en détail, autant qu'il le pourroit, l'Afrique & l'Aſie. Il emploïa trente-quatre ans à ſe ſatisfaire, & pénétra juſqu'à la Chine. On ne peut trop s'étonner ou regretter qu'un homme qui s'étoit préparé à ſon voïage par d'excellentes études nous en ait laiſſé une relation ſi ſuccinte.

Voilà les principaux voïages aux

des que nous connoiſſions juſqu'à la fin du quinziéme ſiécle. Quoiqu'ils donnaſſent moins des lumieres que des lueurs ſur ces païs inconnus, toutefois ils piquerent vivement la curioſité de ceux qui aimoient les voïages de long cours. Ils n'étoient retenus dans leur patrie que par l'éloignement & la difficulté des paſſages. Mais quand un particulier auroit franchi pour lui-même tous ces obſtacles, non-ſeulement ſon retour auroit été infructueux pour le bien public, il n'auroit ſervi qu'à faire naître des regrets ſur l'impoſſibilité où l'on étoit de commercer dans un païs d'où l'on pouvoit tirer de ſi grands avantages. La voie des Mers eſt la ſeule praticable en cette occaſion; & malheureuſement ce trajet étoit ignoré des Européens, quoique anciennement (*aa*) ils l'euſſent beaucoup pratiqué, même pour le commerce.

Les François s'aproprient la gloi-

(*aa*) Pline raporte différentes preuves de navigations depuis Cadis juſqu'au Golfe d'Arabie, ſoit pour des expéditions militaires, ſoit pour le négoce. L. II, Hiſt. nat. c. 67.

re d'en avoir fait la découverte, & les Portugais la revendiquent ſur nous avec cette chaleur qui eſt propre à leur nation. Il eſt aiſé de juger ce différent par l'Hiſtoire qui fera connoître la part qu'ils y ont tous deux. Quoiqu'il ſoit indubitable que les côtes occidentales de l'Afrique ont été pratiquées par les Anciens, du moins (*b*) juſqu'aux Iſles Fortunées, qui étoient les fameuſes Heſperides tant chantées par les Poëtes, & que l'on plaçoit dans l'Océan Atlantique, où l'on aſſûre que le fameux Hannon Cartaginois conduiſit une flotte, & où Sertorius voulut ſe retirer pour paſſer le reſte de ſes jours dans la douceur d'un climat ſi vanté; cependant on en perdit la connoiſſance juſqu'au quinziéme ſiécle de l'Egliſe; & ces Iſles heureuſes paſſerent pour une chimere, ſemblable à celle des Champs Eliſées, dont on leur avoit donné le nom. Quelques ſoupçons & le hazard en firent reconnoître la réalité.

(*b*) PLIN. Hiſt. nat. L. VI, c. 32. STRABON. SOLIN, MELA, PTOLOMÉE.

Vers l'an 1401. Jean de Bethencour, Gentilhomme du païs de Caux, aïant entendu parler du projet que le Roi d'Eſpagne avoit conçu d'envoïer à la découverte & à la conquête des Iſles Fortunées, réſolut d'exécuter lui-même ce deſſein. Il ſe mit en Mer (*c*) avec quelques-uns de ſes amis & de ſes vaſſaux habiles dans la marine; & après avoir rangé les côtes de la France, de l'Eſpagne & de l'Afrique, il mouilla heureuſement au mois de Juillet 1402, aux Iles de Canaries, où régnoient la barbarie & le paganiſme. Il attaqua avec art celle qui lui paroiſſoit d'un plus facile accès; il s'en rendit le maître, & força les inſulaires à le recevoir. Encouragé par ce ſuccès, il en prit trois autres ſucceſſivement. Mais comme il ne ſe ſentoit pas aſſez de forces pour tenter la conquête du reſte, il alla deman-

Bethencour découvre les Iſles Fortunées ou Canaries.

(*c*) JEAN DE VERRIERE. Hiſtoire de la premiere découverte des Canaries. SURITA Commentaire ſur l'Itineraire d'Antonin. BENSONI, Hiſtoire du nouveau Monde. GOMARA. Hiſtoire des Indes. MARIANA. Hiſtoire d'Eſpagne, L. XVI, c. 16 & alii.

der du ſecours à Henri III, Roi de Caſtille. Sur le raport qu'il fit de ſes progrès naiſſans & rapides, le Prince lui accorda tout ce qu'il voulut, & lui donna même le titre de Roi des Iſles Fortunées, à condition qu'il releveroit de la Couronne de Caſtille. Bethencour l'aïant accepté retourna dans ſon nouveau Roïaume dont il acheva de réduire les ſept Iſles, excepté la grande Canarie. Il établit le ſiége de ſa ſouveraineté à Lancelote, où il bâtit un Château; & il y eut pour ſucceſſeurs Menaud ſon neveu, Pierre Barbe, Fernand Pernazza & Diego de Herrera. Après celui-ci, les Canaries tomberent ſous la puiſſance des Eſpagnols.

L'Infant Dom Henri travaille à découvrir la côte d'Afrique.

Bethencour eſt donc le premier qui ait conquis les Iſles Canaries, & qui y ait fait annoncer l'Evangile. La nouvelle de ſon établiſſement fit grand bruit dans toutes les Cours, & elle piqua ſur-tout l'émulation ou la jalouſie de l'Infant Dom Henri, Duc de Viſeü (*d*), Grand Maître de

(*d*) MAFFEY, ANT. MAGIN, L. I. P. LAFFIT. Conquêtes des Portugais, L. I.

l'Ordre

l'ordre de Chriſt, & le cinquiéme des enfans de Dom Jean I, Roi de Portugal. Ce Prince, né avec les plus heureuſes qualités de l'eſprit & du cœur, parut comme un prodige en toute occaſion dès ſes premieres années. Plein des grandes idées qu'il avoit conçues de ſignaler ſon nom, il prit pour deviſe ces paroles françoiſes qui marquoient un vaſte champ : *Talent de bien faire.* L'un de ſes premiers objets fut de ſe rendre le rival de Bethencour dans la découverte des îles & des côtes d'Afrique. Il équipa quelque vaiſſeaux en différens tems, qui reconnurent le Cap Non, celui de Boïador, une petite île qu'ils nommerent Porto-Santo, parce que ſe croïant perdus, elle fut pour eux un port de ſalut. Mais l'équipage, content de ſoi-même, ne voulut pas aller plus loin; l'Iſle Madere, que l'on découvroit aiſément de Porto-Santo, fut l'objet d'une autre navigation. Le Roi Dom Edouard, qui avoit ſuccédé à Dom Jean I, voulut encourager l'Infant dans ſes projets; il lui céda, ſa vie

durant, le domaine de Porto-Santo, de Madere & des autres terres qu'il pourroit découvrir ſur la côte occidentale d'Afrique. Cette donation fut confirmée depuis par l'Infant Dom Pedre, frere de l'Infant Dom Henri, & Régent du Roïaume pendant la minorité de Dom Alfonſe V, leur neveu. Pour s'autoriſer davantage, l'Infant chef & conducteur de l'entrepriſe, envoïa vers le Pape Martin V, Fernand Lopez d'Azevedo avec le titre d'Ambaſſadeur, pour lui faire part de ſes découvertes, & demander ſa protection dans la vue des grands avantages qui pouvoient en réſulter pour le bien de la Religion & l'honneur du Saint Siége. Le Pape flatté du diſcours de l'Ambaſſadeur, qui lui avoit attribué un domaine abſolu ſur toutes les terres des infidéles, fit expédier une Bulle dans la forme & teneur que l'Infant ſouhaitoit. Il accorda généreuſement à la Couronne de Portugal le ſouverain domaine ſur toutes les terres qui ſeroient découvertes juſqu'aux Indes incluſivement; mena-

çant d'agir par la voie des cenſures contre ceux qui la troubleroient dans cette poſſeſſion, comme contre des uſurpateurs ; ratifiant ce que le Roi Edouard avoit fait en faveur de l'Infant, & ajoûtant pluſieurs privileges, graces & indulgences aux navigateurs. Cette Bulle eſt de 1444. Nous verrons ces donations & privileges confirmés & augmentés par les Souverains Pontifes Eugene IV, Nicolas V, & Sixte IV. L'Infant mit tout en œuvre pour faire valoir les terres qu'il croïoit avoir doublement acquiſes par des titres qui ne pouvoient ſouffrir aucune difficulté. Il y envoïa des colonies, il y fit planter des cannes de ſucre & de la vigne, & il eut la conſolation avant ſa mort de recueillir quelques fruits de ſes ſoins & de ſes dépenſes.

Jean II, qui avoit ſuccédé à ſon pere Alfonſe ſur le Trône de Portugal ; entra dans les mêmes vues. Aïant appris qu'il y avoit un certain Prêtre nommé Jean, qui, diſoit-on, poſſédoit un vaſte Roïaume en Ethiopie, il envoïa de tous côtés à la

Covillan Portugais pénétre le premier juſqu'aux Indes par la Mé-diterranée.

découverte pour aprendre des nouvelles de ce Prince Chrétien, & faire avec lui une alliance qu'il espéroit devoir être favorable à l'exécution de son projet, qui étoit de connoître l'étendue & la disposition de l'Afrique. Alfonse de Païva & Pierre de Covillan furent des principaux que l'on chargea de ce soin. Ils se rendirent en Egypte par la Méditerranée. Mais le premier mourut à Alexandrie, tandis que Covillan, qui s'étoit embarqué au golfe d'Arabie, continuoit le voïage des Indes sur un vaisseau marchand. Le riche commerce qu'il vit faire à Cananor, à Calicut & à Goa en étoffes rares, en perles & en pierreries, le remplit d'étonnement, & il fut dans l'impatience jusqu'à ce qu'il eût rendu compte au Roi son Maître.

Dias découvre le Cap de Bonne Espérance.

Le récit qu'il en fit à la Cour de Portugal, où il reparut en 1489, fut un motif plus puissant que tous les autres pour tenter ce voïage par l'Océan. Le Roi proposa de grandes

récompenſes aux Mathématiciens, aux Mariniers & aux Aſtronomes, qui trouveroient le moïen d'aller aux Indes par Mer. L'émulation qu'il ſema parmi les perſonnes habiles en ces trois genres, fit, non pas inventer, comme les Portugais s'en vantent contre toute vérité, mais perfectionner l'uſage de l'Aſtrolabe & des Tables de Déclinaiſon pour les Pilotes. A l'aide de ce nouveau ſecours, Diaz & l'Infant pouſſerent leur navigation en 1493, juſqu'à la partie la plus méridionale de l'Afrique (*e*), où ils furent agités par le gros tems. C'eſt ce qui leur fit nommer cet endroit le *Cap Tourmente*. Diaz revint à Lisbonne lui troiſiéme, tout le reſte de l'équipage étant péri dans une navigation de ſeize mois & dix-ſept jours. Le Roi le reçut avec de grandes marques de bonté & de joie. Mais aïant entendu dans ſa Relation le nom de *Cap Tourmente*, il voulut qu'on l'apellât le *Cap de Bonne Eſpérance*, puiſqu'il

(*e*) BARROS. Decade I, L. III, c. 4. MAFFEI, L. I, c. 17.

étoit l'heureux préſage des fruits qu'on devoit tirer de cette découverte. Ce lieu ſemble en effet montrer au doigt les richeſſes tant déſirées de l'Orient, & les célébres Ports de l'Aſie.

Vaſquès Gama va le premier aux Indes par cette route.

Il étoit réſervé au Roi Emmanuel, ſucceſſeur de Jean II, de conſommer cet ouvrage. Il fit équiper trois grands Vaiſſeaux, capables de ſoutenir les groſſes Mers du Cap de Bonne Eſpérance; il y en ajoûta un quatriéme, uniquement pour porter les vivres & les proviſions. Vaſquès de Gama, homme de qualité, d'eſprit & de cœur, fut nommé Chef de cette expédition. Après une longue ſuite de périls & de détours, qui mirent ſa conſtance aux derniéres épreuves, il arriva enfin ſur la côte de Malabar à la rade de Calicut, dans les Indes proprement dites, en 1498, après une navigation d'onze mois. Tous les Hiſtoriens que j'ai lus fixent le débarquement de Gama à cette année; mais l'Ecrivain moderne des conquêtes des

Portugais (*f*), le P. Laffiteau le retarde d'une année.

Il est bien reçu par le Zamorin de Calicut.

Calicut étoit le Siége & la Capitale d'un puiſſant Empire, dont les Souverains prenoient généralement le titre de *Zamorin*, qui répond à celui d'Empereur. Cet Etat étoit le plus maritime, & s'étendoit dans tout le Malabar. La bonne fortune de Gama voulut que ceux qu'il envoïa à terre fiſſent rencontre d'un homme qui les reconnut à leur habillement, qui les prit en amitié contre toute eſpérance, & leur rendit de grands ſervices. C'étoit un Maure du Roïaume de Tunis qui oublia la haine qu'il devoit avoir pour les Portugais, tant par naiſſance que par religion. Son emploi d'Agent du commerce à Calicut le mettoit en relation avec le Caluat, & il profita de ſon accès auprès de ce Miniſtre du Zamorin pour le prévenir favorablement ſur ces étrangers. La nouvelle de leur arrivée fut auſſi-tôt

(*f*) Je crois que c'eſt une faute d'impreſſion; car l'Auteur a dû dire 1498, comme on le voit en comparant les pages 77 & 96.

portée à l'Empereur, à qui l'on fit entendre qu'une Nation noble, riche & guerriere, étoit venue des extrémités du monde pour rechercher ſon amitié, & le prier de lui ouvrir ſes Ports pour être en commerce avec lui. Une ambaſſade de cet éclat flattoit la vanité du Zamorin; il n'héſita pas de leur donner audience, & il ſe montra dans toute la pompe & la magnificence qui ſont ordinaires aux Monarques d'Orient.

Les Mahométans aigriſſent le Prince contre les Portugais.

Lorſque tout offroit à Gama les idées les plus flatteuſes pour ſa gloire & pour le bien de ſa Nation, peu s'en falut qu'il ne les vît évanouir preſqu'auſſi-tôt qu'il les avoit vu naître. De redoutables rivaux s'éleverent contre lui. Le Mahométiſme avoit ſuivi les Tartares aux Indes, lorſqu'ils envahirent ces vaſtes régions, & il n'y dominoit pas avec moins d'empire que l'idolâtrie. La haine déclarée des Muſulmans pour les Chrétiens les anima contr'eux; ils les regardoient comme des infidéles que la Loi du Prophête impoſteur

leur leur ordonnoit de détruire ; la politique & l'intérêt furent de concert avec la religion. Ils faiſoient un commerce très-conſidérable dans le Mogol & le Malabar, où ils ſe rendoient des côtes d'Afrique, d'Arabie & de Perſe ; ſeuls dépoſitaires des richeſſes des Indes, ils les faiſoient paſſer en Europe, d'où ils retiroient des ſommes immenſes. La crainte de ſe voir ſuplantés leur fit jurer le maſſacre ou la perte des Portugais. Ils les peignirent à ſes yeux comme des eſpions qui venoient reconnoître le païs pour s'en rendre les Maîtres & détrôner le Souverain. Leurs clameurs firent impreſſion ſur le Prince, ſes bontés ſe ralentirent, l'indifférence prit la place de la protection, les Portugais lui devinrent ſuſpects & odieux.

Gama s'aperçut auſſi-tôt de ce changement fatal ; il s'échapa de la Cour du Zamorin, & regagna ſecretement ſon bord. De-là il écrivit au Prince pour ſe plaindre des ſoupçons injuſtes qu'on avoit conçus contre lui, du violement de l'hoſpita-

Il s'échape & écrit une Lettre obligeante au Roi de Portugal.

lité, & des embûches qu'on lui avoit dreſſées & aux ſiens, malgré leur innocence. Pour n'en pas charger le Prince, il en rejetta le principe & la cauſe ſur la jalouſie des Mahométans ; il lui fit entendre qu'il avoit plus à eſperer du Roi de Portugal que de tous les Muſulmans enſemble. Zamorin ouvrit les yeux à ces remontrances. Il répondit aux plaintes de Gama par des excuſes ; il ſe déchargea de tout ſur les Miniſtres qui l'avoient trompé ; il promit de s'éclaircir ſur la calomnie & de punir rigoureuſement les coupables. A cette juſtification il joignit une lettre obligeante pour le Roi Emmanuel, par laquelle (*g*) il accepta l'alliance que les Portugais étoient venu lui demander, promettant toute liberté pour le commerce, pourvû qu'il ſe fît ſans troubler le repos de ſon Roïaume, & ſans préjudice de ſes Alliés les Mahométans, qu'il devoit ménager pour des raiſons d'Etat. Gama ſatisfait de cette réponſe, mit à la voile, & retourna en Portugal

(*g*) MAFFEX. L. I, c. 29.

rendre compte du ſuccès de ſa navigation.

Ceux mêmes qui en eſpéroient davantage n'avoient pu ſe flatter qu'il auroit été ſi grand. Mais la joie d'Emmanuel effaça toutes les autres. Après avoir ſolenniſé ſa reconnoiſſance (*h*) envers le ciel & envers Gama, qu'il laiſſa jouïr de ſa gloire & d'un repos honorable, il fit équiper avec tous les ſoins & toute la magnificence poſſible treize Vaiſſeaux, qu'il chargea de riches marchandiſes & de ſuperbes préſens pour le Zamorin, qui avoit trouvé extraordinaire que Gama ne lui en eût point fait. Car tel eſt l'uſage ancien chez les Rois du Levant, de ne ſe préſenter jamais devant eux les mains vuides. Capral qui eut le commandement de cette Flotte, ne fut pas ſi heureux que Gama dans ſon trajet. Toutes les voiles étoient ſur les mats & les battoient en attendant le vent au Cap de Bonne Eſpérance, lorſ- Navigation de Capral.

(*h*) MAFFEY L. II, c. 1 & ſuiv. MAGIN. L. I. LAFITEAU & autres.

qu'il s'éleva tout-à-coup une de ces violentes tempêtes, ordinaires ſous ce climat, qui tourmenta horriblement ſes Vaiſſeaux pendant vingt jours, & lui en renverſa quatre ſous voiles, ſans que l'on pût ſauver perſonne. Un cinquiéme fut rejetté ſur le Nord-Oueſt, & de-là en Portugal, où il porta la déſolation en même-tems que la nouvelle de ce déſaſtre.

Acueil gracieux du Zamorin.

Capral aïant recueilli les triſtes débris de ſa Flotte, continua ſa route vers les Indes, en paſſant par Mozambique & par Melinde, le long de la côte orientale de l'Afrique, & arriva aux iſles Anchedives en peu de tems par une navigation fort heureuſe. Le Zamorin, inſtruit de ſes aproches, envoïa au-devant de lui les principaux Seigneurs de ſa Cour pour le ſaluer de ſa part, & lui offrir tout ce qui dépendoit de lui pour la ſûreté du commerce. Fier de cette démarche ineſperée, l'Amiral répondit qu'il ne mettroit pas pié à terre, qu'il n'eût dans ſon bord des otages qui lui fuſſent caution de

la sûreté ; il osa même demander le Catual & les Ministres dans lesquels le Zamorin avoit plus de confiance. Cette hardie proposition étonna le Roi de Calicut. Il hésita d'abord ; mais ensuite, conduit par des motifs secrets, il consentit à toutes les demandes de Capral, & lui donna une audience où il étala tout le faste de sa vanité. Il lui fit présent d'une maison qu'on pouvoit apeller un Palais, dont l'acte de donation fut écrit en lettres d'or ; il lui permit d'y arborer l'étendard de Portugal, d'en faire un lieu de franchise, & de créer un Facteur de sa Nation, qui ouvrit publiquement ses magazins & commença le commerce.

Tout change & la guerre se declare entre les deux Nations.

Cet acueil étoit trop beau, pour n'être pas exposé à quelque révolution funeste. Les Historiens Portugais prétendent que la trop grande confiance que leur Facteur ou Consul Corréa avoit prise en deux gros Négotians Maures, fut cause de la triste révolution qui arriva par sa vivacité, & qui renversa tous leurs projets auprès du Zamorin. Que

Corréa ait été trompé ou non par les raports des Sarazins, qui, dit-on, l'assûrerent que le Roi traversoit sourdement leur commerce, il est certain qu'il attaqua & prit de force un gros bâtiment, chargé entr'autres de sept Eléphans pour les Indiens, & peu de jours après un autre qui venoit de surgir au port. Les habitans de Calicut s'atrouperent au nombre de quatre mille hommes en armes, & coururent venger l'insulte qu'on leur faisoit. Ils investirent la maison des Portugais, enfoncerent les portes, la pillerent, y mirent tout à feu & à sang, & de soixante-six Portugais ils en tuerent cinquante, parmi lesquels fut Corréa. Les autres se sauverent avec peine vers le rivage, où ils entrerent dans les Chaloupes que leur Flotte envoïa dès le premier bruit.

Capital assiége Calicut.

L'Amiral ne sachant si le Zamorin avoit part à ces violences, attendit quelques jours les excuses qu'il se croïoit dues. Mais n'en recevant aucune satisfaction, il crut être en droit de se faire justice par lui-même.

Il fit apareiller pour aller attaquer treize gros Vaiſſeaux des Maures qui étoient dans le Port ; il les coula preſque tous à fond par le feu terrible d'artillerie qu'il ordonna ſur eux ; & il mit à la chaîne ceux qui montoient les autres. Egalement irrité contre les habitans de Calicut, il canona leur Ville deux jours entiers, abattit pluſieurs maiſons, fit périr plus de ſix cens perſonnes, & obligea leur Roi à ſe ſauver dans ſa maiſon de campagne, rempli de fraïeur d'avoir vû un de ſes principaux favoris emporté à ſes côtés d'une volée de canon.

Il revient en Portugal avec des Ambaſſadeurs des Rois de Cochin, de Cananor & de Coulan.

Après ce coup de vigueur, il ne reſtoit d'autre parti à Capral que d'aller chercher fortune ailleurs. Il ne vouloit pas retourner en Portugal avec la triſte réputation d'avoir, pour tout fruit de ſon voïage, fait la guerre à un Prince dont l'alliance avoit donné un eſpoir ſi flatteur à toute la Nation. Il fit voile vers Cochin, à trente lieues de Calicut en tirant vers le midi. C'étoit la capitale d'un petit Etat tributaire du

Zamorin. Le Prince qui y régnoit alors se nommoit *Trimumpara*. Ce qu'il avoit entendu dire des Portugais, & la guerre qu'ils venoient d'avoir contre le Zamorin, le prévinrent heureusement en leur faveur. Dès les premieres entrevues il fit alliance avec eux, & leur accorda tout ce qu'ils voulurent pour le présent & pour l'avenir. Comme ce païs est le plus fertile de l'Indostan en épiceries, Capral y fit une cargaison telle qu'il la pouvoit souhaiter. Il se préparoit à retourner en Europe, quand il aprit que les Rois de Coulan & de Cananor souhaitoient de se lier avec son maître. Mais comme la saison pressoit, il ne put faire aucun traité; il se contenta d'aller rendre visite au Roi de Cananor, d'y prendre quelques marchandises, & de recevoir dans son bord l'Ambassadeur que ce Prince envoïoit à Emmanuel avec ceux de Coulan & de Cochin qui arriverent à Lisbonne la veille de S. Jean, de l'année 1501.

Le Roi de Cochin est vengé du Za-

Cette quadruple alliance donna de l'inquiétude au Zamorin. Il dé-

clara la guerre aux trois Princes confédérés avec le Portugal, & celui de Cochin fut la victime de ſon reſſentiment par la défaite de ſes troupes & la priſe de la Ville, malgré les efforts de l'Amiral de Novre qu'Emmanuel avoit fait partir avant l'arrivée de Capral. Mais peu de mois après, les choſes changerent de face pour le Roi de Cochin par la préſence d'Alphonſe & de François d'Alburquerque, qui étoient partis de Portugal en 1503, avec une Flotte de dix vaiſſeaux. François tailla en piéces, ou mit en fuite les garniſons que le Zamorin avoit jettées dans l'île de Cochin, & y ramena le Roi, qu'une déroute complette avoit forcé de ſe retirer ailleurs. Non content de ce premier ſuccès, le vainqueur envoïa ſix cens hommes de ſa Flotte, attaquer deux îles voiſines que des Raïas ou Caïmales, c'eſt-à-dire, des Nobles du païs, avoient uſurpées. Il défit leurs troupes, laiſſa l'un d'eux ſur le champ de bataille, brûla leurs Palais, ravagea leurs terres, battit un Flotte

de cinquante Galeres qui apartenoient au Zamorin, fit pluſieurs incurſions toujours avec le même ſuccès, & retourna à Cochin couvert de gloire.

Cet Amiral fait bâtir une Forteresse à Cochin.

Auſſi habile politique que brave guerrier, il ſut profiter de la haute réputation qu'il s'étoit acquiſe, & du ſervice ſignalé qu'il avoit rendu au Roi de Cochin. Il lui demanda la permiſſion de bâtir une Fortereſſe dans ſa Ville. Ce Prince ne pénétra peut-être pas dans les deſſeins d'Albuquerque, ou s'il s'en douta, il crut ne devoir rien refuſer à celui qui l'avoit remis ſur le Trône. Non-ſeulement il y conſentit, mais il fournit encore les matériaux & les manœuvres néceſſaires pour la conſtruction de l'édifice, ſans penſer qu'il forgeoit lui-même les fers dans leſquels on alloit le mettre. Le Général qui avoit tout ſujet de craindre le repentir d'un conſentement donné avec trop de précipitation, ne perdit point de tems. Il choiſit lui-même un emplacement élevé, qui dominoit la Ville & le Port; il traça le

plan de la Forteresse, & au défaut de pierres & de ciment il fit couper les bois de Palmiers que le Roi lui avoit marqués. Quatre jours après qu'on eut commencé à mettre la main à l'œuvre, arriva Alfonse d'Albuquerque, qui y emploïa aussi tout son monde, & pressa tellement l'ouvrage qu'il fut achevé en très-peu de tems, aussi-bien que l'Eglise qu'il fit bâtir immédiatement après. Les Auteurs Portugais regardent qu'en ce jour Albuquerque prit comme une possession réelle des Indes, & qu'il captiva par ce Fort la liberté de toutes ces Provinces, dont sa Nation eut l'Empire pendant un siécle ou environ.

Réflexion sur la conduite des Portugais.

Mais est-ce une gloire d'avoir jetté les fondemens de cette vaste puissance, en ouvrant une affreuse carriere d'injustices, d'usurpations, de violences & de cruauté ? Quel droit, quel titre, quelle raison les Portugais avoient-ils d'aller troubler les Indiens dans la possession de leur domaine ? Sur quel principe ou prétexte pouvoient-ils leur déclarer

la guerre, & faire couler de toutes parts des torrens de ſang, lorſqu'on leur conteſtoit ce qui ne pouvoit leur apartenir ? Les premiers ſentimens de l'humanité & de l'équité naturelle auront à jamais horreur des Seſoſtris, des Alexandres, des Mahomets, des Omars, des Zingis, des Coplaïs, des Tamerlans, que la fureur des conquêtes & de l'ambition tranſportoit, & qui ſembloient n'être nés que pour le violement des Loix & la deſtruction des humains. Quelle différence y a-t-il entre la guerre que le Roi de Macédoine fit à Porus, & celles que les Albuquerques firent à ſes ſucceſſeurs & aux autres Roi des Indes ? Mais ces reproches ne tombent pas ſur le corps de la Nation, qui les a déſavoués & blâmés hautement.

Injuſtices & violences ouvertes.

Depuis l'établiſſement des Portugais dans leur citadelle de Cochin, ils ſe crurent en droit de s'en procurer d'autres par toutes ſortes de voies. Quelques riches du païs, vaſſaux du Roi de Cochin, s'étoient emparés des cantons où ils avoient

des terres. A l'ombre de ce prétexte & ſous couleur d'une juſte vengeance, les Albuquerques firent des courſes dans ces cantons, ils ravagerent les campagnes, brulerent les villages, firent périr une infinité d'Indiens, & s'emparerent des lieux qu'ils diſoient ne devoir pas être entre les mains des uſurpateurs. Ils prirent trente-quatre Paraos ou petits Bâtimens de Calicut qui troubloient le commerce de Cochin & qui croiſoient ſur la côte. Ils auroient fait de plus grands progrès, ou pour mieux dire, de plus grands ravages, ſi l'humanité de Trimumpara, l'intéreſſant pour ſes ennemis mêmes, ne les eût obligé de ſuſpendre le cours de leurs ſanglantes executions.

On ſe fait craindre à moins de bruit. Les Indiens, témoins ou victimes de ces hoſtilités, commencerent à croire que les Mahométans avoient eu raiſon d'inſpirer de la haine & de l'éloignement pour ces étrangers; ils s'imaginerent que les Tartares étoient revenus en la per-

ſonne des Portugais. Le Zamorin lui-même, non moins effraïé que ſes ſujets, demanda la paix aux Albuquerques. Elle fut traitée & conclue avec tant de ſecret que les Maures de Calicut ne l'aprirent qu'à ſa publication, où ils furent outrés de voir qu'on avoit ſacrifié leurs intérêts à ceux de leurs rivaux. Par ce Traité, le Prince s'engageoit à vivre en bonne intelligence avec le Roi de Cochin, à évacuer ſes Ports, à n'en point troubler le commerce. Il s'obligea à païer quinze cens bahars de poivre (*i*) & quelques quintaux d'autres marchandiſes en dédommagement de ce qui avoit été pillé au Portugais à la malheureuſe affaire de Calicut. Il promit enfin de ne pas ſouffrir qu'aucun des Maures qui relevoient de lui, commerçât dans le Golfe Arabique; & en conſéquence on rétablit le Comptoir des Portugais à Calicut.

Rien n'étoit plus flatteur, & en même-tems plus glorieux pour les

(*i*) Le Bahars étoit une meſure qui peſoit quatre quintaux.

Portugais. Mais il ne leur fallut pas d'autres ennemis qu'eux-mêmes pour les fruſtrer des avantages qu'ils en pouvoient retirer. L'avarice en fut le principe. Fernand Corréa, Facteur de Cochin, aïant apris qu'il paſſoit à ſa rade un Batteau chargé de poivre pour le compte du Zamorin, donna ordre à ſes gens d'aller l'enlever. En vain le Patron allégua la paix & le traité d'alliance nouvellement fait. En vain il remontra que le Batteau apartenoit au Zamorin, & qu'il étoit deſtiné pour faire partie du païement dû aux Portugais, à qui on en avoit déja remis huit cens bahars. La cupidité & la violence l'emporterent ſur la juſtice; le Batteau fut enlevé de force; ſix Indiens périrent à la deffenſe, & pluſieurs autres ſe ſauverent couverts de bleſſures. François d'Albuquerque, à qui les plaintes en furent portées, en tint ſi peu de compte, que loin de faire reſtituer la priſe, il ne daigna pas même répondre, ni donner la plus légere aparence de ſatisfaction. Comme la cargaiſon de

tous ſes Vaiſſeaux étoit finie, il repaſſa auſſi-tôt en Europe.

Le Zamorin plus irrité que jamais réſolut de ſe faire une juſtice proportionnée à l'inſulte qu'il avoit reçue. L'indignation de ſes ſujets lui facilita la levée d'une armée nombreuſe, tant ſur mer que ſur-terre, & bien-tôt il fut prêt à tenir la campagne. Les Alburqueques preſſés de partir, laiſſerent Edouard Pacheco pour lui faire tête. Cochin & les environs furent le théâtre de cette guerre, qui dura pluſieurs mois avec un acharnement incroïable. Tantôt c'étoient des eſcarmouches, tantôt c'étoient des combats; & ſi les Portugais ne furent pas abſolument vainqueurs, du moins ils laſſerent la conſtance du Zamorin, malgré leur petit nombre.

Cette chaîne de proſpérités leur fit une telle réputation dans l'Indoſtan, que par-tout où ils ſe préſentoient, ils y donnoient la Loi. Les premieres conditions qu'ils mettoient dans les traités qu'ils faiſoient avec les Princes, étoient de ſe reconnoî-

tre

tre tributaires du Roi de Portugal ; de ſouffrir que ſes ſujets bâtiſſent des Magazins, où même une Citadelle dans le cœur de leurs villes capitales, ou dans tout autre endroit qui leur ſembleroit bon. A l'égard du commerce, ils fixoient le prix des marchandiſes à leur gré ; ils faiſoient dabord remplir leurs Magazins. Aucun autre commerçant ne pouvoit commencer ſa cargaiſon avant qu'ils euſſent fini la leur ; perſonne enfin, ne pouvoit naviguer dans ces Mers ſans être ſujet à leur viſite, & ſans prendre le paſſe-port des Gouverneurs ou des Facteurs établis par le Général. Cette ſupériorité ne pouvoit être que très-odieuſe à toutes les autres Nations ; mais la crainte faiſoit taire les uns, & les autres ſe ſoumettoient pour des intérêts particuliers & domeſtiques.

On étoit tellement inſtruit & perſuadé en Portugal qu'Emmanuel le ſupoſoit ainſi lorſqu'il fit mettre en Mer (*l*) une Flotte de treize

(*l*) MAFFEY. L. III. MAGIN. L. II. LAFITEAU, L. III.

Vaiſſeaux & de ſix Caravelles ſous la conduite de Dom François Almeida, Comte d'Abrantes. Suivant les inſtructions données à cet Amiral, il devoit réſider dans les Indes d'abord en qualité de Gouverneur & de Capitaine général, enſuite bâtir quelques Forteresſes dans les lieux déſignés par la Cour, & alors prendre le titre de Vice-Roi. Pour en ſoutenir le nom & la dignité d'une maniere convenable, le Roi lui aſſigna de gros apointemens, cent hommes pour ſa garde, & une Chapelle entretenue avec ſes Aumôniers & ſes Muſiciens. Il partit de Lisbonne le 30 Juin 1505, & arriva le 13 de Septembre de la même année aux îles d'Anchedive. On donne ce nom en langue du païs à cinq îles contigues, ſituées un peu au-deſſous de Goa. Le premier ſoin du Général, fut de bâtir un Fort dans la principale, avec les bois qu'il avoit aportés de Portugal, prêts à être mis en œuvre.

Ce nouvel établiſſement donna de la jalouſie & de l'inquiétude aux

Puiſſances voiſines. Le Roi d'Onor apréhendant pour ſes Etats, prit le parti de rechercher l'amitié des Portugais; il envoïa porter ſes propoſitions au Général par un Ambaſſadeur. Quand l'édifice fut près de ſa fin, Almeida ſe rendit à Cananor, où il prit auſſi-tôt le titre de Vice-Roi. Comme il étoit le premier de ſa Nation qui l'avoit porté dans un païs où elle n'étoit que depuis ſept ans, il n'oublia rien de ce qui pouvoit en relever l'éclat. Il parut en public avec toute la pompe que ſa vanité lui inſpiroit; & il en affecta davantage dans l'entrevue qu'il eut avec le Roi de Cananor. Il traita avec ce Prince preſque comme de ſupérieur à inférieur. Il renouvella les premieres alliances qui avoient été faites avec lui, il en régla les conditions; & l'une des principales fut qu'il bâtiroit près de Cananor une Citadelle dont le Roi fourniroit les matériaux & lui la main d'œuvre.

La fierté du Vice-Roi fut encore plus flattée quand il ſe vit recherché par le Roi de Carnate ou de Biſna-

gar. Ce Prince, outre les grands États qu'il avoit dans la preſqu'île de l'Inde en deçà du Gange, s'étendoit encore juſqu'à la côte de Coromandel, oposée à celle de Malabar. Il ſe faiſoit apeller le Roi des Rois, parce qu'il en avoit pluſieurs pour ſes tributaires, & en particulier celui d'Onor. Il envoïa un Ambaſſadeur au Vice-Roi, pour l'aſſûrer de ſon eſtime & de ſon amitié. Afin de lui en donner une preuve éclatante & ſincere, il lui permit de bâtir des Fortereſſes dans tous les Ports, excepté celui de Baticala, qu'il avoit affermé à d'autres; & pour ſerrer davantage les nœuds de l'alliance qu'il vouloit faire avec ſa Nation, il offroit en mariage au Roi de Portugal ſa fille, dont la rare beauté relevoit encore l'éclat de ſon rang & de ſa naiſſance. Almeida accepta le traité d'alliance, donna de belles paroles pour l'avenir à l'Ambaſſadeur, & le renvoïa avec de magnifiques préſens tant pour ſon Maître que pour lui-même.

Ses ordres & ſon deſſein n'étoient

pas de s'en tenir à de ſimples confédérations, il devoit commencer à dominer ouvertement ſur les Princes mêmes. Un changement arrivé à la Cour de Cochin lui en fournit l'occaſion. Trimumpara, cet ami ſi fidéle, ſi conſtant & ſi généreux des Portugais, n'étoit plus ſur le Trône. Sa dévotion lui avoit inſpiré d'en deſcendre, pour ſe retirer, ſelon un uſage aſſez ordinaire des Rois Brachmanes, dans une ſolitude, & s'y dévouer entierement aux pratiques de ſa Religion. En quittant le ſceptre, il l'avoit remis entre les mains de ſon neveu. Naubeadora qu'il ſavoit avoir eu toûjours beaucoup d'affection pour les Portugais, quoiqu'il en eût un autre plus proche, mais ami du Zamorin. Almeida voïant que le nouveau Prince devoit en quelque maniere ſa fortune aux Portugais, profita de cette conjoncture pour lui impoſer le joug de ſa Nation. Dans une audience publique qui lui fut donnée, il dit en préſence de toute la Cour, que le Roi Emmanuel ſon maître voulant reconnoître les ſer-

vices importans que Trimumpara avoit rendus aux Portugais, il l'avoit chargé de lui en témoigner ſa reconnoiſſance. Mais que ce Prince l'aïant mis hors d'état de l'exercer ſur lui-même, il alloit le faire ſur ſon ſucceſſeur. Auſſi-tôt il lui mit ſur la tête une couronne d'or, marque diſtinctive de l'autorité roïale, qu'il lui conféroit ſous la protection de Portugal, l'exemtant dès ce moment de toute ſubordination au Zamorin, ou de quelqu'autre que ce fût, lui donnant la permiſſion de battre monnoie, & s'engageant à le deffendre contre tous ſes ennemis. Il lui fit préſent d'une coupe d'or du poids de ſix cruſades, monnoïe de Portugal; & il ajouta, que pour mettre le Roi & la ville de Cochin hors de toute inſulte, il avoit ordre de bâtir une nouvelle Citadelle, plus ſolide que la premiere, qui fût comme le rempart aſſûré de cet Etat. Rien ne choqua le Prince Indien dans cette cérémonie, ſi offenſante pour ſa gloire & pour ſes intérêts. Il condeſcendit à tout, même avec reconnoiſſance, &

en donna un acte par écrit au Vice-Roi. Auſſi les Hiſtoriens remarquent que Naubeadora ſe reconnut dès-lors vaſſal de la Couronne de Portugal, & qu'il le fut réellement.

Le dégré de ſatisfaction que devoit avoir Almeida régla celui de ſa douleur; quand il vit arriver Alfonſe d'Albuquerque qui venoit le remplacer, non dans la qualité de Vice-Roi, car Emmanuel ſuprima ce titre, mais dans celle de Gouverneur général des Indes. Outré de perdre un rang qu'il ne croïoit dû qu'à lui ſeul par toutes ſortes de titres, il fit enfermer ſon ſucceſſeur dans la Citadelle de Cananor comme priſonnier; il ne lui laiſſa que trois domeſtiques; & s'empara de ſa maiſon, de ſes papiers, de tous ſes effets. Sa détention ne finit que trois mois après, par l'arrivée de Fernand Coutigno, Grand Maréchal du Roïaume de Portugal, qui étoit venu avec quinze Vaiſſeaux & trois mille hommes d'armes, & qui le mit en poſſeſſion du Gouvernement. Almeida fit auſſi-tôt voile pour

l'Europe, & fut tué par les Cafres au Cap de Bonne Eſpérance.

Pendant qu'il faiſoit un effort ſur Calicut, où le Grand Maréchal perdit la victoire & la vie par un effet de ſon imprudence, Siqueira partit de Cochin le 19 d'Août 1509, pour aller à la découverte des îles de l'Orient. Le troiſiéme jour, il reconnut celle de Ceilan, parce qu'Almeida en avoit déja pris poſſeſſion en 1506. Il traverſa le Golfe de Bengale, rangea en chemin les îles de Nicobar, & prit port à Pedir dans le roïaume d'Achem à la pointe de l'île de Sumatra. Comme il étoit le premier Portugais qui eût abordé cette île, & qu'elle pouvoit paſſer pour une nouvelle découverte, il obtint des Rois de Pedir & de Pacen, avec qui il fit une alliance, la permiſſion de planter un poteau aux armes de Portugal, ainſi que d'autres Navigateurs en avoient uſé en découvrant les côtes d'Afrique. Mais n'aïant pas intention de s'arrêter dans cet endroit, il fit voile peu de jours après pour Malaca, où il arriva l'onze

de Septembre, aux extrémités de la Preſqu'île du même nom, & qui avoit autrefois fait partie du Roïaume de Siam. Les dangers qu'il y courut d'être aſſaſſiné par la perfidie du Bendara ou Roi du païs, le rebuterent de continuer ſes voïages; & les brouilleries qu'il avoit eues avec Alburquerque pour Almeida, le déterminerent à retourner droit en Portugal ſans voir le Gouverneur.

Celui-ci étoit alors occupé à deux grands projets, qui lui réuſſirent ſelon ſes vœux. Le premier étoit de ſe rendre maître de Goa dans l'île de Tiçuarin, qui a environ neuf à dix lieues de tour, & que l'on convient être le poſte le plus avantageux de toute la côte de Malabar. Le Roi de Décan, dont elle relevoit naturellement, mais à qui les principaux du Roïaume n'avoient laiſſé qu'une ombre d'autorité, l'avoit confiée à un Officier de ſa Couronne, Maure d'origine & de religion, nommé Idalcan. Malgré tous les ſoins que celui-ci s'étoit donnés

pour munir la place de tout ce qui pouvoit contribuer à ſa deffenſe & à ſa ſûreté, elle fut emportée d'aſſaut par la Flotte des Portugais & par celle du Roi d'Onor que Timoïa commandoit. Alburquerque y fit ſon entrée triomphante le 17 Février 1510. Il nomma Antoine de Norogna ſon neveu, Gouverneur de la Ville. Gaſpar de Payva eut la direction de la Factorerie qu'il y établit pour le Commerce, & il donna la charge de Controleur Général des Finances de la Ville & du Roïaume de Goa à Timoïa, qui eut ſous lui des Fermiers, tant Maures que Gentils, pour la recette des droits de Douanes & autres, qui montoient par an à quatre-vingt deux mille piéces d'or. Eſtimant que ſa préſence ſeroit néceſſaire dans une conquête qu'on ne manqueroit pas de lui diſputer, il ſe logea dans le Palais d'Idalcan, où étoient encore ſes femmes & ſon Serrail. Il avoit auguré juſte; car Goa fut le théâtre de la guerre pendant ſix ans conſécutifs. Mais elle n'eut les titres d'Arche-

vêché & de Primatie des Indes, qu'en 1559; & le fameux Tribunal de l'Inquiſition y fut établi l'année ſuivante.

Le ſecond projet d'Albuquerque, étoit de s'emparer du Golfe & de la Ville d'Ormus (*m*). Il n'en avoit pas plus de motifs ni de droits que ſur Goa; mais le deſir d'aquérir de la gloire en contribuant à l'agrandiſſement de ſa Nation, lui ſuffiſoit pour entreprendre tout ce qui avoit raport à l'un ou à l'autre de ces deux objets. Déja il avoit tenté cette expédition avec peu de ſuccès, quelques années auparavant; & depuis, les Rois d'Ormus n'avoient pas voulu lui rendre la Citadelle qu'il s'étoit ingeré d'y vouloir bâtir, ni accorder aux Portugais une Factorerie dans la Ville, pas même leur reſtituer les effets qui avoient été pris. Mais comme leur Ville étoit ruinée ſans le commerce des Indes, & qu'ils ne pouvoient le faire qu'avec la permiſſion & le paſſe-port du

Tentative d'Albuquerque ſur Ormus.

(*b*) MAFFEY Part. I, L. III, c. 9 MANDELSLO. p. 35. LAFITEAU, T. I, p. 275 & 508.

Gouverneur général, leur politique & la néceſſité les avoient forcé de païer à la Couronne de Portugal un tribut annuel, pour obtenir la liberté du commerce.

Albuquerque, qui avoit réſolu de l'établir en Perſe pour ſa Nation, ou qui vouloit fermer ce paſſage aux Sarazins, aſpiroit pour cela à ſe rendre maître d'Ormus. Comme il falloit du moins une ombre de prétexte pour commencer la guerre, il envoïa demander qu'on lui rendît la Citadelle qu'il avoit autrefois déja élevée à une certaine hauteur. Le refus auquel il s'attendoit, lui ſervit de motif aparent pour prendre les armes. Le Trône d'Ormus étoit alors rempli par un jeune Prince nommé Torun-Cha, que la cabale y avoit placé pour laiſſer toute l'autorité entre les mains de Noradin premier Miniſtre d'Etat. Celui-ci avoit été ſuplanté habilement par un de ſes nevéux, apellé Hamed, que lui-même avoit fait venir à la Cour. La Flotte d'Albuquerque aïant mouillé devant Ormus, il y envoïa ſigni-

ner ſes intentions. Torun-Cha & Noradin ne furent pas fâchés de le voir, eſpérant que ſa préſence cauſeroit quelque révolution qui les tireroit de l'eſclavage où les tenoit Hamed. Tout l'embarras & toute la douleur étoient pour celui-ci. Le Roi, préférant la domination des Portugais à l'impérieuſe tyrannie de ſon Miniſtre, ſortit de ſon état de timidité & de ſujetion pour faire un coup d'autorité. Il mit Albuquerque en poſſeſſion de la Citadelle, qu'on ſe hâta d'achever; il lui aſſigna quelques maiſons dans la Ville pour y établir ſes quartiers & un Comptoir, & il fit arborer ſur ſon Palais la banniere de Portugal. Hamed en étoit outré; mais la crainte ne lui permettoit pas de le faire paroître au dehors. Albuquerque aïant été averti qu'il ne cherchoit qu'une occaſion de lui ôter la vie, le prévint en le faiſant aſſaſſiner par la Garde Portugaiſe,

Peu s'en fallut que le Roi ne remerciât Alburquerque de la liberté qu'il lui avoit rendue. Il ne pré- *Injuſtice crainte de ces moïens.*

voïoit pas le trait de perfidie que cet Amiral, ambitieux pour ſa Nation, lui réſervoit. Sur un faux bruit, dont probablement il étoit Auteur, que la Flotte du Caliſe d'Egypte venoit faire une deſcente ſur Ormus, il ordonna aux ſiens de remonter promtement ſur leurs Vaiſſeaux, & il envoïa demander au Roi toute l'artillerie du Palais & de la Ville, qu'il diſoit être néceſſaire pour repouſſer l'ennemi. Le Conſeil ſentant l'imprudence & le danger qu'il y avoit de ſe déſarmer de la ſorte, allégua différens prétextes pour autoriſer ſon refus. Mais Albuquerque répondit qu'il ne partiroit point ſi on ne la lui donnoit. On s'y crut donc obligé, & l'Amiral ne voulut pas la rendre. A cette inſigne trahiſon, il en ajoûta une autre encore plus atroce. La jalouſie & la cruauté avoient fait créver les yeux à quinze Princes du ſang roïal, pour les écarter à jamais du Trône, eux & leurs enfans. Sous prétexte qu'il pourroit naître des troubles à leur occaſion, il ſe les fit livrer, & les

envoïa tous à Goa afin de les y tenir ſous bonne garde, & lui ſervir d'ôtages, ſupoſé qu'on entreprît quelque choſe contre ſa nation. Enfin lorſqu'il partit d'Ormus, il recommanda à Pierre d'Albuquerque, qu'il laiſſa Gouverneur de la Citadelle, de ſe rendre maître des deux enfans de Zeifadin, afin de tenir le Roi en reſpect & dans la crainte du danger que courroient ces deux jeunes Princes, héritiers légitimes de la Couronne. Il s'y empara de tout le commerce. Mais il n'en jouït que que quelques années. Nous nous arrêtons ici dans le récit de la découverte & de la conquête des Indes.

Telles étoient les maximes & la conduite du grand Albuquerque, tant vanté par les Portugais. Ceux qui l'avoient précédé, avoient eu à peu près les mêmes ſentimens; & ſes ſucceſſeurs ſuivirent les mêmes principes. Qu'auroient répondu les Portugais, de ce tems, ſi on leur avoit demandé ce qu'ils penſoient des Vandales, des Viſigoths & des

Conduite des Portugais aux Indes.

Suéves qui envahirent l'Eſpagne au commencement du cinquiéme ſiécle, & les Sarazins dans le huitiéme? Ils n'auroient eu d'autre reſſource que d'opoſer leur chriſtianiſme à l'infidélité des Indiens, qu'ils vouloient, diſoient-ils, attirer à la foi, & les Bulles des Papes, qui donnerent aux Portugais toutes les terres des Infidéles depuis les îles Canaries juſqu'aux Moluques, & aux Eſpagnols toutes les découvertes du côté de l'Occident & de l'Amérique juſqu'au même terme, qui devoit ſervir de limites aux uns & aux autres. Mais cette donation ne leur fut accordée qu'à condition d'y faire prêcher l'Evangile, & d'y travailler ſolidement à la propagation de la Foi. Toutes les Bulles de conceſſion le portent expreſſément.

Les Chefs des Colonies du commerce & de la navigation, qui auroient dû veiller à cet objet eſſentiel, ne penſoient qu'à découvrir, à ſubjuguer, à bâtir des Forts, à établir des Comptoirs, à enlever le commerce aux Mahométans, aux Cal-

éléens, aux naturels mêmes du païs, à tout envahir pour les Portugais. Auſſi l'on peut dire qu'ils devinrent Souverains des Indes maritimes & des îles adjacentes pendant près d'un ſiécle, dont ils tirerent des richeſſes immenſes en or, en pierres précieuſes, en perles, en épiceries, en aromates, en bois rares, en drogues & en étoffes, qu'ils revendoient aux Marchands de l'Europe à tel prix qu'ils vouloient y mettre. Ce fut par ces voies de force qu'ils répandirent la terreur; & qu'ils fonderent des établiſſemens ſur toute la côte de Malabar & de Coromandel, dans le Golfe de Bengale, dans les Roïaumes de Camboye, de Decan, de Malaca, de Patane, de Siam & du Japon, dans tous les Ports de Mer, & dans les riches îles de Ceylan, des Moluques, des Maldives, d'Amboine, de Saint Thomas & pluſieurs autres. Au reſte, en accuſant les Portugais d'avoir commis tous ces excès dans les Indes, peut-être que la ſincérité nous oblige de dire qu'ils font les mêmes reproches aux Hol-

landois, par qui ils ont été dépouillés de leurs conquêtes & de leur commerce, aux Anglois qui les ont ſuivis, & aux Eſpagnols dans l'Amérique. Les François ont ſeuls la douce conſolation de ne pas voir leur nom flétri dans les relations des voïageurs, même étrangers. Si leur Compagnie eſt moins riche ou moins puiſſante que celle des Etats Généraux, c'eſt qu'elle préfere l'honneur & la conſervation du droit des gens aux avantages d'un commerce plus floriſſant & plus lucratif. Nos Comptoirs & nos établiſſemens ſont des Sociétés avec les naturels du païs, que nous laiſſons jouïr en paix des biens & des domaines qu'ils ont reçus de leurs peres. C'eſt ainſi qu'il convient de remplir toute juſtice.

Mais il eſt tout au moins incertain ſi ces conquêtes ont été avantageuſes à ceux qui s'y ſont portés avec tant d'ardeur. Voici comment s'en explique un de nos Hiſtoriens (*n*). dont on eſtime les Réflexions :

(*n*) MEZERAY, ſous Charles VIII, à l'an 1496. T. II, p. 801, de l'édit. *in fol.* 1685.

» Chriſtophe Colomb, s'étant attaché à Ferdinand Roi d'Eſpagne, » avoit découvert les Indes occidentales, & Jean Roi de Portugal, pere de Manuel, fit découvrir tous ces nouveaux Roïaumes » d'Afrique & des Indes orientales, » dont juſqu'alors preſque rien n'avoit été connu des habitans de » l'Europe. Même, le Pape Alexandre trouvant en cette occaſion » un véritable ſujet de paſſer pour » Souverain des mortels, accorda » à la premiere demande de Ferdinand, une donation de toutes les » terres, fuſſent ou îles, ou continentes, découvertes & à découvrir vers l'Occident & le Midi, » tirant une ligne du Pole arctique » à l'antarctique, qui ſeroit diſtante » des îles que l'on nomme *Açores* ou » *Cap verd*, de cent lieues vers » l'Occident & le Midi. De ſorte toutefois que les autres îles ou terres » qui ſeroient conquiſes par d'autres » Princes Chrétiens au-delà de cette ligne leur demeureroient. Donation qui a depuis cauſé de gran-

» des & de ſanglantes querelles entre les Caſtillans & les Portugais, » parce que ceux-ci prétendoient » que les autres Papes, particuliérement Eugene IV, leur avoient, » par Bulles très-expreſſes, donné » toutes les terres du nouveau monde. Je ne dirai pas leſquels en ce » ſujet y avoient le plus de droit. » Mais ſeulement que ces Navigateurs » n'ont rien moins porté en ces païs-» là que l'Evangile & la charité chré-» tienne; & qu'au contraire, ils en » ont raporté en Europe le ſoutien » de toutes les diſcordes. J'entens » les lingots d'or avec leſquels la » Maiſon d'Autriche a toujours de-» puis nourri les diviſions dans la » chrétienté; & qui ont cauſé une ſi » grande fainéantiſe & vanité dans » l'eſprit des Eſpagnols, qu'ils ont » laiſſé leurs terres naturelles preſ-» que toutes déſertes, pour courir à » ces Minieres ».

Fin de la premiere Partie.

Processed at
The Preservation & Conservation
Laboratory of
The Asiatic Society of Bombay
Date DEC 1997

00042721

Digitized with financial assistance from

on 07 January, 2017